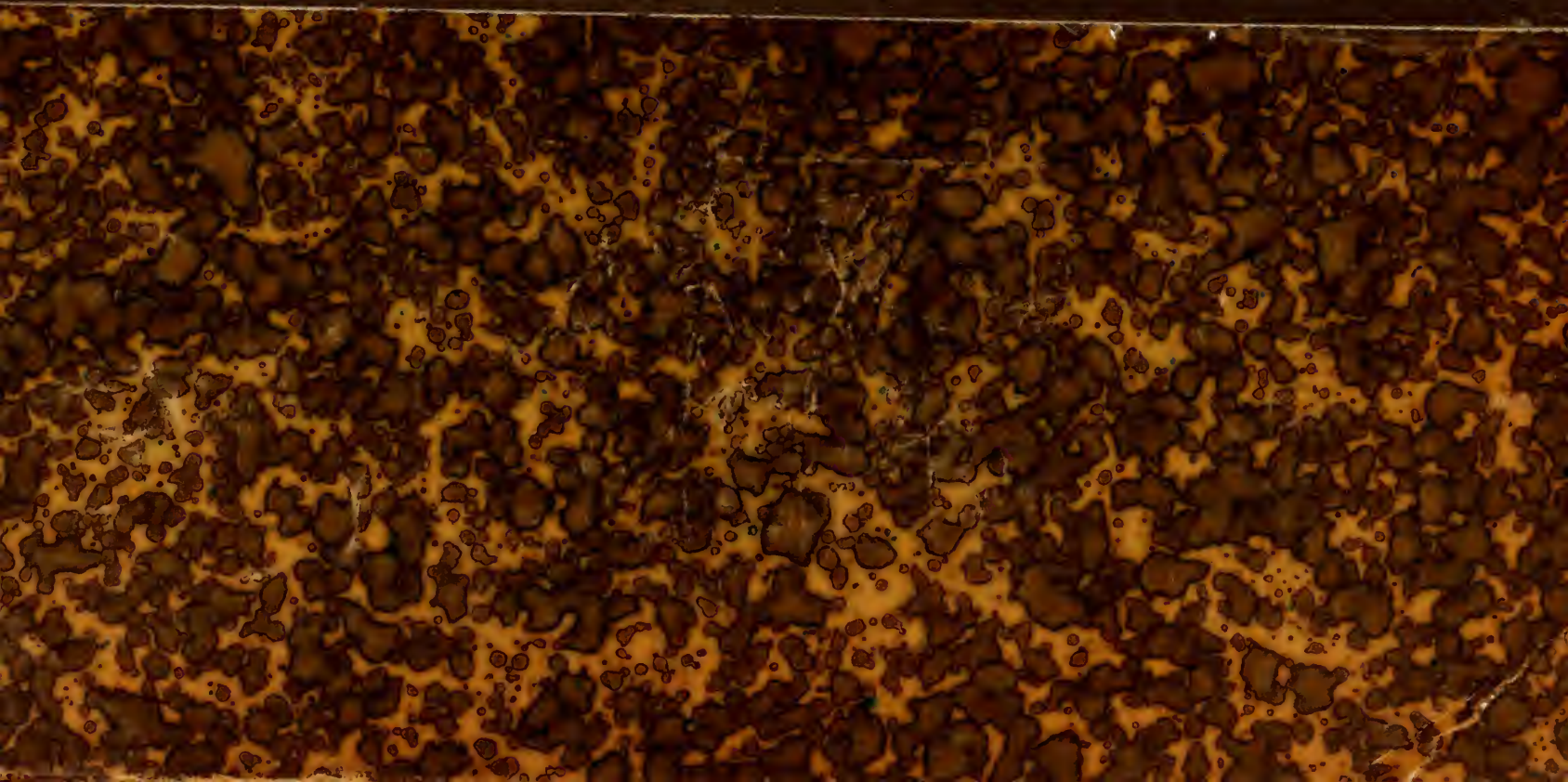
UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 04999921 2



HOLY REDEEMER LIBRARY, WINDSOR
TRANSFERRED

TORONTO

LE MIRACLE DE LA CHARITÉ

HOLY REDEEMER LIBRARY, WINDSOR
TRANSFERRED

LE MIRACLE DE LA CHARITÉ

Charitas nunquam excidit sive linguæ cessabunt sive prophetiæ evacuabuntur.
(I Cor., cap. XIII, 8).

Mes frères.

Comme un arbre généreux exprime en quelque sorte toute sa vie par les fruits qui pendent à ses rameaux, puisque c'est là que se concentrent toutes les énergies qu'il reçoit de la nature, de même le christianisme exprime toute sa vie, c'est-à-dire la perfection infinie de son principe, la force divine qui l'anime, par les vertus qu'il produit, puisque c'est en elles que se résument toutes les influences salutaires qu'il reçoit de Dieu. Planté dans la terre ingrate d'une nature déchue et protégé dans sa première croissance par les plus étonnantes merveilles, il est promptement devenu le grand arbre de la parabole, plongeant ses

fortes racines jusqu'aux entrailles du monde, affermissant à chaque secousse son tronc robuste, étendant aux quatre vents du ciel sa gigantesque ramure, multipliant les mouvements de sa sève et se couvrant en chaque saison de fruits bénis entre lesquels les peuples ont toujours admiré la divine *Charité*.

La charité, vertu éternelle, miracle sans fin, qui selon la doctrine de l'Apôtre, doit survivre à tous les actes par lesquels Dieu manifeste sa puissance infinie. Un jour les vertus n'auront plus d'objet, les miracles cesseront, les prophéties rencontreront le vide sous leurs pas, mais la charité poursuivant sa route immortelle, ouvrira aux nombreuses générations, qui l'auront connue et réchauffée dans leur cœur, ses portes d'une lumière sans ombre et d'une félicité sans déclin. *Charitas nunquam excidit sive linguæ cessabunt sive prophetiæ evacuabuntur.*

En attendant cette suprême conclusion des choses, quel est l'office de la charité ? Est-ce seulement d'élever vers Dieu notre cœur si facilement séduit par les créatures de ce monde et de remédier aux infinies misères de l'humanité ? Non, mes frères ; la charité est un prodige aussi bien qu'une vertu et, à ce titre, elle

a pour office de démontrer la perfection de sa cause et d'en faire rejaillir l'autorité sur toutes les vérités auxquelles ses œuvres servent comme de cortège. Cette démonstration fut comprise à l'origine même du christianisme. Pendant que le peuple cédait à la pression des miracles qui ébranlaient la nature, les âmes d'élite se laissaient émouvoir par le merveilleux spectacle de la fraternité chrétienne. *Voyez comme ils s'aiment,* disaient les païens en montrant les fidèles de la primitive Église. Et bientôt convaincus que Dieu seul est assez fort pour dompter l'égoïsme et joindre dans une affection pieuse et dévouée les cœurs qu'il divise, ils rendaient hommage à sa toute-puissance et soumettaient leur esprit à sa vérité, toutes deux manifestées et prouvées par l'amour.

Or, mes frères, cette démonstration de l'amour chrétien ne s'est pas affaiblie, que je sache. La charité fait entendre plus que jamais le langage éloquent et sublime de ses œuvres. En considérant l'ordre de la providence et les transformations qui se sont opérées dans l'esprit humain par une pénétration dix-huit fois séculaire de la vie chrétienne, il semble que Dieu veuille transporter dans un ordre supé-

rieur la force de ses démonstrations et toucher nos cœurs, devenus plus sensibles à la beauté morale, par le spectacle des prodiges qu'il opère dans les âmes. Depuis longtemps il se fait au cœur de l'humanité une accumulation de sève et d'énergie divine. Notre siècle désolé en voit l'épanouissement. Pourquoi adresserait-il au passé tant de reproches jaloux ? Pourquoi accuserait-il Dieu de laisser dormir sa puissance ? Pourquoi demanderait-il des miracles ? Il en est un qui vit et palpite sous ses yeux, c'est *le miracle de la Charité*. Qu'il me soit permis, mes frères, de vous le faire admirer ; vous y trouverez une réponse aux blasphèmes de l'impiété contemporaine, un encouragement à votre foi, peut-être ébranlée par le scandale de l'incrédulité, une consolation à vos pieuses tristesses, une sublime espérance pour votre vertu.

Je vais jeter un coup d'œil large et rapide sur le mouvement et les œuvres de la charité qui se déroulent à travers les siècles comme une épopée vivante, et je vous ferai voir, dans ce mouvement et ces œuvres, le souffle divin qui les anime et les élève à la hauteur d'un prodige unique et souverain. C'est le plan de mon discours. Daigne m'assister celui dont le

nom est l'amour et dont le propre est d'inspirer et de conduire les œuvres d'amour.

I

Jésus-Christ venait de quitter la terre, laissant pour héritage à ceux qui l'avaient suivi dans sa vie publique, sa doctrine, ses mérites, sa bénédiction et ses promesses. A peine a-t-il disparu que, fidèles au commandement qui leur avait été donné, les apôtres commencent à prêcher l'Évangile du salut, confirmant par des signes merveilleux tout ce qu'ils disaient. Des foules nombreuses furent bientôt séduites par l'éloquence surhumaine de leurs paroles et de leurs prodiges. L'Église s'établit et la première manifestation de sa vie fut *La Charité*.

« La multitude des croyants, disent les « livres sacrés, n'était qu'un cœur et qu'une « âme. Personne ne disait des choses qu'il « possédait : c'est à moi. Mais tout était com- « mun entre eux. Il n'y avait pas de pauvres « dans cette grande famille, car tous ceux qui « avaient des terres et des maisons les ven- « daient et en apportaient l'argent aux pieds « des apôtres. Ensuite on donnait à chacun

« selon ses besoins » (1). C'était la vie sociale à l'état de perfection. Du premier coup la charité s'élevait au-dessus du possible en traduisant par des actes publics le plus étrange et le plus glorieux des rêves, et ainsi elle donnait la mesure de sa force. Ce n'était pas une loi universelle qu'elle imposait au monde, le monde est incapable de la subir. Notre nature proteste contre le niveau brutal que certains philosophes voudraient faire passer sur la société, et l'honnêteté se révolte contre les promesses qui convient ceux qui n'ont rien à la curée de la richesse publique. Si le christianisme commença par la vie commune, ce ne fut pas avec l'intention de l'universaliser, mais, par la charité il créait une sorte de type sacré qui devait se perpétuer dans les institutions monastiques, afin de stimuler dans toute la suite des âges les généreux efforts de l'amour chrétien. Les commencements de la charité furent héroïques, il le fallait, afin de donner au cœur humain un ébranlement énergique qui le poussât dans la voie de toutes les bonnes œuvres.

Le monde païen était là et le christianisme allait entrer dans cet enfer où le pauvre mé-

(1) Act., cap. iv, 32-35

prisé et abject gémissait sous le poids de son malheur comme sous le poids de l'infamie. La charité s'approche du pauvre et le relève. Elle le relève en lui rappelant que Jésus-Christ l'a béatifié ; elle le relève en adorant dans sa misère l'image de celui qui s'est revêtu de toutes les infirmités humaines ; elle le relève en créant à son service un ordre sacré. Servir le pauvre ! C'est dans son estime un si grand honneur qu'il faut être prêtre ou toucher de près le sacerdoce pour s'acquitter dignement de cette fonction. Quiconque s'approchera désormais de la misère participera au ministère sacerdotal. Les femmes elles-mêmes emprunteront aux diacres leurs noms, afin de rendre leurs services dignes des illustres infortunés qui les reçoivent.

O merveilleuses délicatesses de l'amour ! Des hommes d'une sagesse divine et remplis des dons de l'Esprit-Saint, des veuves et des vierges devenues vénérables par une longue pratique des plus sublimes vertus, voilà les premiers serviteurs des pauvres, les premiers esclaves de la miséricorde.

Mais plus le christianisme s'étend, plus les fidèles se multiplient, plus le mouvement de la charité s'universalise. Tout le monde y par-

ticipe. D'une Église à l'autre il se fait chaque jour des échanges de prières, de consolations et de bons offices. Des provinces s'épuisent pour soutenir d'autres provinces. C'est plus que du courage, c'est du génie, selon l'expression de S. Paul, que les chrétiens mettent au service de la miséricorde. Avant qu'elles arrivent les catastrophes sont prévues, avant qu'ils sévissent les fléaux sont conjurés. Un prophète annonce-t-il une famine, les vaisseaux traversent les mers en tous sens, et les offrandes dont ils sont chargés vont rassurer les pauvres tremblants et presque désespérés. C'est avec joie que les apôtres contemplent cette agitation sainte qui remplit le monde de bienfaits, c'est avec d'inimitables accents qu'ils remercient les Églises qui leur sont confiées. Paul s'endort content dans le Seigneur, car il a mis le feu à toutes les provinces qu'il a évangélisées et le divin incendie de l'amour éclaire de loin sa mort glorieuse. Pierre passe à son successeur, avec sa bénédiction, les œuvres qu'il a commencées, œuvres immenses pour une société qui vient de naître et qui font déjà de Rome la reine de l'amour, comme elle est la maîtresse de la foi.

Pendant que le monde païen se déchire

par de superbes mépris et des haines impitoyables, l'Église rassemble les classes de la société dans une même prière, un même banquet, un même sacrifice, une même charité. Une nouvelle Rome grandit sous les pieds de l'altière république que les prophètes ont condamnée et contre laquelle les barbares du nord aiguisent leurs coutelas. Patriciens et plébéiens, riches et pauvres, libres et esclaves remplissent les catacombes et font monter vers Dieu ce cri sublime de la fraternité. « *Pater noster qui es in cœlis : Notre Père qui êtes aux cieux* ». O Dieu unique qui avez mis le pied sur la tête de nos idoles renversées, nous sommes tous les enfants de votre amour. Ce que vous donnez à quelques-uns vous le donnez à tous, ou plutôt, vous donnez à chacun ce qui convient ; au riche les trésors qu'il répand comme une rosée propice sur la misère du pauvre, au pauvre un cœur reconnaissant où germent mille bénédictions et l'irrésistible prière de la douleur qu'il offre au riche en échange de ses bienfaits. L'amour va et vient des montagnes aux abîmes, des abîmes aux montagnes comme ces eaux propices dont l'éternel mouvement réjouit la terre et la remplit de vie.

Vous imaginez-vous, mes frères, l'influence de pareilles pensées ? Elles abaissent les cimes orgueilleuses de la noblesse et du patriciat et font monter les régions humiliées de la misère et de l'esclavage. La race glorieuse des sénateurs et des consuls se penche tout émue vers les races sans nom que la fierté et l'égoïsme étouffaient dans l'oubli ; les filles des Marcellus, des Scipion, des Paul Emile, des Fabius s'oublient jusqu'à tendre la main à des pauvres et à des esclaves, jusqu'à les porter sur leurs épaules, jusqu'à essuyer leurs larmes, jusqu'à laver et baiser leurs plaies, jusqu'à leur dire : mon frère ou ma sœur. Sous le pape Corneille et en pleine persécution, les chrétiens de Rome nourrissent déjà chaque jour, quinze cents veuves, pauvres et infirmes. Sous le pape Sixte, le diacre Laurent rassemble des troupes innombrables d'infortunés quotidiennement secourus par la charité chrétienne et les montrant aux persécuteurs qui lui demandent les trésors de l'Église : « *Voilà, dit-il, ce que vous cherchez* ». Sous le pape Soter, l'Église Romaine, selon une sainte coutume qui date de sa fondation, envoie dans toutes les contrées de l'empire le fruit de ses collectes. Elle fonde par les mains

du sénateur Pammaque le premier hospice ; par les mains de l'illustre Fabiola le premier hôpital. Mère de toutes les églises, elle en est le modèle. Sous l'influence bienfaisante de sa charité, on voit s'élever partout des palais et des temples destinés à recueillir et à abriter les misères sans nombre qui éprouvent l'humanité. Étrangers, voyageurs, malades, convalescents, vieillards, orphelins, enfants en bas âge, incurables, indigents et infirmes de toute sorte voient s'ouvrir devant eux les portes bienfaisantes des hôtelleries, des hospices, des hôpitaux, des villas et des asiles.

Oh ! la colère de Dieu, depuis trop longtemps provoquée par les infamies du paganisme, eût été vaincue par tant de charité s'il n'eût fallu que les oracles fussent accomplis. Il était temps de venger le sang des martyrs. Rome, qui comptait sur un empire éternel, devait passer sous le joug des barbares. En proie à de mystérieux tourments, ils quittent leur patrie devenue pour eux inhospitalière. Leurs hordes immenses pèsent sur toutes les extrémités de l'empire. On entend craquer les membres de ce colosse qui, comme un vampire, attirait à son cœur la vie des nations. Rompu, brisé, divisé à

tous les bouts, il ose croire encore au prestige de sa tête auguste qui fit reculer devant elle nos pères les Gaulois, et l'armée triomphante d'Annibal. Vain espoir ! La capitale du monde ne peut plus résister au choc terrible des armées qui la pressent et l'étouffent. Cinq fois la charrue passe sur ses remparts. C'est fini ! *Factum est !* Les prophéties ont eu raison, l'orgueil de Rome est abattu. Ses superbes dédains se retournent contre elle, ses concussions et ses cruautés sont punies par des dépouillements honteux et d'abominables massacres ; le sang des martyrs est vengé.

Cependant, au-dessus des ruines entassées par plusieurs siècles de violences, la charité, grandie par l'infortune et fécondée par la mort, répand son souffle créateur. Au nom d'un Dieu immolé pour le salut du monde, elle touche le rude cœur des Scythes, des Goths, des Vandales, des Suèves, des Alains, des Francs, des Germains, des Lombards, des Saxons, des Danois, des Normands. Sans les soumettre à une domination qui les absorbe, elle les tient unis par de religieuses chaînes. La pénétration constante de son onction divine amollit ces natures sauvages

qui ne rêvaient que de tragiques événements. Elle va chercher dans leur ardeur la matière première du dévouement dont elle a besoin pour faire déborder sur le monde les œuvres de miséricorde.

Un nouvel âge commence, âge méprisé par les prétendus sages de notre époque et souvent l'objet de leurs plaisanteries indécentes et de leurs dénigrements jaloux. Mais qu'importe ! L'histoire est là et ses pages indestructibles proclament que les siècles dits de ténèbres et de fer furent, malgré leurs grossières erreurs et leurs crimes odieux, des siècles de lumière et d'amour. Il est facile de trouver dans le cours de mille années des défauts aux institutions, des vices au cœur des hommes et des larmes aux yeux des peuples. Toutefois, la justice demande que dans une si longue vie on évoque le bien qui s'est fait ; or ce bien est si grand, qu'il change en estime profonde le mépris facile que semblent commander les frivoles déclamations mille fois répétées à l'endroit du moyen âge. Cet âge fut rempli d'une sublime vertu : *La Charité*.

Toujours attentive et vaillante, elle n'a oublié aucune misère, ni reculé devant aucun sacrifice. N'est-ce pas elle qui, transfigurant

de jour en jour le cœur des maîtres, les a dégoûtés à la longue d'un droit barbare? Elle qui à force de patience a usé la chaîne des esclaves et les a préparés au libre service de la domesticité?

N'est-ce pas elle qui a ouvert ces pieux asiles de la prière, de l'étude et du travail où, sous un nom commun, sous un habit commun, une règle commune, le grand seigneur venait prendre près de son vassal, la grande dame près de sa suivante, des leçons d'égalité, leçons plus sérieuses et plus profitables que celles de nos révolutions, d'où n'est sorti qu'un orgueil inepte qui arme à chaque instant les petits contre les grands.

C'est elle encore qui a construit en Europe ces milliers d'hôpitaux où quatre cent mille malades recevaient chaque jour les soins dévoués d'hommes et de femmes enchaînés par leur bonne volonté au chevet de l'infortune et de la souffrance.

Au sommet des montagnes, près des glaces éternelles, c'est la Charité qui attendait le voyageur fatigué, l'appelait dans la nuit sombre, arrêtait sa course égarée, l'allait chercher sous les débris de l'avalanche, le réchauffait, le rappelait à la vie et lui offrait

en échange de ses prières une aimable et généreuse hospitalité.

Aux captifs maltraités par le Maure et traîtreusement préparés à l'apostasie, elle envoyait les frères de la Trinité et de la Merci, chargés de l'or du monde chrétien, vendant à défaut d'argent leur liberté, se condamnant aux humiliations et aux douleurs de l'esclavage pour sauver la vie, l'honneur et la foi de leurs frères.

A la porte et dans les hôtelleries des couvents elle donnait le pain de chaque jour aux pèlerins, aux manants, aux gens de glèbe et de corvée, aux mendiants, aux nécessiteux.

Elle consolait les dernières heures du pauvre et l'ensevelissait pieusement.

Elle instruisait les petits enfants et recueillait les orphelins et les abandonnés.

Elle prenait soin des jeunes filles nobles que leur misère livrait sans défense à l'hérésie et au déshonneur.

Elle attirait les filles séduites et les courtisanes repentantes entre les bras des religieuses du Bon Pasteur et de la Madeleine et leur rendait avec l'innocence l'estime d'elles-mêmes et l'espoir d'une vie meilleure.

Aux grands enfants dont la raison ne s'est

jamais éveillée, à ceux qu'une catastrophe soudaine, préparée par les événements ou les passions, précipite dans les ténèbres de l'esprit, aux idiots et aux insensés, elle servait de père, de mère, de frère, de sœur et de tout.

Aux peuples ensevelis dans l'ombre de la mort, déshonorés par l'idolâtrie, en proie à toutes les corruptions de la nature dépravée, elle envoyait des apôtres et des civilisateurs.

Elle défendait la nature outragée par les conquérants du Nouveau-Monde ; elle proclamait le dogme de la fraternité universelle en faveur des Indiens opprimés ; elle armait les Las-Cases et les Dominicains d'un courage invincible et d'une éloquence qui faisait trembler les rois.

Elle jetait Pierre de Béthancourt et les fils de saint François aux pieds des esclaves ; elle les envoyait chercher leur douleur humiliée au fond des mines de Potose ; elle inspirait au jésuite Pierre Claver le sublime courage de s'appeler et de se faire appeler à jamais l'esclave des nègres.

Cette grande vertu remplit le moyen âge de son nom, de ses inspirations et de ses œuvres jusqu'aux temps modernes, à la tête desquels nous voyons apparaître la figure

sereine, aimable et grandiose d'un homme en qui les miséricordes contemporaines se sont en quelque sorte personnifiées. Vous avez nommé saint Vincent de Paul, mes frères ; vous l'attendiez, n'est-ce pas ? cet humble et pauvre prêtre qui fut le provocateur de l'universel et héroïque mouvement de miséricorde dont notre génération subit encore le victorieux ébranlement.

Dieu l'a fait naître au siècle des illustrations et des gloires afin de justifier la parole de son apôtre : « *Major autem harum charitas* (1) : La plus grande de toutes les choses est la charité ». En effet, plus grand que les littérateurs, plus grand que les poètes, plus grand que les capitaines, plus grand que les hommes d'État, plus grand que les hommes d'Église, plus grand même que tous les saints de cet âge célèbre, saint Vincent de Paul s'élève et domine comme la vertu divine dont il est l'admirable personnification. Toutes les miséricordes contemporaines sont de sa lignée. Son souvenir et son souffle ont revivifié les œuvres dévastées et presque détruites par une révolution impie qui croyait en finir avec le saint empire de la charité. Il est si

(1) I Cor., cap. xiii, 13.

bien maître en cette vertu que l'Église l'a jugé digne d'être le patron des œuvres de miséricorde catholique aujourd'hui si nombreuses et si vivantes.

Regardez-bien autour de vous, mes frères. Les terres de la douleur ont été tellement envahies par la charité qu'on la rencontre partout. Vouloir raconter son histoire c'est se condamner à ne pas finir. Apôtres, missionnaires, martyrs, Frères des écoles gratuites, Sœurs de charité, Sœurs de bon secours, Sœurs de la miséricorde, Sœurs de l'espérance, Sœurs de la providence, Petites sœurs des pauvres, congrégations sans nombre, tout est prêt pour lutter contre les misères humaines. Aux infidèles, aux ignorants, aux orphelins, aux abandonnés, aux enfants, aux vieillards, aux ouvriers, aux domestiques, aux sourds-muets, aux aveugles, aux infirmes, aux incurables, à l'indigence, à la maladie, à la convalescence, à la tentation, au déshonneur, la charité offre partout la prédication, l'enseignement, l'assistance, la consolation, la lumière, la chaleur, le pain, les pleurs compatissants, les pansements délicats, l'estime qui réhabilite, la grâce qui sanctifie.

Comme si ce n'était pas assez des armées régulières consacrées par les vœux de religion au service de l'humanité souffrante, les plus humbles fidèles ont voulu ajouter au mouvement d'amour qui emporte les cœurs chrétiens l'appoint de leurs propres forces. Une armée libre et flottante s'est formée, dont les nombreux escadrons sont nuit et jour à la poursuite de notre immortelle ennemie, la douleur. Enfants de saint Vincent de Paul, dames de charité, hommes et femmes, qui nous rappelez les largesses et les illustres abaissements de la primitive Église : soyez bénis ! et si je n'ai pu raconter vos œuvres, n'accusez pas ma faiblesse, mais l'inépuisable fécondité de votre cœur.

Aussi bien, mes frères, je ne m'abuse pas sur la prodigieuse impuissance dont je viens de vous donner la preuve en essayant d'esquisser l'histoire de la Charité. J'ai été écrasé par mon sujet, mais je ne m'en plains pas. La faiblesse et le néant sont la louange des grandes choses. Je vous l'ai dit, l'histoire de la Charité est une épopée au-dessus des forces et du génie de l'homme. Dieu seul est capable de la chanter, car c'est lui qui l'a faite.

Oui, mes frères, c'est Dieu qui l'a faite. Tout est miracle dans le mouvement des bonnes œuvres, qui depuis dix-huit siècles réjouit et console l'humanité, et ce miracle est à l'heure qu'il est une des plus fortes preuves que nous ayons de la divinité de notre sainte religion, c'est ce que je dois vous montrer.

II

Un miracle, selon saint Thomas, est un fait divin qui s'accomplit en dehors des habitudes réglées de la nature : « *Quod factum est divinitus extra ordinem naturæ* ». Or, mes frères, il ne semble pas que cette notion puisse s'appliquer à ce que j'appelle : le miracle de la charité, car la nature est la première maîtresse que nous invoquons contre les duretés et les violences de l'égoïsme. Quiconque opprime ses frères et refuse de leur faire du bien, nous l'appelons inhumain, résumant dans ce seul mot une sorte d'excommunication qui met l'homme hors la nature. L'ordre veut que le bienfait se répande sur la misère. Multiplier les bienfaits ce n'est

donc pas agir en dehors de la nature, c'est s'y conformer.

Et cependant, mes frères, il est impossible de nier que les œuvres de charité, considérées dans leur ensemble, leurs habitudes, leurs caractères, soient le résultat d'une intervention de Dieu et des manifestations authentiques de sa puissance. C'est tout ce dont j'ai besoin. Que le prodige soit proprement dit ou improprement dit, il n'importe, pourvu qu'il existe.

Comme toutes les vertus chrétiennes, la charité est conforme à la nature. Elle y cherche des appuis et je ne sais quelles fibres cachées, qu'elle redresse, remet en ordre et dont ses mains harmonieuses tirent des accords magiques qui étonnent et transportent ; en deux mots elle rectifie et surpasse la puissance native qui nous a été donnée de faire le bien par amour. Voilà le miracle, voilà le signe divin que je vous prie d'examiner avec moi.

Rectifier la nature c'est corriger ses tendances dépravées, c'est la retourner vers son objet, c'est opposer aux habitudes qui la déshonorent et la dépravent des habitudes qui la glorifient et la rendent digne d'elle-même.

Or, malgré les ordres qu'il reçoit de sa conscience, malgré les liens du sang qui l'unissent à ses semblables, malgré cette universelle ressemblance de nature et de destinées qui fait de l'humanité une seule famille, il semble que l'homme n'aime pas l'homme. D'instinct il se replie sur lui-même, il se recherche ; il fait de son âme, de son corps, de sa vie, une force centrale, vers laquelle gravite tout ce qui l'entoure. La béatitude, son premier et plus impérieux besoin, semble lui ordonner d'attirer à lui tout ce qui le contente et de repousser avec violence tout ce qui le blesse, le gêne et le trouble. Il est égoïste. De là ces mépris, ces haines, ces accaparements injustes, ces duretés qui sont devenus dans l'humanité une sorte de loi et comme l'ordre du désordre. Allez où vous voudrez dans l'antiquité et dans les temps modernes, chez les civilisés et chez les barbares, partout où la nature est abandonnée à elle-même, vous rencontrerez dans les mœurs publiques un ensemble de phénomènes odieux qui accuse cette étrange dépravation du cœur humain.

Les païens n'étaient pas entièrement aveuglés sur les liens qui unissent les hommes

entre eux. Ils ont parlé avec honneur de la bienfaisance : « *Je suis homme* », disait l'un d'eux, « *et rien de ce qui est humain ne m'est étranger. Homo sum et nihil humani a me alienum puto* » (1). Les Grecs et les Latins ont écrit des sentences qu'il est bon de lire et de méditer, mais les mœurs publiques leur donnaient un éclatant démenti. L'ordre de la nature constaté dans leurs écrits n'avait pas d'autre effet que de condamner les désordres de la vie sociale, tous les jours aggravés, malgré les protestations de la sagesse humaine. Que dis-je ! Ceux-là même qui philosophaient sur la bienfaisance nous ont donné le spectacle d'une désolante contradiction et les mots barbares que leurs plumes ont tracés ne nous laissent plus qu'un doute navrant sur leur sincérité. « *La pauvreté est un vice,* disaient-ils, *et le plus grand des opprobres* (2). *Donner à celui qui demande est une double folie ; on perd son bien et on prolonge la misère* (3). — *Gardez-vous de la pitié ; le sage ne la connaît pas, l'homme de bien l'évite* (4).

(1) Térence.
(2) Horace, Lib. III, od. 18. — Id. Lib. II, sat. 3.
(3) Plaute, *Trinummus*, act. II, sc. 2.
(4) Senec., *De Clementia*, Lib. II, 45.

— *Il n'y a que le sot et l'étourdi qui ouvre son cœur à la miséricorde. — Un homme, un vrai homme, ne se laisse ni toucher ni fléchir. — C'est un crime, c'est un forfait d'écouter la compassion* » (1).

Exécrables maximes qui étaient moins le code des mœurs païennes que la condensation de leur histoire.

L'égoïsme était maître de la vie publique et ce double mouvement de répulsion et d'attraction, qu'il exerce contre ce qui le gêne et sur tout ce qu'il désire, engendrait une multitude de crimes contre lesquels la conscience n'avait plus de recours. Qu'est-ce que le pauvre, le vieillard, l'infirme, quand la jouissance est devenue la loi suprême de la nature ? Une charge et une honte pour la famille et la société. Donc : « *Chasse le pauvre des portes de ta maison que sa présence immonde souille et déshonore. — Pauperies immunda domo procul absit* » (2). Envoie le vieillard impotent pourrir au vélabre et sur les terres abandonnées. Père, regarde bien ton fils, et, s'il ne promet pas une santé de fer qui soit

(1) Cicero, *Pro Murena*, 29-30. (Cicéron expose ici les principes du stoïcisme).

(2) Horat., Lib. II, Ep. 2.

l'honneur de ton sang, tue-le bien vite : « *Puerum, pater, cito necato* » (1). A tout ce qui demande, à tout ce qui pâtit, à tout ce qui insulte à notre prospérité, à tout ce qui attire nos regards, à tout ce qui trouble nos joies, la mort ! la mort ! « Ce n'est pas colère, c'est raison de se débarrasser de l'inutile » (2).

Tel est, mes frères, le premier mouvement de l'égoïsme chez les païens, la répulsion. D'autre part, les neuf dixièmes de l'humanité, accaparés et asservis, sont victimes du second mouvement qui attire, afin de satisfaire les désirs immodérés du bien-être. L'esclave devient une chose, comme un bœuf, un âne, une charrue, un meuble. Il y en a pour tous les besoins, tous les caprices, toutes les sensualités, toutes les orgies. L'acheter, le vendre, le donner, le rouer de coups, l'égorger, c'est le droit du citoyen assez heureux pour posséder cet animal à pieds d'homme. A-t-il cassé un verre ou sali le marbre de l'atrium, qu'on le pende, qu'on le crucifie : *Da crucem servo.* Mais attends donc, dit la sagesse humaine, la vie d'un homme ne mérite-t-elle pas un moment de réflexion ? — Imbé-

(1) Loi des douze tables.

(2) Senec, *De ira*, Lib. xiv.

cile ! répond l'égoïsme, est-ce que l'esclave est un homme ? « *O demens ! ita servus homo est !* » — Il n'a rien fait. — Soit ! je veux, j'ordonne qu'il meure, la raison c'est que cela me plaît. « *Nil fecerit esto. Sic volo, sic jubeo, sit pro ratione voluntas* » (1). Laissez-moi tranquille. Et maintenant à l'amphithéâtre ! C'est là qu'on s'amuse, c'est là qu'on jouit, c'est là que la douleur, le sang, la mort, deviennent un inénarrable plaisir. Voyez-vous comme ce gladiateur tombe bien ! comme celui-là meurt honnêtement ! Quel beau coup d'épée ! En avant les lions ! bravo la panthère ! mordez, tuez, déchirez. Courage ! courage ! *Euge ! Euge !* « *Quelle horreur !* s'écrie un Père de l'Église, *le cœur de cent mille hommes est passé dans celui d'une bête féroce ; ils excitent sa rage si bien qu'on dirait qu'ils veulent partager avec elle la chair et le sang des victimes.* » Les vestales sont de la fête, leur vertu patentée leur a mérité la première place aux hécatombes. Il faut bien consoler leur virginité de commande.

Direz-vous, mes frères, que de pareilles infamies sont des accidents dans la vie des

(1) JUVENAL, sat. VI, 214-223. (Voy. DUPANLOUP : *La Charité chrétienne et ses œuvres*, III. *Les siècles païens*).

peuples, que la nature proteste, que, tôt ou tard et à coup sûr, ses inviolables lois triomphent de tant de crimes ? C'est une erreur : partout où la nature est livrée à ses instincts, vous vous trouvez en face des mêmes spectacles. Allez demander aux païens qui ont résisté jusqu'ici aux envahissements de l'Évangile ce qu'ils pensent de la bienfaisance. Ils vous débiteront comme les Grecs et les Romains trois ou quatre maximes sonores qui étonneront un instant votre esprit, mais leur vie publique corrompue par l'égoïsme vous ramènera aux justes mesures de ce que peut la nature déchue et aux lois fatales de la dépravation du cœur humain.

Cependant, supposons que la nature puisse se rectifier elle-même ; non pas dans des faits particuliers, ce que je n'ai jamais nié, mais dans les habitudes générales de la vie sociale ; avez-vous pour cela l'explication du mouvement et des œuvres de la charité ? Non, mes frères, car la charité telle que je l'ai dépeinte par ses actes et ses bienfaits surpasse la nature. Le devoir de la bienfaisance dans ses plus rigoureuses exigences ne va pas au delà de certaines actions vulgaires dont Dieu se contente et dont la nature est satisfaite. Quand

l'homme s'est abstenu de toute violence et de tout accaparement injuste à l'égard de ses semblables, quand il a compati à la misère, donné de son superflu et dans certaines circonstances de son nécessaire, il est dans l'ordre, vous n'avez pas le droit de lui demander davantage au nom de la nature. Mais est-ce bien à cette étroite rigueur de devoir que s'est bornée la charité ? Oh ! j'en appelle à son histoire que vous venez d'entendre ; le propre de la charité, ce n'est pas tant d'avoir arraché à l'homme quelque chose des biens qu'il possède que de l'avoir fait sortir de lui-même pour se donner ; le propre de la charité ce n'est pas tant d'avoir popularisé une vertu dont le germe est dans le cœur que d'avoir fait entrer l'héroïsme dans les habitudes de l'humanité. Que s'est-il passé depuis dix-huit siècles ? Que voyons-nous tous les jours ? Non seulement des aumônes qui coulent par torrents dans les abîmes de la misère, mais des dévouements qui étonnent, épouvantent et font frémir la nature. Celui-ci qui n'attend pas la mort pour jeter comme l'épave d'un inévitable naufrage son bien aux indigents, mais qui, tout vif encore, se dépouille et se condamne aux privations de la

pauvreté, afin d'être plus libre dans les largesses de son cœur. Celui-là, qui oublie les enivrements de la grandeur et le prestige d'un sang illustre pour s'abaisser vers des infortunes qui lui sont étrangères ; des jeunes gens et des jeunes filles qui sacrifient le bien si cher de la patrie, le bien plus cher de la famille et le plus cher de tous les biens, la liberté, pour s'enchaîner au malheur ou courir les aventures d'une guerre sans éclat dont ils doivent cacher les prouesses et les victoires ; la guerre de l'amour contre la douleur. Des yeux qui pleurent sur toutes les souffrances ; des mains vierges de tout attouchement profane qui bercent les orphelins, soutiennent les pas chancelants du vieillard sans famille, lavent des plaies infectes et rebutantes ; des pieds alertes qui gravissent les marches rompues au bout desquelles le pauvre attend son sauveur ; des poitrines délicates qui aspirent les miasmes putrides des hôpitaux, des ambulances et des lieux abjects où les malheureux souffrent et expirent ; des vies constamment immolées au service des misérables, voilà les prodiges de la charité ; et au fond de ces prodiges un désintéressement parfait, une compassion sans rivages, une tendresse inef-

fable, des sollicitudes plus que maternelles, enfin, je ne sais quoi d'étrange et de surhumain qui ne peut pas venir de la nature.

Non, mille fois non, la nature n'est pas, la nature ne peut pas être l'inspiratrice des œuvres dans lesquelles l'homme dépense une si grande quantité d'héroïsme. Il faut recourir à un autre principe. C'est Dieu qui a fait cela. « *A Domino factum est istud* ».

Remontez donc, à travers les flots d'amour qui se sont épanchés sur le monde, jusqu'au séjour tranquille où Dieu contemple notre misérable vie. C'est de là qu'est partie la première vague du fleuve sacré qui purifie et trempe nos cœurs souillés et amollis. Le don parfait de son amour, son fils unique, Dieu l'a jeté sur notre terre déshonorée, touché qu'il était par une compassion immense. Nous l'avons vu, nous l'avons entendu, et depuis ce jour béni, il nous a penchés vers la misère par la force même du sentiment et de la vertu qui l'abaissaient vers nous. Le précepte de l'amour est sorti de sa bouche adorable, entouré de maximes et de conseils d'où ressortait mieux sa sainte majesté : « *Vous aimerez* » a-t-il dit, « *Diliges* ». Mais qui aimerons-nous? — « *Le prochain : Diliges proximum* ». Non

pas le prochain tel que l'entend l'étroite interprétation de nos instincts ; mais cette vaste et incommensurable famille qui contient tous les hommes : l'étranger comme le parent, l'ennemi comme l'ami, le pauvre comme le riche, l'esclave comme le libre, tout le monde. Les barrières sont rompues, s'écrie S. Paul, expliquant la doctrine de son maître : « *Il n'y « a plus de Grecs ni de barbares, de libres ni « d'esclaves, mais nous sommes tous frères « dans le même Jésus-Christ* ». O cœurs inhospitaliers, voici venir à vous l'humanité que Jésus-Christ a baignée dans son sang : « *Ouvrez vos portes : Attollite portas* ». Ouvrez-les larges et immenses. « *Soulevez-vous pour toujours, portes inexorables : Elevamini, portæ æternales* », et laissez-nous voir des profondeurs infinies où tous les malheurs soient à l'aise.

Avec l'objet de la charité, Jésus-Christ nous en a montré le type. Ce type est Dieu lui-même, Dieu qui fait tomber sa rosée et lever son soleil sur les bons comme sur les méchants, Dieu qui a tant aimé le monde qu'il lui a donné son fils unique.

Éclairée sur son objet et ramenée à son type éternel, la nature est rectifiée. Mais, je vous

l'ai déjà dit, mes frères, elle doit être surpassée. Là où elle s'arrête, la parole du maître marche toujours. Il indique à notre faiblesse les degrés qu'il faudra parcourir si nous voulons arriver à la perfection de l'amour : « *Donnez abondamment,* dit-il, *et il vous sera donné abondamment* ». Mais c'est trop peu : « *Si vous voulez être parfait, vendez ce que* « *vous avez et distribuez-en le prix aux* « *pauvres* ». Faites davantage : « *Si vous voulez être le premier, soyez le serviteur de tous* ». Allez plus loin, il reste une suprême manifestation de l'amour, c'est de donner sa vie pour ceux qu'on aime : « *Majorem charitatem nemo habet ut animam suam ponat quis pro amicis* ». Voilà votre devoir : « *Vous devez donnez votre vie pour vos frères. — Et vos debitis pro fratribus animam ponere* ». Telle est la dernière limite de l'amour chrétien, le dernier souffle et le dernier sang de celui qui aime. Quoi de plus ? La doctrine est complète, mais afin de la mieux fixer en nos cœurs et d'ajouter à ses révélations un attrait souverain, Jésus Christ s'assied auprès du pauvre et se propose lui-même comme le modèle accompli de la charité. Il est doux et humble de cœur, il pardonne à ceux qui l'offensent,

il passe en faisant le bien, il bénit, il caresse, il guérit, il console. Il vient pour servir et non pour être servi, il donne sa vie pour ceux qu'il aime et ceux qu'il aime, c'est le genre humain. Regardez-le bien afin de prendre en lui la mesure de votre dévouement, mais n'oubliez pas non plus de regarder le pauvre. Sous les haillons qui le couvrent, sous sa chair amaigrie, sous les signes sensibles de sa misère, Dieu vous prépare une touchante et admirable surprise. O prodige ! il n'a pas eu horreur de cette miséricordieuse humiliation, il a pénétré le pauvre et l'a transfiguré de telle sorte qu'il en a fait le sacrement en chair et en os de sa propre personne, voulant recevoir, par une appropriation mystérieuse, tout le bien qui tombe dans les mains et dans le cœur de ses chers petits. Il est en même temps auprès du pauvre et dans le pauvre, il nous appelle, il nous provoque, il nous attire : il nous appelle par sa parole, et nous provoque par ses exemples, il nous attire par ses charmes infinis, prédicateur de la charité il en est le modèle sublime et le souverain objet.

Artifice adorable d'un esprit prévoyant et d'un cœur délicat, Jésus-Christ savait qu'il était aimé et qu'on l'aimerait longtemps en-

core pour l'admirable doctrine qu'il enseignait. La conscience victorieuse de l'égoïsme l'imposait au monde. C'est le philanthrope par excellence, honneur à ses bienfaits ! Tel est le langage de la sagesse humaine. En admirant un homme extraordinaire, elle espère échapper au merveilleux. Mais qu'elle ne se hâte pas de triompher !

Si Jésus-Christ n'est qu'un philosophe, comment se fait-il qu'il ait eu sur l'humanité un pouvoir unique, un pouvoir dont la force toujours jeune résiste aux fatales injures du temps et de l'oubli, qui écrase toutes les législations salutaires ? La nature rectifiée et surpassée subit encore l'influence de sa doctrine et de son exemple, pendant qu'une loi universelle et constante décrète, à mesure que le temps s'avance, l'impopularité et l'inconstance de toutes les doctrines philanthropiques et de tous les éclatants exemples. Un phénomène ainsi isolé dans un ordre de destinées inflexibles n'est-il pas le plus étrange problème que puisse proposer la raison ? J'en attends l'explication, ou plutôt je ne l'attends pas, car au nom des lois funestes de notre déchéance, je la déclare impossible. La singularité de la doctrine de Jésus-Christ touchant

la charité et la perfection de son exemple supposent une force cachée qui leur sert de ministre et détermine dans le cœur humain leur efficacité. En voulez-vous une preuve plus convainquante que celle tirée du parallélisme des faits, gestes et paroles de la philosophie comparée au christianisme ? Cette preuve vit sous vos yeux et couronne la démonstration du pouvoir divin de la charité.

Si la doctrine de Jésus-Christ n'était qu'une doctrine humaine, elle devrait avoir partout le même effet sur ceux qui la connaissent et les mêmes œuvres devraient se produire chez tous ceux qui s'honorent du nom de chrétien. Eh bien ! c'est ce qui n'est pas. De grandes nations se sont séparées violemment de l'Église et gardent encore l'Évangile comme la règle de leur conduite. Qu'est devenue la charité dans leurs cœurs et surtout dans leurs œuvres ? Eh ! sans doute elles conservent la bonne odeur d'une vertu qui fut longtemps pratiquée par des générations fidèles, mais leur bienfaisance amoindrie de jour en jour n'est plus qu'une ombre de leur gloire passée. L'égoïsme païen tend à monter aux faîtes de la vie sociale, et la misère toujours croissante rappelle les hideux contrastes que le chris-

tianisme est venu effacer. Plus d'héroïsme dans l'amour, pour de grands dévouements ces nations sont devenues à peu près stériles.. Pas un pauvre petit frère, pas une pauvre petite sœur de charité ne germe dans ces terres désolées d'où la grâce s'est retirée. Les âmes naïves qui sentent le besoin de sortir du cercle de la bienfaisance étroite et vulgaire où leur amour étouffe, retombent désespérées sur elles-mêmes ou vont chercher ailleurs le feu sacré qui leur manque dans ce milieu glacé. Manifestement Dieu n'est pas là et cependant la doctrine de Jésus-Christ est encore respectée. Où est donc Dieu ? Sur quelles plages bénies reconnaîtrons-nous sa présence dans son action ? Dieu ! il est là où se conserve avec la doctrine unique qui éclaire la nature, la grâce unique qui la dirige et la pousse à l'oubli d'elle-même et aux saintes extravagances de l'amour. L'Église seule est la patrie de Dieu et de sa vérité, car l'Église seule possède la plénitude de la charité, c'est-à-dire la force divine manifestée par des habitudes et des œuvres surhumaines.

L'incrédulité veut des miracles, qu'elle regarde celui-là, elle n'en aura pas d'autre ; c'est l'argument héroïque et suprême dont

Dieu veut se servir aujourd'hui pour dissiper nos doutes et condamner les résistances de la raison. Avons-nous besoin que les rochers s'entr'ouvrent sous nos yeux, quand depuis dix-huit siècles le cœur humain, endurci par l'égoïsme, cède aux coups victorieux de la grâce et répand des torrents de bienfaits ? Avons-nous besoin que les morts ressuscitent, quand l'amour étouffé par d'infâmes convoitises renaît tous les jours sous le souffle divin ? Avons-nous besoin que les forces dociles du monde physique nous révèlent une intervention exceptionnelle de la puissance de Dieu, quand les forces rebelles du monde moral accomplissent sous son impulsion souveraine de si admirables mouvements ?

O charité ! si tu es la plus grande des vertus, tu es bien aussi le plus grand des prodiges, et en lisant l'histoire des faits merveilleux dont Dieu s'est servi pour m'attirer à lui, je ne puis m'empêcher de m'écrier avec l'Apôtre, en complétant sa pensée : « *Major autem harum caritas : La charité est plus grande que tout cela* ».

C'est en vain que pour nous égarer loin du merveilleux et du divin on s'efforce de confondre ces deux choses, la bienfaisance

publique et la charité. Certes, je ne suis pas l'ennemi des institutions philanthropiques, il s'en faut de beaucoup, le bien qu'elles font nous honore et comme citoyen j'en revendique ma part : peut-être que je la paie. Mais quand j'y cherche le dévouement et l'abnégation héroïques des institutions de charité, je me demande comment la confusion est possible et s'il ne faut pas à défaut de malveillance une dose plus que raisonnable de sottise pour s'y méprendre. Encore, mes frères, la sottise n'est-elle qu'une imperfection de l'esprit, mais il y a plus que cela dans cette obstination qui cherche à maintenir un parallèle impossible, il y a un vice de cœur, une ingratitude qui approche du sacrilège, car si la bienfaisance est entrée dans nos mœurs et s'y maintient à l'état de bonne et salutaire habitude, à quoi le devons-nous ? N'est-ce pas aux initiatives de la charité, à sa pénétration dix-huit fois séculaire dans notre vie publique et à la constante émulation qu'elle entretient dans le monde par ses œuvres? Où serait-elle la bienfaisance publique sans la doctrine unique et la grâce unique qui ont remis la nature dans son chemin et lui ont fait produire des actes dont elle est incapable ? Que

deviendrait-elle la bienfaisance publique, si cette doctrine unique et cette grâce unique nous étaient retirées? Oh ! que Dieu nous préserve d'un pareil malheur ! Mais si jamais, opprimée par des efforts jaloux, la charité disparaissait de ce monde, je ne vous donne pas cinquante ans pour que la bienfaisance publique et ses administrations, ses commis, ses bureaux, ses registres, ses papiers, ses plumes, ses encriers, ses pains à cacheter s'en aillent pêle-mêle dans le chaos d'une révolution sociale qui ramènera avec l'empire de l'égoïsme les mœurs des générations païennes.

Mais non, la charité a des promesses divines et une mission à laquelle vos cœurs généreux ne feront pas défaut. On voudrait écarter les preuves de la présence et de l'intervention de Dieu dans le monde, vous les multiplierez. On blasphème les prodiges, vous les rendrez chaque jour plus éclatants et plus irrésistibles. La charité qui est dans vos cœurs, vous la ferez, c'est-à-dire, vous la rendrez visible par vos bienfaits ; le Dieu qui vous tourmente et vous presse de faire du bien, vous le montrerez, vous deviendrez par vos œuvres les instruments de sa gloire.

N'est-ce pas, mes frères, n'est-ce pas, Mes-

dames, votre plus cher désir, votre plus haute ambition ? Croyez-le bien, la vertu qui s'échappe de vous ressemble plus que vous ne pensez à la puissance des thaumaturges, et vos mains, ces chères mains qui répandent autour d'elles tant d'aumônes et qui caressent tant de misères abandonnées, seront dignes un jour d'être placées dans les mains de ceux qui guérissaient tous les maux par leurs saints attouchements. Les grands élus de Dieu les baiseront avec amour et diront : « *Ces mains aussi ont fait des miracles* ».

LA CHARITÉ

LIEN DE LA PERFECTION

LA CHARITÉ
LIEN DE LA PERFECTION

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DES COMITÉS CATHOLIQUES

Cathédrale d'Angoulême

(9 Juin 1889)

Super omnia charitatem habete, quod est vinculum perfectionis (1).
Par-dessus toutes choses ayez la charité, c'est le nœud de la perfection.

Messeigneurs (2)

Mes frères,

Tout être cherche sa perfection. C'est une loi dont nous pouvons constater l'universelle application, et, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, la salutaire et merveilleuse fatalité. Soit que vous descendiez dans les plus

(1) Coloss., cap. III. 14.

(2) NN. SS. l'Évêque d'Angoulême et l'Évêque de Pamiers.

sombres abîmes du globe, soit que vous montiez jusqu'aux plus hauts sommets des cieux, partout vous serez frappé de ce mouvement de tous les êtres, que saint Thomas appelle l'appétence naturelle vers le plus grand bien, c'est-à-dire vers la perfection ; car le plus grand bien d'un être c'est sa perfection.

Plus que tous les êtres, l'homme obéit à ce mouvement. Il le réfléchit, il l'accélère par ses avidités impatientes ; mais, trop confiant en lui-même, trop facilement aveuglé par ses passions, il le détourne, la plupart du temps, de son véritable but. La perfection n'est pas toujours là où nous la voyons, et ce que nous appelons le progrès n'est souvent qu'un mouvement extravagant qui nous éloigne du terme sublime vers lequel nous devons tendre.

Ce terme, d'après la doctrine de l'apôtre, c'est la charité, car la charité est le nœud de la perfection : *Super omnia charitatem habete, quod est vinculum perfectionis.* Écoutez sur ce sujet le beau commentaire de saint Thomas : « Sans la charité tous les biens, même les plus nobles et les plus estimables, tels que les vertus, sont des biens épars et sans liaison entre eux ; la charité les unit : *connectit.* Sans la charité tous les biens sont fragiles, la cha-

rité leur donne la stabilité : *facit perseverantes*. Sans la charité tous les biens inférieurs manquent de résolution dans le bien suprême ; la charité les élève et fait de tous les biens un seul bien dans la fin dernière : *Per charitatem unumquodque perfectum adhærel fini ultimo* » (1). En quelques mots, mes frères, qui seront le thème de cette instruction : la charité est le nœud de la perfection divine, — le nœud de la perfection humaine, — le nœud de la perfection sociale.

Monseigneur,

Je vous remercie d'avoir daigné me demander le concours de ma parole pour cette belle fête. Depuis longtemps je connaissais votre bon et aimable cœur ; je suis heureux de voir de près aujourd'hui ce dont il est capable, et de constater qu'on le rencontre toujours le premier là où il y a du bien à faire et des dévouements à encourager. Du reste, c'est une habitude de notre épiscopat. Et les pics ardus et les cols neigeux des Pyrénées racontent la touchante bonté de l'illustre Frère que vous avez invité pour rehausser l'éclat de cette fête de charité.

(1) Comment. in Epist. ad Coloss. cap. III. Lect. III.

I

Quelques métaphysiciens de mauvaise race se piquent d'avoir obtenu la solution de ce qu'ils appellent le problème divin. Dieu, pour eux, est la résultante purement idéale de l'observation générale des êtres. Il n'est parfait qu'à la condition de ne pas exister.

Le sens commun ne peut se résoudre à croire à cette perfection si semblable au néant. Pour qui raisonne sainement, l'être est d'autant plus parfait qu'il y a en lui plus de réalité. Un vrai philosophe concevra donc Dieu comme un être réel, subsistant en lui-même et par lui-même, infini dans son existence et ses propriétés, principe de toutes choses, ordonnateur de toutes choses, fin de toutes choses : en un mot comme la perfection même. Mais si grande idée que conçoive de la perfection divine un vrai philosophe, il ne peut connaître ni toute l'étendue ni le nœud de cette perfection. Il faut pour cela accepter comme un dogme et méditer cette formule révélatrice de la vie de Dieu. « *Tres sunt qui testimonium dant in cœlo, Pater, Verbum et*

Spiritus sanctus (1) : Il y en a trois qui rendent témoignage dans le ciel, le Père, le Verbe et l'Esprit-Saint ».

La subsistance et les processions des personnes divines, dans une seule et même nature, voilà, mes frères, la vie de Dieu et le dernier mot de sa perfection. Mais quel est le nœud de cette perfection ? L'acte personnel où s'arrêtent les évolutions intimes de la vie divine ? Ce qui achève le nombre parfait dans l'unité parfaite ? N'est-ce pas Celui que les grands contemplateurs de l'infini ont appelé la force perfective : *Vim perfectivam ?*

Le Père éternel et inascible commence dans les profondeurs de son indivisible nature le mystérieux mouvement des processions divines. Il se voit sans ombre, il se contemple sans défaillance, et par cet acte, type transcendant de ce qui se passe dans notre âme, lorsqu'elle s'exprime elle-même par son verbe intérieur, sa pensée, il engendre l'image subsistante et vivante de sa propre substance, un autre lui-même à qui il donne toute sa nature, sans se rien retrancher, un fils éternel et infini comme lui. Ils sont donc deux d'abord, le Père et le Verbe. Tous deux éternel-

(1) I. Joan., cap. v, 7.

lement ravis : le Père, du Fils qu'il engendre, le Fils, du Père qui l'a engendré. Dans ce ravissement, ils se pénètrent mutuellement par un acte d'amour, acte si puissant qu'il subsiste éternellement comme eux et devient comme eux une personne vivante. En ce troisième, tout s'arrête. Il épuise la fécondité intime de Dieu, il achève en lui la vie de famille, il enlace, unit, retient captives l'une en l'autre les divines personnes, il complète et affermit leur inexprimable et incommunicable félicité. *Deus charitas est :* Dieu est la charité même ; le nœud de sa perfection essentielle, c'est l'Esprit-Saint dont le nom propre est *amour et charité.*

Nœud de la perfection de Dieu dans son essence même, la charité est encore le nœud de la perfection de Dieu dans ses œuvres.

A quoi se reconnaît la perfection suprême des œuvres de Dieu ? — Est-ce aux manifestations de sa puissance et de sa sagesse ? — Ah ! sans doute, « les cieux publient la gloire de Dieu, et son nom est admirable en toute la terre ». Plus on étudie les merveilles du monde, son immense étendue, l'innombrable armée des êtres qui la remplit, les astres étincelants et les atomes obscurs, les forces qui

pénètrent et meuvent tout, l'harmonie des lois auxquelles elles obéissent, la magnifique ordonnance des règnes, des embranchements, des familles, des genres, des espèces, des variétés, la perpétuelle circulation de la vie dans les veines des géants de la création et dans les appareils microscopiques des cirons et des brins d'herbe, l'étonnante composition de l'être humain, les mystérieux rapports de la matière et de l'esprit dont il vit, le rayonnement de la divinité dans ses facultés, plus on étudie ces merveilles, plus on se sent envahi par le ravissement et pressé de dire : « Dieu est grand ». Mais cet autre cri provoqué par les manifestations de l'amour : « Dieu est bon », chante plus expressivement et plus éloquemment la perfection divine. La charité victorieuse l'emporte sur la puissance et sur la sagesse. Dieu me paraît plus Dieu lorsque je vois dans ses œuvres des dons gratuits de sa bonté, et, surtout, lorsque, franchissant les confins de la nature pour contempler les merveilles du monde surnaturel, je puis m'écrier avec l'apôtre saint Jean : « *In hoc apparuit charitas Dei in nobis, quoniam filium suum unigenitum misit Deus in mundum... propitiationem pro peccatis nostris... ut vivamus*

per eum (1). La charité de Dieu pour nous, nous apparaît en ce qu'il a envoyé son fils unique dans le monde, pour expier nos péchés, afin que nous vivions par lui ». Le Verbe anéanti sous la fragile enveloppe de notre nature ; le Dieu frère qui nous fait participer à sa grandeur infinie en revêtant notre misère ; le maître adorable qui abaisse sa science au niveau de nos infimes esprits, pour nous apprendre les secrets du ciel ; le parfait exemplaire qui invite notre nature déshonorée par le vice à l'imitation de ses vertus ; la douce et sainte victime qui s'offre généreusement aux coups de la justice divine, pour obtenir le pardon de nos fautes et l'abolition du décret vengeur qui nous condamne à la mort éternelle ; le miséricordieux Sauveur qui nous abreuve de son sang, purifie nos âmes pécheresses, nous fait vivre de sa grâce et couronne en nous ses largesses par l'effusion de son Esprit-Saint ; l'ami prodigue de lui-même qui comble ses anéantissements en se cachant sous les apparences d'une vulgaire substance, afin d'entrer en nous et de nous nourrir de sa chair et de son sang, le vainqueur de la mort qui ouvre à nos âmes délivrées de la capti-

(1) JOAN., cap. IV, 9, 10.

vité du péché les portes de l'éternelle vie, et promet à nos corps humiliés de participer à sa glorieuse résurrection ; l'Homme-Dieu, enfin, qui a dit à l'humanité : « Je suis la voie, la vérité et la vie ». Telles sont, mes frères, les merveilles de la charité divine. Pour les accomplir, elle a enchaîné, en quelque sorte, la puissance et la sagesse devenues ses humbles servantes. Sans nous faire oublier ces adorables perfections, elle les surpasse par la splendeur de ses manifestations et, pesant d'un poids infini sur nos cœurs chrétiens, elle justifie cette sublime invitation de l'apôtre : « Par-dessus toutes choses ayez la charité ; c'est le nœud de la perfection : *Super omnia charitatem habete, quod est vinculum perfectionis* ».

II

Nœud de la perfection divine, la charité est encore le nœud de la perfection humaine. C'est-à-dire, mes frères, (toujours selon l'enseignement de saint Thomas) que la charité seule fait de tout le bien qui est en nous une compacte et glorieuse unité, que la charité

donne à tout ce qui nous élève et nous honore la stabilité même des jours éternels ; que la charité ramène toute perfection communiquée, à son principe suprême, à son type infini. Cherchez en dehors de cette idée toute chrétienne la véritable perfection de l'homme, vous ne la trouverez pas.

Il y en a qui pensent que l'homme est parfait lorsque ses habiles calculs et ses laborieux efforts l'ont rendu maître de la matière ; lorsqu'il peut à son gré disposer de tous ses atomes, de tous ses charmes, de toute sa virtualité pour accroître son bien-être, multiplier ses plaisirs et se reposer en sa possession des sollicitudes et des fatigues d'une vie tourmentée. Le riche voluptueux à qui rien ne manque : ni les hôtels somptueux où il vient jouir des plaisirs de la ville, ni les magnifiques châteaux où triomphe sa morgue de parvenu satisfait, ni les gracieuses villas où il va chercher le soleil ou la brise selon qu'il a besoin de se réchauffer ou de se rafraîchir, ni les ameublements luxueux qui flattent sa vanité, ni les équipages superbes où se prélasse sa dignité affectée, ni les lits moelleux où s'étale son indolence des derniers jours, ni les mets variés qu'il faut à son palais devenu

délicat, ni les amours faciles que convoitent ses passions sur le retour, ni les honneurs et les louanges imbéciles qu'il paie de ses largesses ; voilà le type de la perfection rêvée par les instincts matérialistes de notre siècle.

Mais qui ne voit l'abjection d'un pareil rêve ? Qui ne comprend que l'homme ne peut s'appliquer uniquement à s'assurer la possession et les jouissances de la matière, sans laisser en souffrance la plus noble partie de lui-même ? Qui ne méprise une âme vulgaire dans un corps repu ? Fussions-nous maîtres du monde entier, notre perfection n'aurait pas fait un pas.

La perfection de l'homme consiste-t-elle dans la culture de son intelligence ? — Comprenant qu'il est difficile de posséder la matière sans en être possédé, il la foule sous son pied dédaigneux et n'a d'autre souci que de satisfaire le noble tourment d'un esprit qui veut tout savoir. Il explore le monde des idées et des causes supérieures, les contemple, les médite, les rapproche l'une de l'autre et les coordonne. Il sonde les profondeurs de la nature, enregistre, décrit, groupe et synthétise les merveilles qu'il y découvre. Il remonte le cours des âges, assiste en specta-

teur attentif aux grands événements qui s'y sont accomplis, en recherche les causes et en constate les résultats. Il étudie les règles et les délicatesses du langage et s'applique à revêtir ses pensées d'uue forme juste, noble, élégante. Il s'élance à la poursuite de l'idéal, et, s'il ne peut l'exprimer en quelque œuvre magistrale, il veut au moins pénétrer le secret des mystérieuses beautés qui ont le don de provoquer en notre âme l'admiration et le ravissement. Il est philosophe, savant, littérateur, artiste. Mais philosophie, sciences, belles-lettres, arts libéraux, tout cela n'occupe qu'une partie de nous-mêmes. Sous les splendeurs d'une intelligence laborieusement cultivée et glorieusement illuminée, il n'est pas rare de rencontrer le vide en ces régions saintes de l'âme humaine où doivent germer les vertus. Que dis-je, on y découvre parfois des vices hideux que fait mieux ressortir la lumière ; comme aux flancs des montagnes dont les sommets sont abreuvés de soleil, on voit s'ouvrir des antres profonds pleins de reptiles et de bêtes féroces.

Cependant, si l'homme ajoute aux lumières de l'intelligence les vertus qui font l'honnête homme, n'est-il pas parfait ? La prudence, la

justice, la force, la tempérance, relevées par toutes les vertus qui gravitent autour d'elles, quelle brillante pléiade de nobles et saintes habitudes ! Quand on les rencontre dans une âme humaine, on se sent pris d'un soudain respect. « Je suis chrétien », disait un illustre orateur, le Père Lacordaire, « et pourtant je m'attendris à ce nom d'honnête homme. Je me représente l'image vénérable d'un homme qui n'a jamais pesé sur la terre, dont le cœur n'a jamais conçu l'injustice et dont la main ne l'a point exécutée ; qui non seulement a respecté les biens, la vie, l'honneur de ses semblables, mais aussi leur perfection morale ; qui fut observateur de sa parole, fidèle dans ses amitiés, sincère et ferme dans ses convictions, à l'épreuve du temps qui change et qui veut entraîner tout dans ses changements, également éloigné de l'obstination dans l'erreur et de cette insolence particulière à l'apostasie, qui accuse la bassesse de la trahison ou la mobilité honteuse de l'inconstance : Aristide enfin dans l'antiquité, l'Hôpital dans les temps modernes. Voilà l'honnête homme. Lorsque vous le rencontrerez, je ne vous dis pas de ployer le genou, car ce n'est pas encore le héros, mais c'est déjà une noble chose, et

peut-être, hélas ! une chose rare, du moins dans sa plénitude » (1). Eh bien, oui, mes frères, l'honnête homme dans sa plénitude est une chose rare. Les vertus humaines ne sont pas sans quelque mélange. Qui les possède est porté à rentrer en soi-même, à croire qu'il ne doit qu'à ses efforts le bien qu'il voit en son âme, à s'admirer, à se rendre une sorte de culte où se mêle parfois une certaine dose de mépris pour ceux à qui il se compare. L'orgueil gâte souvent les vertus de l'honnête homme. N'eût-il d'autre vice que de se contenter de ce qu'il est jusqu'à se refuser de croire que Dieu peut et veut produire en nos âmes des vertus supérieures aux vertus naturelles, c'est assez pour que je lui refuse la perfection.

Non la perfection humaine ne consiste ni dans la possession souveraine de la matière, ni dans la culture intellectuelle, ni dans la culture morale. Toutes ces choses peuvent être un acheminement vers la perfection, mais elles ne sont pas la perfection même, ce je ne sais quoi d'achevé, après quoi il n'y a plus rien et que saint Paul appelle le nœud de la perfection : *Vinculum perfectionis*.

(1) Conférences de Toulouse.

Je dis plus, mes frères ; les grandes vertus chrétiennes qui ne germent et ne se développent dans nos âmes que sous le souffle de la grâce de Dieu, la foi et l'espérance, ne sont pas le nœud de notre perfection. La foi nous enrichit d'une science divine qui prime toutes les sciences et fait planer nos esprits dans des régions élevées où commencent à nous apparaître, à travers un demi-jour, les mystères de l'éternité. L'espérance nous détache de ce monde périssable et de ses félicités menteuses, et emporte nos désirs vers la demeure permanente où nous attend le vrai bonheur.

Mais la foi, l'espérance ne serviraient à rien sans la vertu dans laquelle se reposent tous les mouvements de notre vie morale et surnaturelle, sans la vertu qui achève la perfection de notre âme, lui donnant ces traits auxquels on reconnaît Dieu lui-même dans l'homme, le plus beau de ses ouvrages ici-bas.

Ne croyez pas que j'exagère, mes frères ; ce que vous venez d'entendre nous est enseigné par l'apôtre saint Paul : « Quand je parlerais, dit-il, toutes les langues humaines et même le langage des anges, si je n'ai pas la charité, je ne suis qu'un airain sonnant, une cymbale retentissante. — Quand je posséde-

rais le don de prophétie, quand je connaîtrais tous les mystères et toutes les sciences, quand j'aurais une foi capable de transporter les montagnes, si je n'ai pas la charité je ne suis rien. Quand je me dépouillerais de tout, quand je livrerais mon corps aux flammes, cela ne servirait à rien si je n'ai pas la charité (1). — Je vous en prie, mes frères, ayons la charité, c'est le nœud de la perfection : *Charitatem habete quod est vinculum perfectionis* ».

En effet, chrétiens, si vous étudiez la puissance et l'efficacité suprême de la charité, vous verrez qu'elle seule donne à toutes les choses qui peuvent concourir au perfectionnement de l'homme un but unique qui les relie ensemble et les unifie : le souverain bien auquel le cœur humain s'attache par l'amour. Elle nous fait posséder les richesses de ce monde pour Dieu ; elle ordonne toute connaissance à la connaissance de Dieu, toute

(1) Si linguis hominum loquar, et angelorum, charitatem autem non habeam, factus sum velut æs sonans, aut cymbalum tinniens. Et si habuero prophetiam, et noverim mysteria omnia, et omnem scientiam ; et si habuero omnem fidem, ita ut montes transferam, charitatem autem non habuero, nihil sum. Et si distribuero in cibos pauperum omnes facultates meas, et si tradidero corpus meum ita ut ardeam, charitatem autem non habuero, nihil mihi prodest (I Cor., cap. xiii, 1, 2, 3).

vertu au service, au culte, à la gloire de Dieu ; elle vivifie la foi, elle soutient et dilate l'espérance. Par un seul acte auquel elle fait concourir toutes les puissances de notre âme et de notre corps, en disant à Dieu : je vous aime, elle rend à Dieu l'amour dont il nous a donné de si nombreux et de si tendres témoignages, et donne en réponse à la perfection des œuvres divines, qui sont des œuvres d'amour, la perfection de notre vie chrétienne, qui est une vie d'amour. Sa forte et chaleureuse étreinte, saisissant, d'un seul coup, nos biens terrestres, les lumières de notre esprit, nos vertus, nos convictions religieuses, nos désirs, communique à toutes ces choses qui passent le caractère de sa propre immutabilité. Car tout doit disparaître, dit l'Apôtre. Le monde, un jour, sera replié comme un livre, ses biens, ses beautés, ses joies échapperont à nos sens. La science humaine sera convaincue de son infirmité, les vertus morales fixées par la récompense ne produiront plus leurs actes. Les miracles cesseront, les prophéties rencontreront le vide sous leurs pas, la foi s'évanouira devant les révélations éternelles, l'espérance arrivée à son terme, n'aura plus d'objet ; seule la charité subsis-

tera et chantera à Dieu, dans un seul mot, son éternel cantique : Amour ! amour ! amour ! « *Charitas nunquam excidit, sive prophetiæ evacuabuntur, sive lingua cessabunt, sive scientia destruetur* » (1).

Pourquoi cela, chrétiens ? Pourquoi cette éternelle survivance de la charité quand tout est détruit ? — Pourquoi ? — Parce que la charité est le dernier mot, le nœud de la perfection. Tout ce en quoi nous faisons consister la perfection humaine ne nous configure que partiellement et d'une manière plus ou moins proche à notre divin exemplaire : la possession des biens d'ici-bas au souverain domaine de Dieu, la culture intellectuelle à sa science infinie, les vertus morales à son adorable sainteté. La foi nous fait entrer dans ses secrets, l'espérance nous achemine vers sa béatitude ; mais dès maintenant la charité prend possession de lui, nous fixe en lui, nous enracine en lui, le fixe en nous, l'enracine en nous : « *Deus charitas est, et qui manet in charitate, in Deo manet, et Deus in eo* » (2).

Ainsi fixé dans le souverain bien, l'homme en prend les habitudes. Or l'habitude du sou-

(1) I Cor., cap. xiii, 8.
(2) I Joan., cap. iv. 16.

verain bien, c'est qu'il aime à se répandre : *Summum bonum est sui diffusivum :* c'est par là, mes frères, que la charité devient le nœud de la perfection sociale.

III

La société est un composé ; or, la perfection d'un composé consiste en ce que la diversité y soit ramenée à l'unité. Plus l'unité d'un composé est compacte, intime, profonde, malgré le nombre et la variété de ses parties, plus le composé est parfait. Quel plus vaste composé que l'univers ! Et malgré le nombre et la variété de ses parties, quelle plus belle unité ! Les savants attribuent cette unité à des lois froides et immuables ; les poètes, qui savent tout animer, semblent avoir mieux vu le nœud de la perfection du monde. L'un d'eux contemplant l'œuvre de Dieu s'écrie :

J'aime ! voilà le cri que la nature entière
Jette au vent qui l'emporte, à l'oiseau qui le suit !
Sombre et dernier soupir que poussera la terre
Quand elle tombera dans l'éternelle nuit !
Oh ! vous le murmurez dans vos sphères sacrées,
Étoiles du matin, ce mot triste et charmant !

La plus faible de vous, quand Dieu vous eût créées
A voulu traverser les plaines éthérées.
P ur chercher le soleil, son immortel amant.
Elle s'est élancée au sein des nuits pr fondes ;
Mais une autre l'aimait elle-même : et les mondes
Se sont mis en voyage autour du firmament (1).

Tout aime dans le monde immense et c'est cet amour qui fait son unité.

Admettons, pourtant, qu'il n'y ait là qu'un symbole ; il est à la fois grandiose et charmant et nous représente ce qui se doit accomplir dans le monde intelligent et libre qu'on appelle une société. C'est la charité qui en fait l'unité. C'est la charité qui réalise le désir qu'exprimait Jésus-Christ parlant à son Père des enfants qu'il laissait sur la terre : « Père, faites qu'ils soient un, qu'ils soient tous consommés dans l'unité. *Ut omnes unum sint ; ut sint consummati in unum* » (2).

En effet, comment se produira l'unité qui est la perfection sociale, sans l'intervention de la charité ? Comptez-vous sur le développement de grandes entreprises industrielles ? Sur la multiplication de ces admirables inventions qui rendent plus faciles les déplacements et les communications ? Certes, ces

(1) Alfred de Musset.
(2) Joan., cap. xvii, 21, 23.

choses sont belles et bonnes, et je ne suis pas de ceux qui sont toujours prêts à décourager le génie humain cherchant à se rendre maître de la nature et affirmant chaque jour son empire par de nouvelles conquêtes. Mais qui ne sait que l'homme y apporte souvent l'amour immodéré de son propre intérêt, que son ambition une fois satisfaite, il se retire pour jouir de l'unité factice où sa convoitise l'avait engagé ? Qui ne sait que tous ne sont point appelés au bénéfice des grandes entreprises ? Qui ne sait que le génie, s'il n'est aidé par la force, ne peut enfanter que des combinaisons stériles et que des générations entières sont immolées à ses calculs ? Qui ne sait que les hommes et les peuples, par des relations plus faciles, peuvent se communiquer leurs erreurs et leurs vices aussi bien et plus facilement que leurs lumières et leurs vertus ?

La perfection sociale est-elle dans la diffusion de l'instruction ? Instruisez beaucoup, partout, toujours ; instruisez pour de l'argent, instruisez gratuitement, c'est bien ; instruisez obligatoirement si vous pouvez en venir à bout, je ne m'y oppose pas. Mais prenez garde : les sciences, les lettres, les arts, fruits de l'instruction, ne détruisent pas plus les

passions et les vices au cœur de la multitude qu'elles ne les détruisent au cœur de l'individu, et dans les passions et les vices il n'y a que des éléments de division. Prenez garde : les sciences, les lettres et les arts, s'ils ne sont réglés dans leur épanouissement par quelque grande vertu, enfantent les rivalités de goûts, les conflits d'amour-propre, les batailles d'idées, les guerres d'opinions, les interminables désordres de l'erreur en lutte contre la vérité. Prenez garde : l'histoire nous apprend que les siècles les plus célèbres par leur culture intellectuelle n'ont pas été les plus célèbres par leurs vertus et que la perfection sociale, l'unité, y a été outragée plus peut-être qu'en aucun temps, par des haines et des discordes mémorables.

Cherchons donc ailleurs. La perfection sociale est-elle dans la constitution d'une forte autorité ou dans le dégagement de toutes les libertés ? Mais personne n'ignore que l'autorité trop fortement constituée tend à dégénérer en despotisme féroce et à produire l'abaissement des caractères ou la révolte de la dignité humaine offensée, c'est-à-dire l'unité monstrueuse de la dégradation ou des mêmes désirs d'anarchie.

Personne n'ignore que les libertés trop dégagées exagèrent leurs droits, se rencontrent, se heurtent, se froissent, se meurtrissent, et ne font en somme que multiplier les tyrannies. Personne n'ignore que toutes les puissances humaines se sont en vain appliquées, toutes seules, à équilibrer ces deux choses : l'autorité et la liberté.

Trouverons-nous la perfection sociale dans la justice ? Mais si la justice est nécessaire dans les relations sociales, elle n'a pas la vertu d'unir les hommes entre eux. L'homme juste est jaloux de son droit ; mais n'est-il pas naturellement porté à le revendiquer jusqu'à cette extrême limite où, selon l'axiome, la recherche suprême du droit devient une suprême injustice : *Summum jus summa injuria ?*

Reste la bienfaisance. Voilà, me diront les philanthropes, la vertu unitive par excellence, le nœud de la perfection sociale. Eh bien ! non, chrétiens. La bienfaisance, quand elle ne reçoit ses inspirations que de la nature, est une vertu avare qui s'arrête généralement aux strictes limites du devoir et a beaucoup plus peur de faire trop que de ne pas faire assez ; une vertu hautaine qui craint de descendre vers le malheur jusqu'à s'égaler à lui. La bien-

faisance devient-elle une institution publique, le pauvre se persuade qu'il a droit à ses faveurs parce qu'elle est une administration, et, précisément parce qu'elle est une administration, elle ne s'approche du malheureux qu'avec des formalités qui le gênent et des allures de protection qui l'humilient. Incapable par elle-même de ces admirables et touchantes condescendances qui abaissent l'assistant sans le dégrader et relèvent l'assisté sans l'enorgueillir, elle laisse subsister des inégalités, des vides, des contrastes choquants qui défigurent la société.

Puisqu'aucune des forces naturelles que nous venons d'interroger ne peut être le nœud de la perfection sociale, il faut recourir, mes frères, à cette force supérieure que nous avons vu achever la perfection divine et la perfection humaine : la charité.

La charité est éminemment une force unitive.

Force unitive : parce qu'elle saisit l'homme au cœur, c'est-à-dire à l'endroit de sa nature où il est plus pénétrant et plus pénétrable.

Force unitive : parce qu'elle a dans tous les cœurs qu'elle possède, le même principe victorieux des instincts, des passions et des

répugnances qui tendent à nous diviser ; le même principe générateur des généreux dévouements et des pieuses reconnaissances : l'Esprit-Saint, créateur d'une attraction divine qui supprime les distances entre la grandeur et l'abjection, le savoir et l'ignorance, l'opulence et la misère.

« *Charitas Dei diffusa est in cordibus nostris per Spiritum Sanctum* » (1).

Force unitive ; parce qu'elle règle toutes les énergies sociales et les fait concourir au même but de rapprochement et de fusion intime et cordiale entre tous les membres d'une société.

L'apôtre saint Paul détaille d'une manière admirable cette action de charité : « *Charitas non est ambitiosa :* La charité n'est pas ambitieuse » (2), dit-il. Ce n'est ni la richesse, ni la vaine gloire qu'elle poursuit dans les entreprises et les inventions qui affirment et étendent l'empire de l'homme sur la nature, mais une plus facile et une plus générale diffusion du bien-être pour tous. Elle a horreur des calculs sordides qui exploitent la misère et impose silence aux âpres convoitises d'où

(1) Rom., cap. v, 5.
(2) I Cor., cap. xiii, 4, 5, 6.

naissent ces calculs. La fortune n'est entre ses mains qu'un dépôt dont elle croirait abuser, si, au lieu d'en faire de providentielles largesses, elle s'en servait pour se procurer des honneurs insolents ou des plaisirs égoïstes.

« *Charitas patiens est :* La charité est patiente ». Elle pénètre de résignation les vies laborieuses et souffrantes et les affermit contre l'inclémence de la destinée par le désir et l'amour des meilleurs biens que Dieu réserve à ceux qui auront vaillamment porté leur croix ici-bas.

« *Charitas non æmulatur :* La charité n'est point jalouse ». Que lui importent les prééminences du rang, de la richesse, du savoir et de la distinction ? Elle adore la volonté de Dieu dans la petite place qu'il lui a faite en ce monde, et le remercie des dons qu'il a répandus sur autrui, attendant tranquillement le jour des célestes compensations.

« *Charitas non inflatur :* La charité ne s'enfle pas ». S'estimant indigne des grands dons de l'intelligence, de l'imagination, du caractère et du cœur, elle les retourne à Dieu leur éternel principe et lui en fait hommage. Son ingénieuse humilité sait trouver en ceux qui paraissent moins bien doués des avan-

tages qui les relèvent et lui permettent de se placer plus bas qu'eux.

« *Charitas congaudet veritati :* La charité met sa joie dans la vérité ». Elle la désire, l'appelle, la recherche, en toute science. Elle ne la possède que pour la répandre, elle ne l'orne que pour la rendre aimable et séduisante ; estimant que le plus grand bien qu'on puisse faire aux hommes est de les instruire non seulement pour les moraliser, mais pour les sanctifier.

« *Charitas non agit perperam :* La charité n'agit pas insolemment ». Elle rappelle à celui qui préside qu'il n'a reçu l'autorité que pour représenter auprès de ses semblables le meilleur des maîtres ; elle lui apprend à rendre, comme lui, suave le joug du pouvoir et léger le fardeau du commandemunt.

« *Charitas non irritatur* : La charité ne s'irrite pas ». Elle contient les fiévreuses impatiences, étouffe les murmures, apaise les révoltes de la liberté maltraitée. Elle lui persuade de ne point troubler l'ordre public par des protestations violentes et de n'affirmer ses droits que par de nobles et généreuses revendications, en attendant l'heure vengeresse qui ne manque jamais de sonner sur la

tête des tyrans les plus encensés et les mieux affermis.

« *Charitas non quærit quæ sua sunt :* La charité ne cherche point son propre intérêt ». Non contente de s'interdire la plus petite violation des droits d'autrui, elle tempère les exigences de la justice et l'incline à sacrifier de son droit pour le bien de la paix et le soulagement des malheureux.

« *Charitas benigna est :* La charité est bénigne », c'est-à-dire douce, compatissante, bienveillante, désireuse de répandre partout le bien. Transformant cette vertu naturelle qu'on appelle la bienfaisance, elle y prend la matière première des plus sublimes dévouements ; elle la pousse au-delà du devoir et lui fait accomplir des actes héroïques. La bienfaisance, éclairée par la raison, ne voit dans le pauvre qu'un semblable ; la charité, illuminée par la foi, adore dans le pauvre une incarnation de Jésus-Christ qui consent à recevoir pour lui-même tout le bien qu'on fait à ses chers malheureux. La bienfaisance, obéissant aux calculs de la sagesse humaine, mesure ses dons et attend d'être récompensée par la reconnaissance. La charité conduite par cette sagesse divine qu'inspire l'espérance

chrétienne, se dépouille volontiers des biens auxquels elle préfère les récompenses éternelles et ne craint pas d'obliger des ingrats.

Passe-t-elle, du cœur de celui qui donne, dans le cœur de celui qui reçoit, la charité y fait éclore une pieuse reconnaissance qui se traduit par des bénédictions, des vœux et des prières : largesses du pauvre consolé répondant aux largesses du riche dépouillé, mouvement d'aller et de retour qui rapproche et fond ensemble les extrémités sociales.

Jetez, je vous prie, un coup d'œil sur les œuvres de la charité, vous verrez que sa bénignité n'a oublié aucune misère : ni l'ignorance, ni la faiblesse, ni la douleur, ni l'indigence, ni l'abandon, ni la honte, ni le déshonneur ; que partout elle a prodigué l'enseignement, la consolation, l'assistance, les soins délicats, les pleurs compatissants, l'estime qui réhabilite et la grâce qui sanctifie.

Prêtez l'oreille aux voix des misérables, chez qui l'amour chrétien a provoqué l'amour, vous les entendrez chanter ce doux cantique : « *Retribuere dignare, Domine, omnibus nobis bona facientibus, propter nomen sanctum tuum vitam æternam* (1) : Seigneur, pour l'honneur

(1) Prière de l'Église. *Act. grat. post mensam.*

de votre saint nom, daignez accorder à ceux qui nous ont fait du bien la vie éternelle ».

Ainsi la charité comble les vides, supprime les distances, établit partout une sainte égalité. Si elle ne fait pas totalement et subitement disparaître les contrastes sociaux, elle tend à les effacer en adoucissant chaque jour leur rudesse. On peut donc dire, mes frères, qu'une société est d'autant plus parfaite qu'il y a dans son sein plus de charité ; que la société parfaite serait celle où tous les cœurs seraient unis dans la même charité.

« Par dessus toutes choses, ayons donc la charité ; c'est le nœud de la perfection : *Super omnia charitatem habete quod est vinculum perfectionis* ».

Oui, Messieurs, ayez la charité, car sans elle les œuvres catholiques, quelles qu'elles soient, n'auront pas d'avenir ; vous aurez beau y faire une grande dépense d'intelligence, de temps, d'efforts, d'argent, et même de foi, il leur manquera toujours ce qui les affermit, ce qui les achève, ce qui les rend parfaites et immortelles, tant que la charité n'y sera pas souveraine. Mais prenez garde, la charité n'est pas cette chaleur naturelle de générosité qu'on rencontre dans les âmes bien nées,

c'est une divine flamme que l'esprit de Dieu peut seul répandre dans les âmes : *Charitas Dei diffusa est in cordibus nostris per Spiritum Sanctum inhabitantem in nobis* (1).

Invoquez-le donc, dites-lui : Venez, Esprit créateur, visitez nos âmes et répandez l'amour dans nos cœurs ». Et vous, Messeigneurs, qui avez reçu, dans votre consécration, la plénitude de l'esprit de Dieu, répandez-le sur ce peuple par vos bénédictions et dites-lui avec l'autorité de saint Paul, dont vous êtes les successeurs : *Super omnia charitatem habete quod est vinculum perfectionis.*

(1) Rom., cap. v, 5.

LA CHARITÉ PAR L'AUMONE

LA CHARITÉ PAR L'AUMONE

Date eleemosynam.
Faites l'aumône.
(Luc., cap. xi, 41).

Mes Frères,

Nous avons souvent entendu, lu et relu cette parole évangélique, qui, depuis près de dix-neuf siècles, a eu dans le monde chrétien un si grand retentissement. En comprenons-nous aussi bien que les générations qui nous ont précédés toute l'autorité et la portée ? — On peut le croire, si l'on ne considère que la multiplicité des œuvres contemporaines de bienfaisance. Mais si l'on interroge les âmes pour se rendre compte de leur manière de voir et de penser, touchant l'obligation de l'aumône, on est bientôt convaincu que la parole évangélique est mal entendue par une

foule de gens, dont la plupart n'ont point renoncé à leur titre de chrétien.

Les uns s'imaginent que Jésus-Christ nous a donné un conseil de perfection, mais qu'il n'a pas voulu nous imposer une obligation rigoureuse, en nous demandant de prélever, sur la part de biens que la providence nous a dévolue, un impôt destiné à soulager la misère de nos frères ; que nous sommes les maîtres absolus de ces biens ; que nous pouvons en disposer selon notre bon plaisir ; que, par conséquent, l'aumône est facultative ; qu'il est bon de la faire, mais que, en s'abstenant, on n'encourt, en aucune manière, la disgrâce de Dieu. Les autres, tout en reconnaissant l'autorité du précepte évangélique, considèrent l'aumône comme une obligation qu'il faut subir, en ayant soin de se défendre contre l'entraînement d'une trop grande générosité. D'autres, enfin, ne voient dans l'aumône qu'une perte sèche à laquelle ils se résignent de bonne ou de mauvaise humeur.

Autant d'idées fausses et de dispositions fâcheuses, contre lesquelles je viens protester, en vous prouvant : 1° que l'aumône est un devoir, 2° que l'aumône est un honneur, 3° que

l'aumône est le plus intelligent et le plus fructueux de tous les placements.

I

L'état dans lequel nous apparaît présentement l'humanité, n'était point, vous le savez, sa primitive condition. L'homme a été créé roi du monde et de toutes les créatures qu'il renferme. En lui donnant la vie, « Dieu, dit le « Psalmiste, l'a couronné de gloire et d'hon- « neur et l'a mis à la tête de toutes ses œu- « vres. Il a soumis toute chose à son empire : « les troupeaux des champs, les oiseaux du « ciel, et les poissons qui parcourent l'im- « mensité des mers » (1). Cette royauté devait se transmettre à toute la race avec la justice originelle, et les familles, en se multipliant, ne devaient troubler, par aucune revendication personnelle, la tranquille harmonie d'une commune possession. Les commencements du christianisme nous donnent une idée de

(1) *Gloria et honore coronasti eum, et constituisti super opera manuum tuarum. Omnia subjecisti sub pedibus ejus ; oves et boves universas, insuper et pecora campi ; volucres cœli et pisces maris qui perambulant semitas maris.* (Ps., VIII).

cettte harmonie. « La multitude des croyants, « nous disent les Actes des apôtres, n'avait « qu'un cœur et qu'une âme. Personne ne « disait d'une chose qu'il possédait : c'est à « moi, mais tous les biens étaient communs « entre eux » (1). D'où vient que cette commune possession n'est pas l'état stable de l'homme ? Pourquoi cette inégale répartition de biens qui met entre les mains de ceux-ci l'abondance et la surabondance et prive ceux-là du nécessaire ? Pourquoi ce douloureux contraste de la richesse et de la pauvreté ? Ce contraste n'est pas l'œuvre de Dieu, mes frères, puisqu'il a créé l'homme roi ; il faut dire avec Bossuet : « Le péché y a mis du sien ». En nous faisant déchoir de notre perfection originelle, il a diminué notre empire sur la nature, il a déchaîné les passions, il a créé des infirmités et des besoins qui devaient fatalement troubler l'harmonie d'une commune possession. De là, dans la société humaine, des inégalités qui nous étonnent, quelquefois jusqu'au scandale.

Dussions-nous ignorer la cause de ces iné-

(1) *Multitudini credentium erat cor unum et anima una : nec quisquam eorum quæ possidebat aliquid suum esse dicebat : sed erant illis omnia communia.* (Act., cap. iv. 32).

galités, et n'en pouvoir jamais pénétrer le mystère, nous n'avons pas le droit de les reprocher à la Providence, puisqu'elle y remédie par ses lois : loi de nature qui, dans le cas d'extrême nécessité, fait revivre le droit de l'homme à la communauté des biens ; loi positive qui, renforçant la loi de nature, prélève sur la richesse un impôt en faveur de la pauvreté, et tend à établir une sorte d'égalité proportionnelle, dans laquelle, dit l'apôtre saint Paul, « l'abondance temporelle des uns « supplée à la pauvreté temporelle des au- « tres, tandis que l'abondance spirituelle de « ceux-ci supplée à la pauvreté spirituelle de « ceux-là » (1).

Ce serait une grossière erreur de croire que Dieu se dessaisit de son suprême domaine, en permettant l'inégale répartition des biens de ce monde, et qu'il en abandonne l'administration à l'arbitraire de notre volonté et aux caprices de nos passions. Ce que nous possédons lui appartient : Tout est à moi, dit-il : *mea sunt omnia* (2). Nous n'avons que la jouis-

(1) *Vestra abundantia illorum inopiam suppleat, ut et illorum abundantia vestræ inopiæ sit supplementum, ut fiat æqualitas* (II Cor., cap. VIII, 14).

(2) Exod. cap. III, 2.

sance des biens qu'il nous accorde, et cette jouissance est subordonnée aux exigences de sa volonté souveraine. Il pourrait nous dire : — Donnez-moi ma part, et de fait il l'a dit. Mais, comme il ne serait pas digne de sa grandeur infinie de recevoir une chose dont il n'a pas besoin, il a chargé les pauvres de la recevoir pour lui, et, selon l'expression d'un saint Père, il les a établis ses percepteurs.

En doutez-vous, mes frères ? — Mais alors vous oubliez que Dieu a condensé, en quelque sorte, toute sa loi dans la charité, que la charité est impossible sans l'amour du prochain, « que l'amour du prochain n'est pas un amour « de sentiment et de paroles, mais un amour « qui n'est vrai qu'autant qu'il s'exprime par « des œuvres » (1). Or l'œuvre, qui fait la vérité de l'amour, c'est l'aumône. Soyez sensibles aux misères de vos frères, apitoyez-vous sur leur infortune ; c'est bien. Mais il vous reste un devoir à accomplir : faites l'aumône : *Date eleemosynam.* « Je le veux, dit le « Seigneur, *ego præcipio tibi ;* ouvre ta main « sur le pauvre et l'indigent qui demeure au-

(1) *Non diligamus verbo neque lingua, sed opere et veritate.* (I JOAN., cap. III, 18).

« près de toi » (1). « Paie ta dette à la pau-
« vreté : *redde debitum tuum* » (2). « Refuser
« l'aumône, c'est frauder le pauvre » (3).
« Avoir soin de lui, c'est mon commande-
« ment : *propter mandatum assume paupe-*
« *rem* » (4). L'Apôtre, instruisant son disciple Timothée, ne lui dit pas d'exhorter, d'encourager les riches à la bienfaisance, mais de leur en faire un commandement : *Divitibus hujus sæculi præcipe* (5). Ordonne-leur de bien faire, de s'enrichir de bonnes œuvres, de donner avec facilité, de communiquer leurs biens, d'asseoir sur les fondements de la charité l'édifice de la vie éternelle. Enfin, pour nous bien faire comprendre qu'il s'agit d'un précepte rigoureux, en une matière grave, Dieu nous en révèle la redoutable sanction. L'impiété, le sacrilège, le parjure, la haine, la violence, l'impureté, le vol et autres crimes odieux, méritent, en notre estime, les extrêmes rigueurs de la justice divine, mais peut-il en être ainsi de l'acte par lequel nous refusons

(1) *Ego præcipio tibi ut aperias manum fratri tuo egeno et pauperi qui tecum moratur in terra.* (Deut., cap. xv, 11).
(2) Eccli., cap. iv, 8.
(3) *Filii, eleemosynam ne defraudes* (ibid,1).
(4) *Ibid.* cap. xxiv, 12.
(5) I Tim., cap. vi, 17.

de nous dessaisir d'une partie des biens dont nous sommes les maîtres légitimes ? Assurément, mes frères, si ces biens sont frappés d'un impôt divin qui nous oblige d'en faire part au malheureux. « Un jugement sans mi-« séricorde se prépare, dit l'Écriture, pour « celui qui n'aura pas fait miséricorde » (1). « C'est en vain qu'on espère fléchir la colère « de Dieu, si l'on a fermé l'oreille au cri du « pauvre ; on ne sera pas exaucé » (2). Le mauvais riche passe de la mort à l'enfer, pour avoir laissé le pauvre Lazare désirer en vain les miettes du festin. Et cette affreuse sentence : « Allez, maudits, au feu éternel, pré-« paré pour le démon et pour ses anges », décidera du sort des misérables qui ont refusé d'assister le Christ dans la personne de ses pauvres (3).

Chose étrange ! Dans la révélation du drame solennel qui doit conclure l'action du gouvernement divin, le souverain juge semble oublier tous les crimes, pour ne relever que la transgression du précepte de l'aumône.

(1) *Judicium sine misericordia ei qui non fecit misericordiam.* (Jac., cap. II. 13).

(2) *Qui obturat aurem suam ad clamorem pauperum, ipse clamabit, et non exaudietur.* (Prov., cap. XXI, 13).

(3) Matth., cap. XXV).

C'est à dessein, mes frères. Il veut, en nous montrant sa profonde compassion pour les malheureux, nous convaincre à fond de notre devoir. Il est impossible de nous aveugler désormais, et de croire qu'il nous est loisible de retenir la part que Dieu a faite aux pauvres dans nos biens. Cette part est un dépôt qui nous est confié. L'égoïste, qui la confisque, est plus coupable que le pauvre qui la volerait, car le pauvre peut être excusé par la nécessité ; l'égoïste n'a pas d'excuse et l'Écriture ne craint pas de reprocher à sa dureté plus qu'un abus de confiance et un vol, mais une sorte d'assassinat, et de l'appeler : « homme de sang : *Panis egentium vita pauperum est : qui defraudat illum homo sanguinis est* » (1).

Donc, rien de plus évident que le devoir de l'aumône. Pour rendre inexcusable l'inobservance de ce devoir, la loi divine qui nous l'impose prévient les objections, les retards, la répugnance de la nature en son accomplissement.

Et d'abord, elle nous indique la matière de l'aumône : c'est ce qui nous reste, après que nous avons pourvu aux nécessités de notre

(1) Eccl., cap. xxxiv, 25.

vie et de notre état, le superflu : *Quod superest date eleemosynam* (1). Le superflu que l'Évangile appelle une richesse d'iniquité, parce qu'il est pour nous la source de mille tentations. Combien se laissent aller à ces tentations ! Combien prodiguent, épuisent même leur avoir en plaisirs coupables, en superfluités ridicules, en luxe extravagant, en jeux ruineux que condamne la loi de Dieu ! Combien exagèrent ce qu'ils appellent les bienséances de leur état, oubliant, dit un grave auteur ; « que nos bienséances d'extérieur et « de représentation n'ont été établies que « pour le bien de la societé ; que tout ce qui « ne contribue pas au maintien de l'ordre pu- « blic cesse d'être une bienséance, non seule- « ment chrétienne, mais même raisonnable ; « que ce dont on peut se passer, sans dimi- « nuer sa considération, sans dégrader sa di- « gnité, sans affaiblir son autorité, sans avilir « sa personne, tout ce qui ne sert pas à l'en- « tretien d'une maison sagement réglée, au « soutien d'une représentation proportionnée « au rang, n'est pas une bienséance d'état ; « que les vraies convenances de l'état sont « circonscrites dans de sages et justes li-

(1) Luc, cap. xi, 41.

« mites ; que les convenances que le vice se « forge n'ont pas de bornes ; que si on veut « ériger en bienséances tous les désirs de « l'amour-propre, toutes les prétentions de la « vanité, toutes les fantaisies des passions, « il ne se trouvera plus de superflu dans le « monde ; les fortunes les plus immenses ne « seront plus suffisantes, même pour le né- « cessaire ! » (1).

Combien, enfin, s'inquiètent plus qu'il ne faudrait de l'avenir, et retiennent, sous prétexte de parer à des besoins et à des accidents chimériques, ce que la misère du pauvre réclame au nom de Dieu. Et pendant qu'ils s'accordent tout ce que demandent leurs passions et leurs caprices, pendant qu'ils sacrifient tout à l'ostentation d'une vaine dignité, pendant qu'ils accumulent des revenus dont l'accroissement ne fait que rendre plus rigoureux et plus pressant pour eux le devoir de donner, une foule de malheureux endurent toutes les privations, et passent, chaque jour que Dieu fait, par des angoisses dont la richesse d'iniquité pourrait les délivrer.

Donnez-la donc cette richesse d'iniquité :

(1) Cardinal de La Luzerne (*Théologie morale sur divers points de la morale chrétienne. De l'aumône*, § xxiv).

Quod superest date eleemosynam. S'il est impossible de déterminer théologiquement la mesure exacte de votre générosité, il est une règle générale que vous ne devez jamais perdre de vue. Cette règle, dit S. Thomas, c'est d'un côté votre abondance, de l'autre la détresse du pauvre. « Sois miséricordieux, « autant que tu pourras, dit l'Écriture ; si tu « as beaucoup, donne beaucoup, si tu as peu, « donne peu » (1). Mais donne toujours selon tes forces : *Secundum vires tuas exporrigens da pauperi* » (2). N'est-ce pas un renversement monstrueux que d'humbles chrétiens se privent de l'utile et même du nécessaire, pour secourir les misères de leurs frères, tandis que d'autres, comblés des biens de la fortune, satisfaits dans tous leurs besoins, dans toutes les exigences de leur rang, et même dans toutes leurs fantaisies, ont peine à laisser tomber sur la misère les maigres rognures de leur prospérité ; ne comprenant pas, tant ils sont aveuglés par l'égoïsme, qu'il y a des nécessités extrêmes devant lesquelles doivent

(1) *Quomodo potueris ita esto misericors. Si multum tibi fuerit, abundanter tribue : si exiguum tibi fuerit, etiam exiguum libenter impertiri stude.* (Tob., cap. iv, 8, 9).

(2) Eccl., cap. xiv, 13.

fléchir les bienséances secondaires ; que selon la peusée des saints docteurs, tout le superflu du riche est frappé de redevance, et même qu'il n'y a plus de superflu, dès que les pauvres manquent de l'absolu nécessaire.

Donner le superflu, le donner dans une sage et généreuse mesure, ce n'est pas encore tout ce que demande de nous la loi de l'aumône. Elle veut qu'on soit prompt à donner : *ne protrahas donum angustianti* (1). Les délais sont, parfois, aussi cruels et aussi funestes que les refus. Se proposer des largesses lointaines est souvent un moyen de pallier l'avarice, et l'on n'échappe pas à la malédiction du père et du roi des pauvres, parce que l'on se promet de leur laisser après soi des biens dont on ne pourra plus user ni abuser.

Avec la promptitude, le précepte de l'aumône exige de nous la joie : *In omni dato hilarem fac vultum tuum* (2). Dieu réprouve ces hauteurs, ces airs méprisants, ces brusqueries, ces duretés qui humilient le pauvre, et semblent lui reprocher de nous arracher un bien qu'il nous répugne de donner. Il aime, au contraire, cet épanouissement du cœur qui

(1) Eccl., cap. iv, 3.
(2) Eccl., cap. xxv, 11.

fait de l'accomplissement du devoir un hommage à sa providence, un hommage à l'éminente dignité du pauvre : *hilarem datorem diliget Deus* (1).

Mais vous comprendrez mieux cette touchante exigence de la loi divine qui vous demande la joie dans le devoir, lorsque je vous aurai démontré que l'aumône est un honneur.

II

Accomplir son devoir est toujours un honneur, surtout lorsqu'on sert un maître aussi grand et aussi parfait que Dieu, et l'aumône dût-elle n'être qu'un impôt divin dont la propriété des biens de ce monde est grevée, nous aurions tort de la considérer comme une charge incommode qu'il faut subir à son corps défendant.

Mais, riches de la terre, élevez plus haut vos yeux, je vous prie, et soyez fiers de l'honneur que Dieu vous fait en vous choisissant comme les ministres de sa providence et les serviteurs de son Christ.

(1) II Cor., cap. ix, 7.

Il est père de tous les hommes, et sa bonté libérale voulait leur répartir également le bien de ce monde. Mais, je vous l'ai dit tout à l'heure, le péché s'est mis en travers de son dessein primordial et a créé l'inégalité des conditions et des fortunes. Qu'à cela ne tienne, son infinie sagesse saura bien remédier à ce renversement de ses paternelles intentions, et pallier le douloureux contraste de la richesse et de la pauvreté en honorant l'une et l'autre.

Il honore le pauvre en nous montrant dans sa personne humiliée, l'objet d'une miséricordieuse prédilection. C'est lui qui parle dans les saintes lettres, et il a dit des choses qu'on ne peut lire sans une profonde émotion. — Écoutez : — « Le Seigneur s'est fait « le refuge du pauvre, son secours dans le « besoin et la tribulation (1). — Il exauce son « désir, et écoute avec une paternelle sollici- « tude jusqu'aux préparations de son cœur (2). « — Du haut des cieux, il le suit d'un œil « attentif (3). — Et comme entraîné par le « poids de son immense miséricorde, il des-

(1) *Et factus est Dominus refugium pauperi, adjutor in opportunitatibus, in tribulatione* (PSALM., IX).

(2) *Desiderium pauperum exaudivit Dominus : præparationem cordis eorum audivit auris tua.* (PSALM., IX).

(3) *Oculi ejus in pauperem respiciunt* (PSALM., X).

« cend vers le pauvre, il le relève de terre, il « le met debout : *Suscitans a terra inopem ;* « il le tire de son abjection : *de stercore eri-* « *gens pauperem,* et il le met en son estime « au rang des princes de son peuple : *ut col-* « *locet eum cum principibus populi sui* » (1). — Malheur à celui qui l'opprime, car « je me « lèverai, dit le Seigneur, je me lèverai tout « de suite : *nunc exurgam.* Je me lèverai à « cause de la misère de ceux qui sont sans « secours, à cause des gémissements de mes « pauvres : *propter miseriam inopum et gemi-* « *tum pauperum* » (2). La pourpre royale n'arrêtera pas les coups de sa colère : il saura bien écraser les Achab et les Jézabel qui dépouillent ses chers malheureux. — Il n'épargnera pas les grands ; mais les petits, « il les « traitera avec égards et sauvera leur vie : « *paret pauperi et inopi, et animas pauperum* « *salvas faciet.* — Leur nom sera en honneur « devant Dieu : *et honorabile nomen eorum* « *coram ipso* » (3).

Vous l'entendez, chrétiens, Dieu honore les pauvres de ses miséricordieuses prédilec-

(1) Psalm., cxii.
(2) Psalm., xi.
(3) Psalm., lxxi.

tions ; mais, en même temps il honore le riche, en lui demandant de s'associer par l'aumône à sa bienfaisante paternité. Le riche n'est pas un contribuable qu'il exploite ; c'est un ministre des largesses qu'il veut répandre sur les malheureux. Il ne viendra pas lui-même à leur secours, mais il dira à ceux qui possèdent : « Voilà que je vous ai établis « comme des serviteurs fidèles et prudents « sur ma dolente famille, afin que vous lui « donniez, en temps opportun, la mesure des « biens dont elle a besoin pour vivre. — Soyez « miséricordieux, comme votre Père, et au « nom de votre Père des cieux : *Estote misericordes, sicut pater vester misericors est* (1). Moi, la grande et universelle providence, je me cache derrière les créatures qui me représentent ; soyez la providence visible de ce monde. — J'ai soulevé les montagnes et creusé les vallées, non pas pour que le front superbe des montagnes insulte aux vallées, mais pour qu'elles reçoivent de plus près les ardents baisers du soleil qui fond leurs neiges et les répand en eaux fertiles à travers les plaines altérées. O riches, ce n'est pas la grandeur, ce n'est pas la fortune qui vous honore, mais

(1) Luc, cap. VI, 36.

l'amour miséricordieux qui fait sortir de vos cœurs et de vos mains libérales les biens que Dieu vous a confiés, vous associe à sa providence, vous configure à son adorable bonté, et permet aux malheureux d'honorer en vous des hommes divins.

Que dis-je ? Le pauvre n'est-il pas lui-même un homme divin ? — N'a-t-il pas été transfiguré par Celui qui, riche de toutes les perfections et de tous les biens, s'est fait pauvre pour nous : *Propter nos egenus factus est, cum esset dives* (1) ? — Enfant, il n'a voulu pour berceau qu'une crèche, pour couvrir sa nudité que de misérables langes ; humble ouvrier, il a porté patiemment, sous l'œil méprisant des Pharisiens, le poids de la fatigue et l'opprobre de la misère ; apôtre, il a choisi pour compagnons de pauvres pêcheurs, et s'est nourri avec eux, au jour le jour, du pain de la charité ; martyr de nos iniquités, il a exposé aux yeux du monde sa chair dépouillée, et pour cette chair morte, il a emprunté un sépulcre. Et, comme si ce n'était pas assez pour toucher nos cœurs, Dieu anéanti, il est entré dans la personne de tous les malheureux ; il en a fait une sorte d'eucharistie

(1) II Cor., cap. VIII, 9.

vivante où l'on peut l'adorer et le servir, voulant recevoir lui-même, par une substitution ineffable, les largesses, les consolations et les soins de la miséricorde chrétienne, et devenir ainsi le suprême objet de toutes les bonnes œuvres. Il nous l'a dit et il le dira encore au jour du grand jugement ; qui apaise la faim et la soif du pauvre apaise sa faim et sa soif, à lui ; qui revêt le pauvre couvre sa nudité, à lui ; qui visite le pauvre le visite ; qui délivre le pauvre le délivre. Tout ce que l'on fait à ses chers petits frères, c'est à lui qu'on le fait : « *Quandiu fecistis uni ex his « fratribus meis minimis, mihi fecistis* » (1). Adorable mystère, s'écrie Salvien : « C'est le « Christ lui-même, c'est le Christ seul qui « dans l'universalité des pauvres nous de- « mande l'aumône : *Solus tantum Christus « est qui in omnium pauperum universalitate « mendicet* ».

Et maintenant, chrétiens, permettez-moi d'interroger votre foi. N'estimez-vous pas que ce fut un grand honneur pour les saintes femmes de l'Évangile de suivre le Christ dans ses voyages apostoliques et de pourvoir à ses besoins ? Et si ce Christ, humilié et pauvre,

(1) MATTH., cap. XXV, 45.

vous apparaissait aujourd'hui, ne seriez-vous pas fiers d'être choisis pour l'assister ? Eh bien ! vous êtes choisis et le Christ est devant vous. Dans chaque misère et chaque douleur que vous rencontrez, il vous dit : c'est moi ! Et le commandement qui vous appelle à son secours, vous appelle en même temps à l'honneur de servir le plus grand des maîtres, un maître divin. C'est bien ainsi que l'ont compris ces générations chrétiennes que l'on a vues se prosterner aux pieds du pauvre comme au pied de la croix, ces riches qu'on a vus se dépouiller pour lui, ces rois et ces reines qu'on a vus laver et baiser ses plaies, ces nobles jeunes gens, ces nobles jeunes filles qu'on a vus quitter le monde, se couvrir d'une bure grossière et aspirer à l'insigne honneur de servir le Christ dans le sacrement vivant de son dénuement et de sa passion.

On a osé dire, mes frères, que l'aumône humilie. Je comprends cela quand elle tombe des mains de ces administrations hautaines qui ont prétendu supplanter la charité ; quand elle ressemble à cette bouchée de pain ou de viande qu'on jette de loin à un animal importun ou malfaisant pour l'empêcher de crier ou de mordre. Mais l'aumône faite à la chrétienne

n'a jamais humilié personne. Elle est un hommage pour celui qui reçoit, un honneur pour celui qui donne.

III

L'aumône est un devoir ; l'accomplissement de ce devoir est un honneur ; voilà qui est évident. Je pourrais m'arrêter à ces deux conclusions parfaitement suffisantes pour m'autoriser à faire appel à votre générosité, mais il est une question de très haut intérêt à laquelle vous ne serez pas insensibles, et sur laquelle j'ai promis de vous édifier. La voici : l'aumône n'est pas une perte sèche à laquelle on doit se résigner de bon ou mauvais gré ; c'est le plus intelligent et le plus fructueux de tous les placements.

Les bons placements sont difficiles, dans un temps où les fortunes publiques et privées sont ballottées par des opérations judaïques, par les incertaines fluctuations de la hausse et de la baisse, et par ces confiscations déguisées qu'on appelle des conversions. Cependant, dussions-nous avoir la chance de réussir dans toutes les opérations financières qui

tendent à accroître notre avoir, je ne crois pas que ce soit pour nous le sujet d'un sérieux et solide contentement. La peine que nous nous donnons pour thésauriser ne peut nous procurer que des jouissances passagères, auxquelles il faudra renoncer, plus tôt, peut-être, que nous ne pensons. Vous connaissez la parabole de l'Évangile : « Un homme avait un « champ qui avait produit des fruits abon- « dants. Et il songeait en lui-même : que fe- « rai-je, car je n'ai vraiment pas où serrer « mes récoltes ? — Ce que je ferai le voici : je « démolirai mes greniers ; j'en construirai de « plus grands, et j'y ramasserai tous mes « produits et tous mes biens. Et puis je dirai : « — Mon ami, tu as là en réserve beaucoup « de biens pour beaucoup d'années, repose- « toi, mange, bois et fais chère lie. Tout-à- « coup Dieu parla : — Insensé ! c'est cette « nuit même qu'il te faut rendre l'âme. Et les « richesses dont tu t'es précautionné, à qui « seront-elles » ? (1).

Hélas, oui, à qui les richesses que vous croirez vous être assurées par de bons placements ? Il ne vous en restera rien, quand vous dormirez votre dernier sommeil : « *Dor-*

(1) Luc, cap. xi., 16, 20.

mierunt somnum suum, et nihil invenerunt viri divitiarum in manibus suis » (1). Plus rien ! si ce n'est la honte d'avoir satisfait votre égoïsme, au mépris de la loi divine qui vous ordonnait d'être donnants et généreux, et dont vous subirez l'effroyable sanction. Et le bien que vous aurez amassé tombera aux mains d'héritiers oublieux qui ne vous sauront aucun gré des peines que vous vous serez données pour les enrichir.

Que n'avez-vous écouté les conseils de Celui qui vous invitait à vous faire des amis de la richesse d'iniquité, et à vous assurer l'éternelle possession d'un trésor incorruptible ! Que n'avez-vous fait vos placements entre les mains des pauvres qui vous auraient donné en échange des titres de tout repos à valoir sur l'infinie miséricorde et libéralité de Dieu.

Car, voilà, mes frères, le placement véritablement intelligent et avantageux à tous les points de vue. A un point de vue tout humain, il est intelligent et avantageux de secourir des misérables que les privations exaspèrent, et dont les sourdes colères sont une incessante menace et peuvent devenir pour la so-

(1) PSALM., LXXV.

ciété le plus grand des périls. A un point de vue tout humain, il est intelligent et avantageux de mériter par ses bienfaits l'estime, la reconnaissance, la vénération publiques, et de faire bénir sa mémoire, son nom, sa famille. Mais laissons de côté ces considérations d'ordre subalterne, et élevons-nous à des pensées plus dignes de nos âmes chrétiennes.

L'Écriture dit de l'aumône qu'elle délivre du péché et de la mort : *Eleemosyna ab omni peccato et morte liberat* (1). En effet, elle pare aux dangers du superflu qui, je vous le disais tout à l'heure, est pour nous une source de tentations. Ce n'était pas, certes, pour flatter les pauvres gens qui vivaient dans sa compagnie que le Sauveur lançait contre la richesse ce redoutable anathème : « Malheur à vous, riches ! *Væ vobis divitibus !* » (2) Il voulait avertir ceux qui possèdent des périls qui menacent leur moralité, et les prémunir contre les excès d'opulence et de bien-être qui favorisent tous les vices, particulièrement : la hauteur, le mépris, l'ambition, le goût du faste, l'oisiveté, l'insensibilité, l'amour dé-

(1) Tob., cap. xii, 9.
(2) Luc, cap. vi, 24.

sordonné de la dissipation et du plaisir. « En « vérité, disait-il, il est difficile au riche « d'entrer dans le royaume des cieux : *Amen* « *dico vobis quia dives difficile intrabit in re-* « *gnum cœlorum* » (1). On pourrait dire que c'est une chose impossible, si le riche ignore l'art sacré de se contenter du nécessaire de son état et de placer en aumônes le superflu tentateur dont il peut si facilement faire un criminel usage.

Mais lors même qu'il n'a pas su se préserver du péché, l'aumône le délivre encore de la mort spirituelle dans laquelle son âme s'est endormie. Les pécheurs généreux sont compris dans cette promesse du Sauveur : « *Beati* « *misericordes quoniam ipsi misericordiam* « *consequentur* » (2), et la bonté divine se laisse facilement tenter par le bien qu'un cœur compatissant place entre les mains des pauvres. Ce bien est déjà une prière (3) que renforcent les clameurs du pauvre devenu l'ami de celui qui donne et son protecteur auprès de Dieu, toujours empressé d'exaucer,

(1) MATH., cap. XIX. 23.

(2) MATH., cap. V. 7.

(3) *Conclude eleemosynam in sinu pauperis ; et hæc exorabit pro te* (ECCLI., XXIX, 15).

non seulement les prières, mais les désirs des malheureux. Vous connaissez la touchante histoire de cette pieuse femme que saint Pierre a ressuscitée dans la ville de Joppé. Elle avait consacré sa vie à faire le bien, et les pauvres, groupés autour de son lit funèbre, suppliaient l'Apôtre et lui montraient en pleurant les vêtements qu'ils tenaient de la charité de la défunte. Saint Pierre fut touché jusqu'au fond de l'âme, et, accomplissant à la lettre la promesse de l'Esprit Saint, il délivra de la mort celle qui avait tant de fois délivré les pauvres de la misère (1). Ce prodige, mes frères, se renouvelle chaque jour pour les âmes. Bien des conversions sont dues moins à l'importance de nos prières qu'aux bonnes œuvres des pécheurs chez qui la fièvre des passions n'a pas étouffé la miséricorde.

Le proverbe dit bien : — qui donne au pauvre prête à Dieu. Et Dieu est un banquier loyal et magnifique qui ne trompe pas lorsqu'il promet à ses prêteurs de gros intérêts. — « Donnez, dit-il, et il vous sera donné une « mesure bonne, foulée, débordante qui rem- « plira votre sein : *Date et dabitur vobis :*

(1) Act., cap. ix, 39, 40.

mensuram bonam et confertam, et superefffluentem dabunt in sinu vestro (1). — Ce que vous devez à la justice divine vous sera remis, car « l'aumône est le rachat des peines dues au « péché : *Peccata tua eleemosynis redime* » (2). En expiant le péché, elle affermit la justice : « Vous avez donné aux pauvres ; votre justice « sera inébranlable et élèvera votre tête dans « la gloire : *Dispersit dedit pauperibus ; justitia ejus manet in sæculum sæculi* » (3). Votre prospérité temporelle elle-même sera garantie ; car « le Seigneur bénit ceux dont « le cœur est enclin à la miséricorde : *qui « pronus est ad misericordiam benedicetur* » (4). Viennent les jours mauvais, et surtout le jour redoutable du jugement, Dieu promet à celui qui comprend les besoins du pauvre et de l'indigent d'être son libérateur : *Beatus qui intelligit super egenum et pauperem ; in die mala liberabit eum Dominus* » (5).

C'est alors, quoi qu'il arrive en ce monde, que vous sera donnée la mesure bonne, foulée, débordante qui doit combler tout votre être.

(1) Luc, cap. vi, 38.
(2) Dan., cap. iv, 24.
(3) Psalm., lxi.
(4) Prov., cap. xxii, 9.
(5) Psalm., xl.

Après avoir entendu ce doux appel : « Venez « les bénis de mon Père, prenez possession du « royaume qui vous est préparé (1) » vous recevrez, en échange des biens caducs dont vous vous serez dépouillés, le bien incorruptible de la vision et de la possession de Dieu dans une éternelle félicité.

Vous le voyez, mes frères, le devoir, l'honneur, l'intérêt se concentrent en cette simple parole : *Date eleemosynam.* Donnez donc : donnez avec l'humble, prompte, joyeuse soumission qu'exige de vous la souveraine volonté d'un maître qui possède vos biens avant que vous puissiez dire qu'ils sont à vous ; donnez avec cet esprit de foi qui fait de vous les coopérateurs visibles de la providence et vous prosterne pieusement aux pieds du roi des pauvres, Jésus-Christ ; donnez avec la ferme confiance qu'aucun de vos bienfaits ne sera perdu, et que l'inénarrable bonheur de la vie éternelle sera le revenu des aumônes que vous aurez placées entre les mains des pauvres. Donnez largement, et il vous sera donné plus largement encore : *Date et dabitur vobis.*

(1) *Venite, benedicti patris mei, possidete paratum vobis regnum* (MATTH., cap. 34).

LA CHARITÉ AUX SOURDS-MUETS

LA CHARITÉ AUX SOURDS-MUETS

Église de la Madeleine

(Rouen 1866)

Bene omnia fecit... et surdos fecit audire et mutos loqui.
(Marc, ch. vii, v. 32, 37).

Éminentissime Seigneur (1),

Mes frères,

Le tendre amour de Jésus-Christ pour l'humanité a été exprimé par toutes sortes de bienfaits. Il n'est aucune douleur qui n'ait ressenti les effets de sa miraculeuse puissance, aucune douleur qui ne lui doive des actions de grâces, surtout si nous considérons que de son cœur l'amour a passé au cœur de son Église et qu'elle a accepté de lui, comme un pieux héritage, le devoir de faire le bien.

(1) S. E. le cardinal de Bonnechose, archevêque de Rouen.

Il serait difficile de compter toutes les œuvres qui ont pour but de soulager les trop nombreuses misères que nous tenons du péché. Ces œuvres se multiplient et s'épanouissent chaque jour sous nos yeux. Toutes ont leur utilité, leur gloire, leur mérite devant Dieu et devant les hommes ; mais afin d'intéresser le cœur humain et de le convier sans cesse à de nouvelles largesses, Dieu donne à chaque malheur des attraits qui n'appartiennent qu'à lui et qui séduisent si bien qu'on ne peut s'empêcher de compatir. Il y a même à cet égard des surprises naïves dont l'infortune profite, et, puisque je puis m'accuser auprès de vous, mes frères, sans me compromettre, je vous avouerai une de mes infirmités. Elle consiste à toujours croire que l'œuvre dont je m'occupe est entre toutes les œuvres la plus intéressante et la meilleure. Puisse cette infirmité profiter aujourd'hui à nos chers sourds-muets. Je vais chercher dans leur malheur un grand enseignement pour votre esprit et une touchante invitation pour votre cœur.

Écoutez religieusement l'un et l'autre et que ma parole vous vienne en aide pendant qu'elle vous engagera à porter secours aux malheureux.

I

Il est au milieu de nous une école de mensonge et de blasphème qui semble s'appliquer à ruiner les croyances les plus vénérables et les plus consolantes de l'humanité. D'après ses enseignements, Dieu n'est qu'un mot, la vie future n'est qu'un rêve, l'âme n'est qu'une chimère. L'âme, c'est elle surtout que l'on voudrait détruire, car, tant que son existence demeurera un dogme populaire, les problèmes supérieurs de la divinité et de l'avenir auront un point d'appui. La fausse science se met donc en présence du corps humain, qu'elle appelle le phénomène par excellence. Elle en admire les belles proportions, les gracieux contours, les mouvements harmonieux et les fonctions si délicates, si compliquées et si parfaitement réglées ; elle le tâte, le fouille, le dissèque, cherche dans ses éléments ce qu'elle nomme avec emphase *la molécule mère,* et, quand elle croit l'avoir saisie, elle prononce gravement qu'il n'y a pas d'âme.

Pas d'âme ! — Comme si la conscience permanente de notre individualité pouvait

être le résultat des confidences que font aux molécules qui naissent, les molécules qui s'en vont au néant.

Pas d'âme ! — Comme si l'acte simple de la pensée pouvait correspondre par parties à des atomes divisibles.

Pas d'âme ! — Comme si le raisonnement, mariage sacré, accouplement et fécondation mystérieuse des idées, pouvait s'accomplir sous l'empire de forces mécaniques.

Pas d'âme ! — Comme si nos déterminations libres pouvaient être soumises à la fatalité des mouvements qui agitent et emportent, malgré eux, chacun des éléments dont se compose notre corps.

Pas d'âme ! — Comme si nous n'avions pas l'indestructible sentiment de notre responsabilité, soit dans le bien, soit dans le mal.

Pas d'âme ! — Comme si les plus graves penseurs de tous les temps avaient pu se tromper unanimement sur une question qui intéresse à un si haut point la dignité humaine.

Pas d'âme ! — Comme si la matière avait pu concevoir d'elle-même l'existence d'une force qui ruine sa supériorité, et trouver dans ses propres entrailles une idée dont elle n'a pas les premiers éléments.

Oh ! que les faux savants se laissent circonvenir tant qu'ils voudront par des phénomènes de bas étage, toujours les vrais savants s'appliqueront à l'étude des manifestations glorieuses par lesquelles se révèle l'esprit qui nous anime. Dans la magnifique architecture du corps humain, sous les voûtes de cette coupole vivante où sont réunis nos sens les plus nobles, sous les arceaux de notre poitrine, dans les profondeurs de nos entrailles, à travers ces vaisseaux, ces fibres, ces tissus, où mille et mille fois par jour circulent les flots mille et mille fois purifiés de notre vie, il y a une âme. Vous le croyez, mes frères, et je vous ferais injure si j'entreprenais de vous le prouver plus longtemps ; du centre et des extrémités de cet auditoire j'entendrais venir à moi des protestations généreuses qui m'auraient bientôt appris que la matière ne peut pas s'indigner ainsi. Nous avons une âme, mais cette âme, que fait-elle ? Coexiste-t-elle ou coagit-elle ? Coagit-elle parallèlement ou corrélativement ? Je vous demande pardon pour ces termes obscurs au premier abord que j'emprunte à la philosophie. Vous allez bientôt les comprendre.

Certains penseurs de l'antiquité se sont

demandé, dans leurs heures sérieuses, ce qu'il pouvait y avoir de commun entre l'esprit et la matière. Les âmes, qu'ils ne voyaient pas, mais qu'ils devinaient sous la transparence des manifestations vitales, les âmes les jetaient parfois dans un cruel embarras. Il y en a qui sont si ignorantes, si ténébreuses, si faciles à l'oubli et aux trahisons, si promptes à la malveillance, si basses, si triviales dans leurs penchants, qu'ils s'étonnaient à peine de les voir condamnées aux embrassements de la matière ; mais il y en a d'autres qui sont si lumineuses et si sereines, si accessibles aux conceptions relevées et aux sentiments généreux, si grandes et si bonnes, si nobles et si célestes, qu'ils se demandaient pourquoi leur incarcération dans un corps mortel. Le corps, disaient-ils, c'est la patrie des ombres, c'est la grotte mystérieuse où ne nous apparaissent que des linéaments inachevés, de fragiles images d'une perfection rêvée ; c'est le douloureux séjour des épreuves, c'est l'hôtellerie où l'esprit attend que s'ouvrent pour lui les champs de l'universel idéal. Le corps est un châtiment voilé sous les spécieux dehors de l'ordre et de la magnificence. — Voilà ce que pensait toute une école formée par

les harmonieux enseignements de Platon.

Sed non est ita. Il n'en va pas ainsi, dit saint Thomas. L'âme n'est point une captive qui se débat entre les murs d'une prison ténébreuse, elle n'habite point le corps, comme le voyageur une hôtellerie où il se repose avant de reprendre la route qui doit le conduire à la patrie ; l'âme est unie au corps par un mariage que la parole même de Dieu a consacré. Ils sont deux en une seule personne, enchaînés l'un à l'autre par une mutuelle solidarité de droits, de devoirs et de services. La forme vitale du corps, c'est l'âme, l'instrument nécessaire des opérations de l'âme c'est le corps. Tout est immobilité et impuissance dans le corps, si l'âme cesse de l'animer ; tout est confusion et ténèbres dans l'âme dès que le corps lui refuse ses services. Les biens de la nature, le corps n'en jouirait pas si l'âme ne leur donnait une vie ; les sensations et les images dont se forment nos sentiments et nos idées, l'âme n'en profiterait pas, si elles ne passaient à travers le corps. Souffle intelligent de la divinité, artiste céleste, l'âme fait entendre l'admirable concert de ses pensées, de ses raisonnements, de ses vouloirs, de ses sentiments, de ses passions,

mais à la condition que le corps tressaille sous ses coups comme l'instrument docile sous les coups d'un virtuose inspiré. C'est le corps qui chante, c'est l'âme qui l'enivre d'harmonie. O chair née de la boue mais glorifiée par le saint attouchement du Créateur, il ne nous est pas permis de te mépriser. Compagne de l'esprit, tu partages son sort ici-bas en attendant que vous jouissiez ensemble du commun héritage de la béatitude céleste. *Caro animæ consors et cohæres invenitur* (1). Ces paroles sont de Tertullien.

Ainsi donc, mes frères, cette solide et mobile charpente du corps humain, ces merveilleux revêtements, ces énergiques ressorts, ces fibres déliées, ces tissus délicats, ces jours ouverts sur le monde extérieur, cette sensible et impénétrable armure qui enveloppe notre chair, tout cela est instrument et ministre d'une inaltérable substance dont Dieu doit, ce semble, respecter l'intégrité, parce que là plus que partout ailleurs se rencontre son image. Étant découvert son dessein providentiel d'unir toutes les hiérarchies créées par l'incompréhensible hyménée qui constitue la nature humaine, étant établi ce

(1) *De resurrectione carnis.*

principe que l'âme agit et se développe par le ministère du corps, il semble que Dieu doive pourvoir partout et en toute occasion à la production régulière de ce phénomène, et ne donner à l'âme qu'un instrument complet sinon parfait. Malheureusement c'est ce qui n'est pas. De quelque côté que vous jetiez les yeux, ils sont offensés par le navrant spectacle des infirmités humaines.

Que de corps qui ne peuvent se soutenir, que de mortelles langueurs contractées à l'heure même où la vie vient d'éclore, que de plaies incurables, que de facultés sans fonction, que de sens ineptes qui se refusent à l'activité de l'esprit vivant en nous ; des poitrines qui ne respirent pas, des mains qui ne touchent pas, des oreilles qui n'entendent pas, des yeux couverts d'un nuage et privés des révélations de la nature, et, ce qui me paraît le plus cruel malheur, le malheur le plus digne de larmes, une âme pleine d'activité impatiente, aiguillonnée par les manifestations de la vie, incapable d'en recevoir comme d'en demander l'explication. C'est le malheur des pauvres enfants en faveur desquels je viens implorer votre charité. Leur oreille est sans écho, et leur langue se meut vainement

sous les voûtes harmonieuses d'où s'échappe d'ordinaire la plus vraie et la plus magnifique expression de l'âme : la parole. Et c'est Dieu qui a fait cela ! Dieu, le père de la vie et de la perfection, permet ces horribles mensonges contre la vie et la perfection. N'est-il donc plus le maître de ses desseins ? Une puissance ennemie a-t-elle triomphé de sa puissance pour le tourment et le déshonneur de la nature ? Enfin pourquoi tant de maux ? pourquoi tant de misères ? pourquoi tant d'infirmités ? Pourquoi ? pourquoi ? pourquoi ?

Ah voilà le mot qui s'échappe comme un sanglot de notre cœur aux jours de nos douloureux étonnements. Avides de perfection et de bonheur, nous voudrions voir ces deux choses exprimées sans ombre et sans déclin dans la vie présente, et quand tout trahit nos désirs pourtant si naturels nous disons à Dieu : pourquoi ? — Tenez, à cette heure j'écoute vos vies et il n'y en a pas une dans laquelle je n'entende retentir cette lamentable interrogation du bonheur trompé au bonheur éternel et sans défaillance : Pourquoi ?

Pourquoi? — Dieu pourrait ne pas répondre. A la rigueur il ne nous doit aucun compte de ses voies, et pour peu que nous croyions à ces

trois perfections inséparables : sa sagesse, sa justice, sa bonté, nous pouvons nous reposer dans cette noble et sainte assurance : que tout est bien qui vient de Dieu. Dieu ne fait rien sans raison. Les mystères de la douleur ne sont pas plus profonds que tant d'autres devant lesquels la science humaine hésite encore et hésitera jusqu'aux révélations éternelles. Cependant pour ne pas tromper tout à fait ce violent désir de bonheur qui nous tourmente, pour donner quelque apaisement à nos angoisses, Dieu permet à l'esprit humain de soulever un coin du voile qui dérobe à nos yeux les mystères de la douleur.

La terre est peuplée d'infirmités parce que nous ne devons pas la considérer comme le dernier terme de notre existence, ni oublier, dans les délices passagères qu'elle nous procure, l'unique félicité qui soit digne de notre grande nature. Si tout était jouissance pour nous en ce monde nous ne voudrions plus le quitter, et la mort, devenue plus cruelle, ne nous entendrait plus répondre à ses appels que par des blasphèmes. Déjà notre faiblesse est si facilement séduite ! Déjà nous sommes si attachés à cette misérable vie ! Que serait-ce donc si nos yeux et nos cœurs n'étaient

attristés par aucune infortune ? Il est bon qu'une épine nous blesse sous les roses que nos mains s'empressent de cueillir, il est bon qu'un flot d'amertume abreuve d'un mystérieux dégoût nos lèvres trop avides de boire le plaisir. Le cycle si court de la vie humaine défloré et troublé par tant de maux ne peut plus nous tromper sur ce qu'il est en réalité : un passage, un pèlerinage, un exil ; un passage pour arriver au terme suprême de nos espérances, un pèlerinage vers le sanctuaire d'une félicité inamissible, un exil en attendant la patrie.

La terre est peuplée d'infirmités, parce que l'homme déchu et privé par le péché de son intégrité native, a armé contre lui les forces de la nature. Toujours au sommet du monde, nous n'en sommes plus que les maîtres amoindris. Le frein royal, qui réglait autour de nous les mouvements de toute créature, s'est brisé entre nos mains, et à l'heure même où nous croyons assurer notre domination, nous sommes victimes de choses terribles que nous n'avons su ni prévoir, ni prévenir. Leçon cruelle mais éminemment bienfaisante qui nous empêche de nous évanouir dans les rêveries de notre orgueil, humiliation salutaire qui

corrige par le spectacle de nos misères la tentation qui nous vient des restes de notre grandeur.

La terre est peuplée d'infirmités, parce que Dieu veut nous apprendre à respecter une chose trop souvent profanée par nos imprudences, et nos convoitises, la vie humaine. Nous respectons sans doute notre propre vie, peut-être trop. Il n'est soins et délicates précautions que nous ne prenions pour écarter ce qui peut blesser ou compromettre notre chère existence. Mais, écoutez bien, et que ceux qui peuvent comprendre, comprennent : *Qui potest capere capiat.* L'homme doit respecter non seulement la vie qu'il possède, mais encore la vie qu'il produit. Ce n'est pas à partir du jour où une crise solennelle et douloureuse lui met entre les bras le fils de son sang que l'homme est père, c'est à partir du jour où la femme avec lui bénie commence à sentir en elle-même les grandes joies de la maternité. Alors et même avant, il faut savoir respecter la vie si on ne veut lui porter des coups funestes qui la feront regretter. Horreur ! Il y a des pères et des mères qui ne préparent la vie que par des cruautés et des barbaries. Les épuisements prématurés, les enivrements sensuels, les émotions violentes

des passions, les modes meurtrières, les plaisirs homicides, les unions réprouvées et contraires aux saintes lois de l'Église, autant de choses qui profanent et exècrent le sanctuaire vivant où Dieu fait éclore la race humaine. Ah, si j'entrais aux foyers domestiques de ceux qui se plaignent, si j'entendais leurs lèvres impatientes et téméraires demander à Dieu raison des infirmités de leurs enfants, ne pourrais-je pas répondre à la plupart : Vous l'avez voulu. Vous n'avez pas su respecter la vie dans son germe sacré ; cette fleur pâle, maladive, étiolée, imparfaite, que l'amère rosée de vos larmes et le souffle brûlant de vos regrets ne pourront plus rendre belle, c'est vous-mêmes qui l'avez étouffée aux lieux où elle s'essayait à vivre. Soyez puni, vous qui n'avez pas su respecter la vie. Et maintenant comprenez, instruisez-vous à ce livre sinistre où se lisent les malheurs que vous avez préparés. *Intelligite*, *erudimini*. C'est en vain que la prudence humaine déploiera autour des générations déjà venues tout un luxe de précautions, d'assainissement, de décrets et de prescriptions salutaires, si on ne sait pas respecter les générations à venir.

II

Vous venez d'entendre, mes frères, le langage de la douleur s'adressant à vos esprits pour les instruire, écoutez maintenant le langage qu'elle adresse à vos cœurs pour les toucher.

La terre est peuplée d'infirmités parce que Dieu, type souverain de toute perfection, veut que nous imitions sa compatissante tendresse pour le malheur, que nous reproduisions dans notre vie l'adorable vertu qui l'a penché vers nos misères et qui emprunte à la misère et au cœur qu'elle séduit son doux nom : *Misericordia, la miséricorde*. Il est dit de l'aigle qu'il provoque ses petits à des élans sublimes vers les cieux, par un mouvement contraire Dieu nous provoque à des abaissements ineffables qui vont chercher la misère aux plus profonds abîmes. Lui, si grand, si parfait, si plein de son bonheur, si inaccessible à toute faiblesse, il a eu pitié de nous. *Misertus est nobis*. Ne pouvant souffrir de nos propres maux en son inaltérable essence, il a voulu pourtant se procurer cette austère volupté. Revêtu de notre nature il est

devenu, sous un nom adoré, le prince des compatissants, le roi des miséricordieux. O Jésus ! majesté humiliée par l'amour, Jésus, dont j'ai salué en commençant la compassion et les bienfaits, vous nous appelez sur vos traces bénies d'une voix si aimable et si touchante que nos cœurs ne peuvent pas vous résister. Puisque vous avez été miséricordieux, comment ne serions-nous pas miséricordieux ? Et puisque c'est la misère qui vous a fait miséricordieux, pourquoi tant nous plaindre de la misère ?

Ah ! on a souvent maudit le péché à cause des maux dont il est le père ; mais l'Église plus sage l'appelle heureux péché, *felix culpa*. Heureux péché qui nous a fait connaître une perfection divine dont nous aurions à jamais ignoré le nom, la miséricorde. Dieu est Dieu dans toutes ses œuvres. Il est Dieu dans ce *fiat,* où sa toute-puissance fait explosion ; il est Dieu, dans cet ordre magnifique où se révèle sa sagesse, il est Dieu dans ces perfections partout répandues qui chantent sa libéralité infinie. Toutefois, je ne crains pas de le dire, jamais il n'a paru plus Dieu que depuis qu'il y a des pécheurs. Nous avons vu sa justice nous donner le sublime spectacle

de ses victoires ; mais il en est un qui efface tous les autres, c'est le spectacle de la justice elle-même vaincue par la miséricorde. C'est la miséricorde qui vous a fait petit ; c'est la miséricorde qui vous a lancé sous une forme anéantie à la poursuite de tous nos maux pour les guérir ; et le mal du péché, et les infirmités, les douleurs, les peines infinies que le péché a enfantées. Oh ! combien cette lutte amoureuse vous grandit dans mon cœur ! quand je contemple vos œuvres de puissance, de sagesse, de magnificence, de justice, je recule plein d'une vénération tremblante, d'un saint effroi et je m'écrie : *Adonaï!* O Maître ! ô Seigneur ! Mais quand je contemple vos œuvres de miséricorde, j'accours vers vous, je vous embrasse et je m'écrie : Mon Dieu ! Mon bon Dieu ! C'est depuis que nous avons vu la miséricorde de Dieu que nous l'appelons le *Bon Dieu.*

La miséricorde achève donc toutes les manifestations divines, aussi est-il dit dans l'Écriture qu'elle est au-dessus de toutes ses œuvres. *Misericordia super omnia opera ejus.* Or, mes frères, il en est de l'ordre humain comme de l'ordre divin quant à la gradation du bien et de la perfection ; ce qui grandit

Dieu dans notre estime et notre reconnaissance ne peut que nous grandir nous-mêmes. Ne nous plaignons donc pas plus qu'il ne faut des maux qui nous entourent, des infirmités qui attirent nos regards puisque nous y trouvons l'occasion d'achever par l'amour compatissant et bienfaisant notre ressemblance avec la perfection infinie. Chaque fois qu'une misère vient frapper à notre porte, ne demandons pas à Dieu pourquoi il l'a faite ou permise, obéissons plutôt au mouvement que J. C. imprime à nos cœurs, penchons-nous vers cette misère, donnons-nous à cette misère, soyons miséricordieux.

Miséricorde ! Miséricorde ! voilà ce que crieraient nos pauvres petits sourds-muets s'ils pouvaient parler ; mais, grâce à Dieu, j'ai la langue libre et en bonne place et je vais parler pour eux. Voyez, mes frères, combien ils sont malheureux. Leur âme active et pleine de vie voit trop de choses pour ne pas comprendre les appels de la nature, elle s'impatiente de n'y pouvoir répondre. Semblables à ces artistes mendiants qui promènent leurs doigts amaigris sur une harpe brisée, cette céleste artiste tourmente les cordes d'un instrument impuissant à la satisfaire. Il nous

semble tout naturel à nous d'entrer de plain pied dans tous les mondes, monde intellectuel, monde moral, monde social, monde divin. Déjà nous les habitons avant de pouvoir nous demander à nous-mêmes par quelles portes nous y sommes entrés. Mais les sourds-muets, exilés sublimes, frappent en vain aux portes de tous les mondes, pas un ne s'ouvre pour les recevoir et leur donner le droit de cité. Pas un ne s'ouvre parce qu'ils ne connaissent ni ne peuvent prononcer le *sésame* mystérieux qui force toutes les portes.

Heureusement nous sommes là. Consolez-vous, chers et malheureux enfants, les portes de tous les mondes ébranlées par la miséricorde chrétienne vont s'ouvrir devant vous.

Mondes, mondes, ouvrez vos portes ! *Attollite portas*. Ouvrez-vous, monde de l'intelligence et des idées ! Ouvrez-vous, monde de la conscience et des vertus ! Ouvrez-vous, monde de la famille et de la société ! Ouvrez-vous, monde divin ! Ouvrez-vous et laissez passer ces pauvres petits.

Le monde intellectuel s'ouvre et ils entrent. Ils entrent et la lumière se fait dans leur esprit. Introduite par des signes habiles qui suppléent la parole, notre science leur explique

ces caractères imparfaits, ces hiéroglyphes indéchiffrables que la sensation inachevée a gravés dans leur mémoire. Leur âme sourit en prenant conscience d'elle-même, et tout heureux ils sortent d'une vie obscure, troublée par les mouvements violents de l'instinct, pour ourdir la trame de leurs idées d'autant plus vives et profondes qu'ils sont moins distraits par le bruit qui se fait autour d'eux.

Le monde moral s'ouvre et ils entrent.

Ils entrent et le bien qu'ils ne voyaient pas leur apparaît radieux. Leurs sens tout à l'heure sans frein commencent à s'assouplir aux commandements de la conscience ; les penchants de leur nature sauvage cèdent la place aux saintes habitudes de la vertu, précieux trésor qu'ils conservent d'autant mieux que leur infirmité même les préserve d'une foule de séductions auxquelles le pouvoir d'entendre et de parler nous rend trop accessibles.

Le monde social s'ouvre et ils entrent.

Ils entrent, et leur âme fatalement condamnée aux tristesses de l'isolement va connaître les joies de la famille et de la société. Tout à l'heure ils s'élevaient à peine au-dessus de la condition humiliée des animaux domes-

tiques, maintenant ils prennent part à la lumière et à l'amour de tous, ils ont une place honorable aux métiers de l'industrie, aux arts, aux sciences ; leur vie est engagée dans le glorieux tissu de la vie publique.

Le monde divin s'ouvre et ils entrent.

Ils entrent, et cette force mère et maîtresse de toutes choses dont ils soupçonnaient peut-être l'existence, mais qu'ils ne pouvaient nommer, Dieu s'approche de leur âme. Plus il s'approche, mieux ils en voient les traits admirables et touchants. C'est un père, c'est un ami, c'est un frère, c'est un sauveur, c'est Celui dont toute infortune a besoin pour se consoler.

Les mondes sont ouverts et ils sont entrés. Voyez comme leurs yeux pétillent, comme leur visage s'illumine, comme leurs mains éloquentes s'agitent pour chanter vos miséricordes.

Bref, mes frères, et pour parler sans figures, voici l'œuvre qui invite aujourd'hui votre cœur à la miséricorde. Recueillir de pauvres enfants qui n'ont pour entendre que les yeux et pour parler que les mains, dégager leurs pensées tristement ensevelies dans les limbes du cerveau, féconder leur cœur ap-

pauvri par l'isolement, créer autour d'eux des relations, les enfanter à la vie publique malgré l'infirmité qui les condamne aux viles et grossières fonctions de la vie animale, s'occuper de leur avenir, les surveiller, les protéger, les maintenir dans les salutaires habitudes d'une vie de travail et d'honnêteté, élever leur âme vers le Dieu qui les a tant éprouvés, leur apprendre à l'aimer et à le servir, enfin faire des hommes, des citoyens et des chrétiens de ceux qui semblaient ne devoir être jamais que des rudiments de créatures humaines.

Cette œuvre des sourds-muets est née dans l'Église comme toutes celles où le cœur est fortement engagé, et, bien que placée sous un patronage civil, elle sent le besoin de revenir vers sa mère et de lui demander le secours de sa charité. Ce secours ne lui manquera pas, mes frères, si j'ai pu mettre d'accord vos cœurs avec le mien, car depuis longtemps j'ai appris à aimer cette œuvre. Tout à l'heure vous allez passer, comme Jésus-Christ, votre maître, en faisant le bien. Chacune de vos aumônes, en tombant dans les mains qui vous seront tendues, répétera cette parole dont se servait le Sauveur pour ouvrir

les oreilles des sourds et délier la langue des muets : « *Eppheta,* ouvrez-vous ». Les enfants que je viens de vous recommander en profiteront ; mais ce ne sera pas l'effet suprême de votre charitable compassion. Il y a peut-être à vos foyers des âmes dont l'infirmité spirituelle vous attriste depuis longtemps ; elles n'entendent plus la voix de Dieu et ne savent plus bénir son nom. Eh bien, ayez confiance, Dieu, pour vous récompenser de votre charité, viendra prononcer sur ces oreilles et ces lèvres closes son mystérieux *Eppheta*. Ceux que vous aimez entendront enfin les plaintes amoureuses du Dieu qu'ils ont trop longtemps oublié, et d'une voix émue ils chanteront ses louanges. Et vous, près de ces infirmes guéris, vous répéterez cette parole de l'Évangile : Dieu a bien fait toutes choses. Il a fait entendre les sourds et parler les muets : *Bene omnia fecit... et surdos fecit audire et mutos loqui.*

LA CHARITÉ
AUX MALADES PAUVRES

LA CHARITÉ
AUX MALADES PAUVRES

Église de Sainte-Marie du Havre
(13 Novembre 1901)

> *Non desis plorantibus in consolatione et cum lugentibus ambula. Non te pigeat visitare infirmum; ex his enim in dilectione firmaberis.*
>
> Ne manque pas de consoler ceux qui pleurent, et sois aux côtés de l'affligé. Empresse-toi de visiter les malades, car de la sorte tu seras affermi dans l'amour. (*Eccl.*, VII, 38 et 39)

Monseigneur (1),

Mes frères,

Une des illusions des âmes pieuses est de croire que Dieu se contente aisément des épanchements de notre cœur et qu'il suffit

(1) Mgr Fuzet, archevêque de Rouen.

d'une prière fervente dans laquelle on répand à ses pieds des flots de tendresse pour accomplir tout notre devoir à son égard et nous assurer ses bonnes grâces. Dieu est plus exigeant que cela. Il ne sépare pas l'amour qu'on lui doit de l'amour du prochain, et il ne nous juge dignes d'être aimés que lorsque nous lui prouvons notre amour par des œuvres de charité. Ces œuvres, il les prescrit dans les Saintes Lettres ; il en fait, dans l'Évangile, la règle et la mesure de son suprême jugement. Il ne suffit pas de s'y laisser entraîner à son corps défendant, il faut y aller de bon cœur et avec empressement : *Non te pigeat visitare infirmum*. A cette condition seulement, on est sûr d'aimer Dieu et d'être aimé de Lui.

Cette douce certitude, vous vous l'êtes donnée, Mesdames, par votre zèle dans l'œuvre pour laquelle vous m'avez demandé le concours de ma parole ; mais je veux l'accroître si c'est possible. N'attendez pas de moi un discours à grands ramages. Je viens m'entretenir simplement et chrétiennement avec vous de nos misères humaines et de l'œuvre qui a pour but de soulager une des plus lamentables et des plus touchantes : l'Œuvre des

Sœurs dominicaines, gardes-malades gratuites des pauvres ouvriers.

I

Les souffrances et les misères que nous rencontrons à chaque pas sur cette terre, et qui l'ont fait appeler si justement une vallée de larmes, provoquent, de tous côtés, de douloureuses questions. Nous aspirons au bonheur, nous aimerions à vivre tranquilles, jusqu'à ce que notre corps, tout doucement usé par les ans, s'en aille paisiblement à sa dernière demeure. Mais, vains désirs ! Nous ne cessons pas d'être harcelés par des milliers de forces ennemies qui conspirent contre notre paix, notre bien-être, notre santé, notre vie.

Pourquoi cela ?

Mystère profond, terrible problème, qui a mis plus d'une fois en déroute la sagesse antique ! Parmi les philosophes, les uns n'ont su tirer du fait de la douleur que des conséquences blasphématoires contre la providence et la bonté de Dieu, et pour se consoler des

sévices du destin, ils ont inventé le système animal du plaisir à outrance ; les autres, plus fiers, ont pris le parti de nier la douleur et de lui dire jusque dans ses étreintes : — Douleur, tu n'es pas un mal ! — De côté et d'autre, il y avait oubli de l'histoire originelle du genre humain et de ses destinées, et cet oubli se traduisait, dans les mœurs publiques, par une profonde horreur de la souffrance. Je ne vous ferai pas le récit des aberrations et des infamies païennes ; je ne vous citerai pas les paroles atroces qui ont été dites et écrites contre la misère et la compassion. Sachez seulement que le monde ancien, enseveli dans ses convoitises, amoureux de ses aises, aspirant à vivre sur des fleurs, à mourir sur un lit de volupté, n'avait guère que des duretés pour les malheureux dont la présence sinistre jetait le trouble dans ses plaisirs. Il disait bien quelquefois : Le malheureux est une chose sacrée : *Res sacra miser*. On ne s'en apercevait guère à la manière dont il le traitait.

Le monde moderne, ce monde qui porte en ses flancs l'égoïsme des païens et a hérité de leurs convoitises, ce monde que l'Évangile oppose au royaume de Dieu, est-il moins

inhumain que le monde ancien et comprend-il mieux que lui le grand mystère de la douleur? Hélas! non. La vue de la misère et de la souffrance le fatigue. Pénétré, comme malgré lui, par de divines influences, il n'ose pas refuser de porter secours à ceux qui souffrent, mais il voudrait bien se débarrasser, autrement que par des bienfaits, de leur importune présence. Les vieux systèmes sont usés, il les remplace par de fabuleuses hypothèses. Il s'imagine que le genre humain est en travail et enfante sa perfection terrestre. L'enfantement est pénible, car il s'agit de la merveille suprême; mais il faut qu'il se fasse et qu'il arrive à point. Voilà pourquoi il y a des hommes qui souffrent. Mais consolons-nous; dans quelques centaines d'années, personne ne souffrira plus; dans quelques centaines d'années, le genre humain glorieusement transformé par les progrès de la science appliquée au perfectionnement de la nature, jouira d'une universelle et incomparable béatitude, tant sera prodigieuse l'harmonie de ses facultés, de ses instincts et de ses passions. Nous n'y serons plus, mais nous aurons eu l'insigne honneur de concourir à ce suprême événement. L'humanité présente sert de ma-

tière première à l'humanité future ; prenons-en bravement notre parti et tâchons de nous retirer le moins mal possible de ce mauvais pas. Tant pis pour les sacrifiés ! Ayant dit cela, les sages du monde s'en vont à leurs affaires et à leurs plaisirs, abandonnant ceux qui souffrent à leur découragement et à leur désespoir.

Ah ! la béatitude que l'on promet aux évolutions humanitaires serait bientôt remplacée par la plus épouvantable des catastrophes si l'esprit chrétien, parlant plus haut que l'esprit du monde, ne nous donnait, de l'austère problème de la souffrance, une divine explication.

La souffrance, pour qui sait voir les choses à la lumière des enseignements divins, porte sur soi des caractères redoutables qui nous révèlent le désordre. En la regardant de près et en la comparant aux aspirations et aux tendances de notre nature, il est impossible de n'y pas voir un châtiment qui pèse sur la race humaine et lui rappelle, à chaque instant, qu'elle est dégénérée.

Car, entendez-le bien, mes frères, nous ne sommes pas des êtres séparés d'origine, mais

nous appartenons à une race dont les rejetons se confondent dans l'unité du même principe. Quel est ce principe ? c'est-à-dire quel est l'homme dont l'humanité procède ? Est-il pur ? Est-il souillé ? Originairement, il était pur. Son âme, sortie radieuse du souffle de Dieu et pleine de grâce, avait l'ineffable pouvoir de contenir les éléments naturellement corruptibles de la matière et de les configurer à sa propre incorruptibilité. Son innocence appelait de droit l'immunité de la souffrance ; son sang immaculé nous préparait l'immortalité. Mais (c'est une histoire que vous connaissez tous) le père de la race humaine renonça, par le péché, à ses prérogatives originelles. Dès lors, sa nature ne fut plus soulevée par la grâce singulière qui l'avait prévenue au matin de ses jours et, retombant à terre comme de son propre poids, elle ne put éviter le choc des forces ennemies de son repos, de sa paix, de son intégrité. Ce fut un malheur ; mais ce malheur, Dieu ne l'a pas fait. Rien ne pouvait l'obliger à bouleverser ses lois et, par conséquent, à nous affranchir de la loi vulgaire de la transmission. En vertu de cette loi, tout être auquel est accordée la faculté de se donner, de se reproduire dans un autre être,

se donne et se reproduit tel qu'il est. S'il est pur, impassible, immortel, il se donne, il se reproduit pur, impassible, immortel ; s'il est souillé, passible, mortel, il se donne souillé, passible, mortel. S'il est béni, il transmet sa bénédiction ; s'il est condamné, il transmet sa condamnation. Après cela la conclusion vient de soi : il est naturel, il est juste que nous soyons des enfants de douleur, puisque nous sommes les fils de celui qui, par le péché, s'est fait lui-même un homme de douleur.

Ce n'est pas tout, mes frères ; le péché, cause de la douleur, est non seulement un fait de race, mais encore un fait personnel. Quel est celui d'entre nous qui, la main sur la conscience, puisse se délivrer un certificat d'innocence ? Or, le péché, fait personnel, se convertit, la plupart du temps, en habitudes dépravées qui troublent notre âme, la bouleversent et retentissent jusque dans notre organisme pour en appauvrir les forces, en suspendre ou en dénaturer les fonctions. Le péché, fait personnel, est un désordre dont nous sommes personnellement responsables. A ce titre, il appelle, du côté de Dieu, le châtiment, l'expiation ; et la forme naturelle du

châtiment, de l'expiation, c'est la douleur.

Lors donc que nous souffrons, ou que nous voyons souffrir autour de nous, ne nous laissons pas aller à des étonnements et à des murmures outrageants pour l'impeccable providence de Dieu, mais sachons dire humblement: Vous êtes juste, Seigneur, et vos jugements sont irréprochables : *Justus es, Domine, et rectum judicium tuum.*

Cependant, mes frères, ne croyons pas que la souffrance n'ait pas d'autre but que de servir d'instrument à la justice divine et de faire des pénitents. Elle peut servir d'épreuve pour nous montrer jusqu'où peuvent aller les forces de l'âme humaine, ce que les anciens appelaient « un spectacle digne de Dieu, *spectaculum deo dignum* », et, d'un autre côté, elle invite les âmes compatissantes à se pencher vers elle et à la secourir par des bienfaits. Deux grandes vertus se manifestent donc sous ses coups : la force sous cette forme sublime qu'on appelle patience et magnanimité ; l'amour sous cette forme touchante qu'on appelle compassion et miséricorde. La souffrance attire les hommes l'un vers l'autre par une mutuelle admiration et affection. Si tout

était bonheur pour nous, si nous ne rencontrions jamais dans notre voyage terrestre que des joies faciles, comment l'homme pourrait-il donner au monde la mesure de sa force et de son héroïsme? Si nous étions tous également satisfaits, ne serions-nous pas tentés de nous isoler dans notre bien-être et d'oublier le monde entier dans l'égoïsme de nos jouissances ? Tout serait vulgaire et sans honneur dans notre vie, et la grande unité humaine ne se tiendrait que par des liens fragiles. La souffrance, en élevant les âmes fortes, les donne en spectacle au monde, et lui révèle mieux que les œuvres d'intelligence, la grandeur et la dignité de l'homme. En creusant dans certaines vies humaines des vides et des abîmes, elle y appelle la miséricordieuse assistance de la charité fraternelle. Elle rapproche les âmes et les environne de liens à la fois doux et solides, qui affermissent et rendent plus intime l'unité sociale. Bref, elle met à jour deux grandes vertus qui configurent l'homme à la perfection divine : la patience et la miséricorde.

Ces deux vertus, Dieu les a incarnées dans son Fils afin de nous les mieux faire voir, et

de les faire entrer plus profondément dans nos cœurs naturellement pusillanimes et égoïstes en face de la souffrance. Quand vous contemplez le crucifix, vous avez sous les yeux un Homme-Dieu que les prophètes ont appelé l'homme de douleur, le dernier des mortels, le grand lépreux, humilié, méprisé, broyé sous les coups d'une inexorable justice. Aucune souffrance ne lui a été épargnée. En butte à la haine de son peuple, il a été trahi et abandonné par les siens, traité comme le plus misérable des hommes, calomnié et condamné, injustement et par lâcheté, au supplice des esclaves, battu de verges, couronné d'épines, bafoué comme un roi de comédie, traîné ignominieusement à la mort, cloué sur la croix et insulté jusqu'à sa dernière heure. De sa bouche expirante et des lèvres de ses plaies, on croit entendre sortir ce cri lamentable du prophète : « O vous qui passez par le chemin, approchez et voyez s'il est une douleur comparable à la mienne ! »

Et pourtant il ne murmure pas, il ne se plaint pas, mais il s'abandonne amoureusement à la volonté de son Père des cieux, qui lui demande pour l'humanité pécheresse des expiations et des exemples. La malice des

hommes ne lui fait pas courber la tête, et il ne relève pas orgueilleusement son front pour braver ses bourreaux. La sérénité, le calme, la douceur, l'auguste dignité dans un malheur immérité, la magnanime patience, telle est son attitude dans la souffrance.

Ce grand patient, il est aussi le grand miséricordieux.

N'a-t-il pas eu pitié de toutes les misères ? N'a-t-il pas mis en toute rencontre à leur service la tendresse de son cœur, l'onction de sa parole et la toute-puissance de son bras ? N'a-t-il pas guéri les corps et les âmes ? N'a-t-il pas marqué chacun des pas de sa vie publique par des bienfaits ? *Pertransiit benefaciendo.*

Et comme si ce n'était pas assez de son exemple pour nous inviter à la miséricorde, n'a-t-il pas sacré toutes les misères en faisant de tous les malheureux comme des sacrements de sa personne adorable, et en voulant recevoir pour lui-même tout le bien qui leur est fait : « En vérité, je vous le dis, tout ce que vous faites au plus petit de mes frères, c'est à moi que vous le faites ».

Quelle lumière ! Mes frères, quelle lumière

projetée sur le lugubre mystère de la souffrance par l'apparition de ce grand patient, de ce grand miséricordieux, et, à sa suite, quel entraînement vers l'héroïsme de la force et de l'amour ! C'est du Christ que l'humanité pécheresse a appris à respecter la justice divine et à porter, sans murmure et sans plainte, la croix des misères humaines ; c'est dans le cœur patient du Christ que les âmes saintes ont puisé l'étrange courage de dire à la douleur : « Encore ! Encore ! Ou souffrir ou mourir ! Jamais mourir ! Toujours souffrir ! » C'est pour imiter et pour servir le Christ miséricordieux que tant d'âmes chrétiennes, touchées d'une immense compassion, se sont penchées avec amour vers toutes les infortunes et toutes les douleurs, et ont créé cette multitude d'œuvres charitables qui n'oublient aucune de nos misères. Parmi ces œuvres, les sœurs Dominicaines, gardes-malades des pauvres ouvriers, ont choisi une des meilleures parts. Il est temps de vous en parler et de les recommander, elles et leurs infortunés clients, à la sympathie et à la bienfaisance de ce pieux auditoire.

II

Vivre au jour le jour, sans certitude pour le lendemain, toujours peiner pour n'avoir jamais que le nécessaire, c'est dur ; la pauvreté est une épreuve difficile à porter, mais combien plus, quand elle est aggravée par la maladie ! Tant qu'il peut se tenir debout et faire appel à son courage et à ses forces, pour gagner son pain quotidien et subvenir tant bien que mal aux besoins de sa famille, le pauvre n'est qu'à demi malheureux et a moins besoin de l'assistance de la charité. Mais, quand la mauvaise fortune s'appesantit sur lui et le couche sans puissance sur un lit de douleur, il devient le plus pauvre des pauvres, les jours se succèdent pour lui remplis de privations et d'angoisses. La santé est l'unique richesse que lui laissent les trahisons du sort ; s'il la perd, plus de travail, plus de pain au foyer domestique, pas même de quoi conjurer la souffrance. Tout entier il est sa proie. En tourmentant son corps elle déchire son âme, où se donnent rendez-vous les plus navrantes appréhensions et où s'éveillent les plus sombres passions.

Les riches se plaignent quand les visites de la douleur viennent mettre un temps d'arrêt dans leur bien-être et leurs plaisirs ; je le comprends, il n'est jamais agréable de souffrir ; mais eux, du moins, n'ont point à craindre les cruelles complications de misère que la maladie introduit sous le toit du pauvre. Ils souffrent, mais la science aussitôt appelée vient à leur secours et les entoure de soins vigilants. Ils souffrent, mais les remèdes et les soulagements leur arrivent à point. Ils souffrent, mais toutes les mains sont tendues vers eux pour les secourir, on s'informe de leur état, on leur envoie mille témoignages de sympathie. Ils souffrent, mais leur souffrance n'aura pas dans la famille d'autre contre-coup que l'affliction. Ils souffrent, mais dès qu'arrivent les jours heureux de la convalescence, c'est pour eux comme le sourire de la lumière après une nuit d'orage, l'espérance envahit leur cœur. Le riche malade, délicatement transporté, ira demander à des villas charmantes un air pur et des parfums qui rafraîchissent sa poitrine et réjouissent ses sens, aux bords de la mer, les bruits mystérieux et les grands mouvements qui l'invitent à vivre. Il ira fouler de ses pieds

chancelants les terres fertiles où la nature toujours parée se baigne avec ivresse dans les rayons d'un soleil vivifiant. Il pourra se procurer des mets délicats, des consommés et ces mille petites choses qui flattent le goût, restaurent les forces et répondent aux caprices d'une nature qui reprend une vie nouvelle et redevient enfant. Il se couvrira chaudement pour lutter contre l'inclémence du temps. Échappé aux griffes du vautour, il verra accourir vers lui ses amis qui l'embrasseront et se réjouiront avec lui de sa résurrection. Tout l'invite à bénir le Dieu bon et miséricordieux qui l'a épargné.

Le malade pauvre, au contraire, n'a rien de ce qu'il faut pour convoquer auprès de son lit l'art, la science, et ces forces mystérieuses que Dieu a préparées dans la nature pour guérir nos maux. Sa famille, s'il en a une, porte le poids écrasant de sa misère ; en souffrant, il la fait souffrir des douleurs de la faim plus que des douleurs de la compassion. Il entend ses gémissements, il voit ses pleurs, et son pauvre cœur est en proie à de mortelles angoisses. S'il a de la chance, on lui ouvrira les portes de l'asile commun des mi-

sères humaines : l'hôpital. Mais encore faut-il que la maladie en vaille la peine et qu'elle soit authentiquée par de bons certificats pour obtenir, dans les grands centres surtout, cette faveur de l'administration. Enfin il l'a obtenue ; il est entré et il a rencontré là avec l'égalité du malheur, l'égalité de l'oubli ; son nom même est une richesse dont il faut qu'il se dépouille, il s'appellera 10, 15, 20, 30 : c'est le numéro de son lit. Grâce aux soins intelligents qu'on lui donne, et là surtout où la fureur de la laïcisation n'a pas sévi, grâce au dévouement des vierges chrétiennes qui se sont faites, sous la noble inspiration de Dieu, les mères de la pauvreté souffrante, il se rétablirait, je le crois bien, si d'autres malheureux, nouvellement atteints par la maladie, ne venaient réclamer la place qu'il occupe et le chasser de son lit quand il peut à peine encore se tenir debout. La convalescence est pour lui le commencement d'une crise sinistre qui prolonge et complique son malheur. Il n'y a pour lui ni villas, ni mer, ni montagnes, ni pays fortunés où l'on se sent renaître. Il ne rencontre partout, quand il peut sortir, que l'air insalubre des villes qui l'étouffe, une agitation qui l'irrite, une activité qui le déses-

père. Il n'y échappe que pour se réfugier dans un réduit sans lumière et sans air. Ses moyens d'existence, depuis longtemps épuisés, ne lui permettent même pas de se procurer le pain qu'il ne pourrait manger. Les hardes misérables qui le couvrent le défendent mal contre les injures du temps. Des amis, il n'en a pas ; sa famille, elle s'est envolée afin de pourvoir, s'il est possible, aux nécessités du jour ; elle revient le soir auprès de son lit toujours anxieuse et toujours gémissante. Enfin tout conspire contre lui.

Et cependant, mes frères, ce n'est pas encore le comble de la misère. Le comble de la misère, c'est la maladie du pauvre abandonné, trop fier ou trop craintif pour demander, trop ignoré ou trop dédaigné pour recevoir une assistance qui, si elle comprenait son devoir, devrait aller au devant de son malheur. Que de pauvres gens souffrent, languissent et s'éteignent dans de tristes demeures, où le manque d'air, de propreté, de soins intelligents et dévoués, aggravent fatalement leur mal ! Redoutant un chômage qui le condamnerait lui et les siens à la misère noire, l'ouvrier, si sa femme est malade, est obligé,

pour aller à son travail, de la laisser quelquefois au milieu d'enfants en bas âge, qui ne peuvent lui être d'aucun secours et que l'abandon expose à tous les accidents, et, il faut bien le dire, à toutes les malpropretés. Si l'ouvrier lui-même est frappé, sa femme ne peut pas toujours se dévouer auprès de lui comme elle le voudrait. L'amour maternel l'oblige à chercher au dehors le moyen de pourvoir aux besoins de son mari et de ses enfants. Si le pauvre malade est sans famille, combien son délaissement est plus cruel encore ! Dans tous les cas, seul, anxieux et désespéré, il se sent envahi par une triple haine qui lui ronge le cœur : haine de la vie devenue pour lui comme un intolérable fardeau, haine de la société qui semble le rejeter de son sein, haine de Dieu qui l'accable d'épreuves.

Quelle misère ! Quelle misère ! Quelle misère !

Mais voici venir les chères sœurs Dominicaines ; conduites par le saint amour de Dieu et victorieuses des répugnances et des délicatesses de la nature qui fuit d'instinct le douloureux spectacle des misères humaines, elles

parcourent les quartiers populeux de cette grande cité, pour y chercher le Christ souffrant dans ses membres abandonnés ; elles entrent vaillamment dans les humbles et tristes demeures où doit se dépenser tout le dévouement de leur cœur. Bientôt elles sont installées, en vigilantes gardiennes, auprès du pauvre malade ; elles appellent à son foyer, souvent dénué de tout, la rosée bienfaisante de l'aumône ; elles rendent propre sa demeure, afin qu'elle soit plus saine ; elles font la toilette des enfants pour les rendre plus avenants et plus aimables ; elles préparent les repas des absents qui s'étonnent parfois d'être mieux traités dans l'épreuve qu'ils ne le sont d'ordinaire, et à celui qui souffre elles prodiguent les soins les plus intelligents et les plus délicats ; elles lui procurent ces petites choses simples et bonnes qui sont pour lui des gâteries ; elles couvrent sa nudité, elles réchauffent ses membres tremblants, elles le rassurent sur le sort de sa famille, elles lui parlent avec douceur et affection, elles le tranquillisent, elles l'apaisent, et finalement elles le réconcilient. Elles le réconcilient avec la vie en faisant rentrer l'espérance dans son cœur ; avec la société, qui lui apporte, en leur per-

sonne, l'hommage désintéressé d'un cœur ami ; avec Dieu, qui lui envoie des anges consolateurs.

N'est-il pas vrai, mes chères sœurs, que la miséricorde vous ouvre la porte des cœurs ? Le pauvre s'étonne d'abord de votre dévoûment si désintéressé ; après l'étonnement vient l'attendrissement, après l'attendrissement l'abandon. Ah ! vous pouvez parler hardiment à vos malades des maux de leur âme quand vous vous êtes montrées si tendrement compatissantes pour les maux de leur corps, les instruire des vérités et des devoirs qu'ils ont oubliés, et leur persuader que la guérison la plus enviable pour eux c'est leur conversion. Aussi ne suis-je pas étonné de voir mentionnés dans vos rapports les retours à Dieu comme les résultats les plus beaux et les plus heureux de votre charitable ministère. Voilà votre œuvre ! La souffrance y remplit sa double mission : elle fait de vos pauvres malades des patients et des résignés, de vous des miséricordieuses. Dans les misérables réduits où le pauvre semble condamné à mourir désespéré, les anges du ciel voient l'embrasser, à votre approche, les deux vertus du Christ par

lesquelles Dieu nous a manifeste ses perfections : la magnanime patience et la bienfaisante compassion.

Certes, mes chères sœurs, vous méritez bien une récompense, et déjà vous êtes récompensées par l'estime et l'admiration des âmes chrétiennes qui vous voient à l'œuvre et par la reconnaissance de vos infortunés clients. J'aime à entendre l'un d'eux, un vieux militaire, s'écrier : Si j'étais quelque chose dans le gouvernement, je voudrais que vous ayez toujours des factionnaires à votre porte pour vous honorer et vous protéger ; et un autre, un ouvrier : Les chères sœurs Dominicaines, quelle providence, et quelle leçon pour nous et pour nos femmes !

Mais c'est de Dieu que vous attendez votre meilleure récompense, et c'est à lui que je demande pour vous ses meilleures bénédictions. Qu'il accomplisse sa promesse « d'affermir dans l'amour ceux qui ont pitié de l'infirme : *Non te pigeat visitare infirmum, ex his enim in dilectione firmaberis* ». Soyez affermies dans l'amour de Dieu par un redoublement de sa tendresse paternelle et par l'effusion de sa grâce dans vos cœurs et dans les cœurs de

tous ceux qui vous sont chers. Soyez affermies dans l'amour du Christ béni qui se fera mieux connaître à vous, parce que vous l'aurez cherché plus généreusement dans les souffrances de ses petits frères. Soyez affermies dans l'amour de vos pauvres malades, par les conseils et le concours dévoué du vénérable doyen et des zélés religieux qui témoignent à votre OEuvre une affection toute paternelle, par les recrues nouvelles qui, cédant aux saintes provocations de votre dévouement, viendront grossir les rangs de vos dames patronesses, par l'abondance des aumônes que vous allez recueillir tout à l'heure et par les dons généreux de vos bienfaiteurs passés et à venir. Enfin, soyez affermies dans l'amour de Dieu et de vos pauvres par la bénédiction du vénéré Prélat qui, par sa présence, a voulu vous donner un témoignage de l'intérêt que porte à votre œuvre son cœur paternel.

Monseigneur, je vous en prie, bénissez nos petites Sœurs dominicaines, bénissez leurs malades, bénissez leurs directeurs, bénissez leurs dames patronesses, bénissez-nous tous, et recevez, en échange de votre bénédiction, l'hommage de notre pieuse reconnaissance.

LA CHARITÉ
AUX BLESSÉS MILITAIRES

LA CHARITÉ

AUX BLESSÉS MILITAIRES

SERVICE DE LA *Croix-Rouge*, CÉLÉBRÉ *en l'église de la Madeleine*,

(Paris, 4 avril 1892)

> *Noli vinci a malo, sed vince in bono malum.*
>
> Ne vous laissez pas vaincre par le mal, mais triomphez du mal par le bien.
>
> (ROM., cap. XII, 21).

Éminentissime Seigneur (1), mes Frères,

Dieu n'est point l'auteur du mal ; tout était bon, très bon dans son œuvre quand il y mit la dernière main ; il nous l'a dit lui-même : *Et vidit Deus quod omnia essent valde bona.* Mais la malice de Satan et la trahison du père de la race humaine ont ouvert les portes

(1) S. E. le cardinal RICHARD, archevêque de Paris.

par où le mal est entré dans le monde ; et depuis lors le mal et le bien se font la guerre. Lutte formidable dont les péripéties ont, pendant plus de quarante siècles, assuré au mal de tels avantages qu'il semblait le maître du monde, lorsque l'Apôtre fit entendre cette parole : « Ne vous laissez pas vaincre par le mal, mais triomphez du mal par le bien ».

Encouragées par ces paroles, les forces du bien se ranimèrent et le combat devint plus acharné : plus acharné dans le mystère de la vie morale où la volonté humaine, excitée et soutenue par la grâce, lutta, sans relâche et jusqu'à l'héroïsme, contre les passions ; plus acharné dans le grand jour de la vie publique où la charité s'est appliquée à guérir les misères et à conjurer les fléaux qu'engendre notre perversité. Dieu soit béni ! la parole de l'Apôtre a porté ses fruits ; le christianisme a multiplié les combattants et les triomphateurs. Nous en avons aujourd'hui sous les yeux un glorieux bataillon. C'est vous, Éminentissime Seigneur, qui vous plaisez à encourager et à bénir les œuvres de bien dont votre grand diocèse est le premier théâtre et la source féconde ; c'est, près de vous, l'illustre maréchal dont l'âme vaillante se montre aussi grande

dans les conseils de la charité que sur les champs de bataille (1) ; c'est, autour de ces chefs vénérés, les hommes éminents, les nobles femmes, les âmes charitables et dévouées, les protecteurs et les membres de la Société de la Croix Rouge française, pour secourir les blessés militaires des armées de terre et de mer. Tous les ans, cette Société vient se retremper dans la prière et demander des encouragements à une parole apostolique. Je la remercie de m'avoir choisi cette année pour lui parler du mal contre lequel elle combat, et lui dire comment elle doit en triompher.

La justice divine, toujours à la poursuite du péché, nous envoie de temps en temps de sinistres avertissements, des fléaux qui bouleversent la nature et font dans la race humaine de vastes trouées ; mais son ministre le plus adroit et le plus actif, son instrument le plus sûr et le plus cruel, c'est l'homme lui-même. La guerre qu'il a inventée obtiendrait certainement le premier prix sur la peste, la famine, les tremblements de terre et autres fléaux, devant un jury appelé à se prononcer sur le plus universel, le plus persévérant, le plus

(1) Maréchal de Mac-Mahon.

efficace moyen de destruction. De tout temps elle a été réprouvée et maudite. Les âmes intelligentes et généreuses n'ont pu voir sans une profonde horreur les luttes fratricides des peuples contre les peuples.

« Quel est, disent-elles, celui qui, le premier, a tiré contre l'homme l'horrible glaive ?

« *Quis fuit horrendos primus qui protulit enses ?*

« Quel être féroce ! quel vrai cœur de fer !

« *Quam ferus, et vere ferreus ille fuit !* (1).

« Les loups et les lions sont cruels, mais quelle différence entre eux et les hommes qui se font la guerre !

« *Neque hic lupis mos, nec fuit leonibus unquam, nisi in dispar feris !* (2).

« La guerre est une fureur impie qui sévit sur le monde.

« *Sævit toto Mars impius orbe* (3).

L'Église, dans ses prières, l'appelle « une chose méchante et perverse : *Bellorum nequitia* » ; elle la met au rang des pires fléaux et demande à Dieu d'en délivrer les peuples : *A peste, fame et bello libera nos, Domine.*

(1) Tibul., *Eleg.* I0, lib. I.
(2) Horat., lib. *Epodon.*
(3) Virg., lib. I, *Georg.*

L'Église, a raison, Messieurs, car rien n'est plus funeste aux peuples que la guerre. Elle moissonne la fleur des nations ; elle couvre les champs de bataille de victimes ; elle blesse, elle mutile, elle épuise, et quand on a compté les morts, il faut doubler, tripler peut-être le nombre de ceux qui emportent dans leurs foyers des maux inguérissables ; elle crée des deuils inconsolables ; elle arrête les grands courants de la vie publique ; elle multiplie les ruines et les misères ; elle enivre les vainqueurs et les rend plus avides et plus arrogants ; elle humilie les vaincus et allume en leur cœur le feu d'une haine qui n'attend que l'heure de la revanche.

Aussi, Messieurs, ne devons-nous pas nous étonner de voir les sages, attristés de tant de maux, se réunir en des congrès où l'on délibère sur les moyens de procurer aux peuples une paix universelle. Hélas ! ces délibérations n'ont pas empêché les sociétés modernes de s'épuiser en des luttes sanglantes ; et, à l'heure qu'il est, leur grande préoccupation est de trouver et de fabriquer des engins de destruction qui fassent, plus promptement, plus sûrement, plus copieusement et de plus loin, leur besogne homicide, des engins de destruction

auprès desquels les vieilles armes de guerre n'étaient que des jouets d'enfants.

O sages ! vous avez beau crier : la paix ! la paix ! Il faut, pour supprimer la guerre, autre chose que vos conseils. Il faut étouffer les criminelles passions d'orgueil et d'ambition au cœur de ceux qui remuent les masses guerrières et, dans celles-ci, la noble passion du patriotisme. Il faut surtout abolir la loi providentielle de justice qui demande aux nations pécheresses des châtiments et des expiations, et qui a décrété de les prendre dans un fléau plus destructeur, mais moins humiliant que ceux contre lesquels le courage humain est sans défense.

« Il y a, dit un grand penseur, une loi occulte et terrible qui a besoin du sang humain et qui allume, même dans les natures bonnes, douces, compatissantes, généreuses, l'enthousiasme du carnage » (1). Chose étrange qu'on ne peut expliquer sans l'intervention d'une volonté souveraine qui manie à son gré les passions humaines et les fait servir aux besoins de son gouvernement. Le poète a bien dit :

C'est le courroux des rois qui fait armer la terre ;
C'est le courroux de Dieu qui fait armer les rois.

(1) J. DE MAISTRE, *Soirées de Saint-Pétersbourg.*

La guerre est divine. Elle nous serait sans doute épargnée si la justice humaine pouvait atteindre tous les crimes. Mais combien lui échappent ! Combien que, par une lâche et coupable complaisance, elle déclare hors de ses atteintes ! Combien qu'elle couvre de sa protection ! Les enivrements du plaisir, l'exécrable mollesse qui épuisent la vigueur des nations, les abomidables calculs, les sourdes trahisons qui mesurent parcimonieusement les fruits de la paternité humaine et arrêtent la croissance des populations, les extravagances du luxe, les abus de la richesse, l'exploitation tyrannique des petites gens, et surtout l'impiété et les blasphèmes publics, le mépris officiel des lois divines, les persécutions dirigées contre les personnes et les choses saintes, autant de crimes dont le châtiment et l'expiation restent à la charge de Dieu.

Il pourrait contenter sa justice par des fléaux dont toute la nature peut souffrir ; il aime mieux ne s'en prendre qu'à nous et nous punir de nos propres mains. « On reconnaît son intervention, dit encore Joseph de Maistre, dans la gloire mystérieuse qui environne la guerre, dans l'inexplicable attrait qui y porte,

et dans l'indéfinissable force qui en détermine le succès » (1). Si l'on en cherche les causes premières dans le cœur de ceux qui la provoquent, on n'en trouve souvent que de misérables ; si l'on entre dans le cœur des combattants, on s'étonne d'y rencontrer, de part et d'autre, la conviction de soutenir une cause juste, le culte de l'honneur, l'amour de la patrie, l'esprit de sacrifice, toutes vertus qui compensent miséricordieusement l'humiliation du châtiment que Dieu inflige, et nous excusent d'avoir appelé l'art de s'entretuer le noble métier des armes. Si l'on veut se rendre compte des défaites et des victoires, on est surpris de se heurter parfois à de tous petits accidents physiques ou moraux qui ont trahi la valeur ou le nombre et ont déplacé les résultats.

Le doigt de Dieu est là ; encore une fois la guerre est divine. Et cependant Dieu veut la paix. « Son séjour est dans la paix », dit l'Écriture, et il n'aimerait rien tant que de la voir fleurir en nos patries terrestres. Il la promet aux peuples qu'il veut bénir, comme le fruit le plus enviable de sa bienveillance. Il s'appelle lui-même le Dieu de paix : *Deus*

(1) *Soirées de Saint-Pétersbourg.*

pacis, et par antonomase, la paix même : *Et ipse erit pax.*

Que faudrait-il faire pour nous assurer et assurer à tous les peuples la bénédiction du Dieu de paix ? Ah ! Messieurs, il ne suffit pas de le lui dire : « *Da pacem, Domine, in diebus nostris,* Seigneur, donne la paix à nos jours troublés ». Il faudrait encore désarmer sa justice en supprimant les iniquités que lui seul peut châtier. Il faudrait qu'il fût vraiment le Dieu de tous ; que toutes les nations, unies dans une même foi et dans la pratique des mêmes vertus chrétiennes, ne formassent plus qu'une grande famille spirituelle humblement courbée sous le sceptre de Celui que l'Écriture appelle « *Princeps pacis :* le prince de la paix ». Il faudrait que le père de cette grande famille, représentant de la justice et de la miséricorde du Christ, pût résoudre, par un doux et souverain arbitrage, les différends nationaux qui naissent fatalement de la diversité des caractères et des intérêts. Il faudrait recourir à cet arbitrage et s'y soumettre pieusement, au prix de mutuels sacrifices, largement compensés par le plus grand des biens. C'est peut-être ce que nous promettent les oracles sacrés qui annoncent, pour la fin des

temps, le règne universel du Christ et la pacification de l'univers. Mais quand cela viendra-t-il ? Nous n'en savons rien. En attendant, il nous faut subir la loi de justice, la subir noblement en nous efforçant de vaincre le mal de la guerre par un plus grand bien : *Vince in bono malum.* C'est le but de votre Société.

Notre monde civilisé pousserait aujourd'hui un long cri d'horreur si on lui parlait de morts et de blessés foulés sans pitié aux pieds des chevaux et écrasés sous les roues des chars, abandonnés pêle-mêle sur les champs de bataille, livrés au brigandage des maraudeurs, à la voracité des bêtes carnassières et des oiseaux de proie, condamnés à pourrir sans honneur sur le sol ensanglanté où ils sont tombés ; si on lui parlait de prisonniers impitoyablement massacrés, ou, ce qui est pire pour des hommes de guerre, enchaînés afin d'orner les triomphes, vendus comme des bêtes de somme et destinés aux bas services et aux hontes de l'esclavage : et tout cela couronné par d'immenses incendies, des viols de femmes, des égorgements d'enfants. Telles étaient pourtant les rigueurs et les abominables cruautés des guerres païennes.

Dieu, pour en préserver son peuple, avait introduit dans sa loi de miséricordieuses prescriptions. Il était défendu d'abandonner l'ennemi vaincu aux fureurs aveugles des soldats triomphants, d'enchaîner les prisonniers et de les traiter en esclaves. Les massacres, le pillage, les destructions devaient s'arrêter là où ils devenaient inutiles ou injustes. Les femmes et les enfants étaient protégés contre toute violence. Un voile funèbre s'étendait, en quelque sorte, sur la victoire, afin de rappeler au peuple que la guerre ne peut être qu'une douloureuse, terrible et funeste nécessité. Les chefs et les armées victorieuses n'avaient aucun droit aux honneurs du triomphe et chaque soldat était obligé de se purifier, devant le Seigneur, du sang que son épée avait répandu. Les morts n'étaient pas oubliés. Les oblations et les sacrifices honoraient leur mémoire et intercédaient pour leurs péchés. Après l'action de grâce, c'était une sainte et salutaire pensée de prier pour les victimes de la patrie : *Sancta ergo et salubris est cogitatio pro defunctis exorare* (1).

Vous devez bien penser, Messieurs, que ces miséricordieuses prescriptions de la loi de

(1) Machab.

crainte sont devenues plus pressantes et plus impérieuses dans la loi d'amour. Le christianisme, armé du précepte de la charité fraternelle, a entrepris de vaincre le mal de la guerre par le grand bien de ses œuvres de miséricorde. Cette victoire ne pouvait pas être l'ouvrage d'un jour, mais il est facile de suivre à travers les âges la pénétration de l'esprit chrétien dans les rencontres meurtrières des peuples. Il supprime petit à petit les atrocités des guerres antiques et adoucit les rigueurs que la victoire se croyait permises. Il impose, au nom de Dieu, des trêves qui permettent aux populations de respirer, aux petits et aux faibles de prendre leurs mesures contre de nouvelles perturbations. Il s'incarne dans des ordres hospitaliers qui, après avoir déployé leur bravoure dans l'horreur de la mêlée, se dévouent aux tendres soins de l'amour fraternel près des mourants et des blessés, dans des ordres libérateurs qui vont, aux pays ennemis, racheter les captifs au prix de l'or que leur a confié le monde chrétien, et même au prix de leur liberté. Il amène sur les champs de bataille la science, la religion, la charité, si bien qu'on a pu dire des guerres qui datent de plus de deux cents ans :

« Au premier signal des combats, de vastes hôpitaux s'élevaient de toutes parts ; la médecine, la chirurgie, la pharmacie amenaient leurs nombreux adeptes. Au milieu s'élevait le génie de saint Jean de Dieu et de saint Vincent de Paul, plus grand, plus fort que l'homme, constant comme la foi, actif comme l'espérance, habile comme l'amour. Toutes les victimes vivantes étaient recueillies, traitées, consolées ; toute plaie était touchée par la main de la science et de la charité » (1).

Mais, depuis, quel progrès dans l'amour ! quel perfectionnement dans le bien pour lutter contre les perfectionnements de la destruction ! La charité s'est assuré le droit d'envahir les champs de bataille sous le couvert de l'inviolabilité ; elle a organisé ses corps d'armée et ses réserves, et, pour se prémunir contre les préférences du compatriotisme, elle a résolu d'inscrire sur son drapeau cette touchante devise : « *Hostes dum vulnerati fratres*, l'ennemi, dès qu'il est blessé, n'est plus qu'un frère ». Aux services officiels elle ajoute l'appoint de ses libres services. Nos malheurs passés l'ont instruite et aguerrie ; elle se prépare avec plus d'intelligence et de

(1) J. DE MAISTRE, *Soirées de Saint-Pélersbourg.*

courage à de nouveaux combats de miséricorde.

J'ai vu cela, mes frères, dans les rapports de votre Société. Vos hôpitaux volants se tiennent prêts à se diriger vers les parties du territoire où la lutte peut être engagée. Sur la ligne qui les sépare des hôpitaux fixes, dernier refuge des malades et des blessés, vous avez disposé vos infirmeries de gare, haltes réconfortantes et lieux de repos où les victimes de la guerre doivent trouver des aliments réparateurs et les soins médicaux qui conviennent à leur état. Vos écoles de brancardiers exercent les hommes à l'office délicat du transport. Les femmes, en proie à la sainte fièvre de la charité, s'initient à l'art de l'infirmière et font assaut d'activité dans les ouvroirs qu'elles ont fondés pour garnir vos lingeries de tout ce qui est nécessaire aux pansements. Vos bataillons de médecins et de sœurs de charité n'attendent qu'un signe pour se porter là où les appelleront les devoirs d'un patriotique et religieux dévouement.

En prévoyant l'avenir, vous n'oubliez ni le présent, ni le passé. Les blessés de nos expéditions coloniales reçoivent de votre charité ce qui peut les réconforter et les récréer : des

aliments,. des cordiaux, des vêtements, et, comme vous le dites si bien : « ces mille riens auxquels le cœur du soldat est d'autant plus sensible qu'il y retrouve comme un souvenir des gâteries de la famille ». Votre patriotique reconnaissance n'a pas hésité à envoyer, dans des circonstances douloureuses, de larges secours aux blessés des nations qui s'étaient montrées sympathiques à nos malheurs. Vous ne perdez pas de vue les blessés et les malades de la terrible guerre de 1870. En les assistant, vous étendez jusqu'à leurs familles votre charitable compassion que bénissent les orphelins, les veuves et les ascendants sans soutien. Sur les ossements pieusement recueillis des morts pour la patrie vous construisez et entretenez des tombes qui les honorent ; et vos cœurs généreux, pénétrant jusque dans le monde mystérieux où ces chers morts attendent l'éternel bonheur, offrent pour eux des prières solennelles qui implorent en leur faveur la pitié et le pardon de Dieu.

Voilà, mes frères, les miséricordieux combats de votre Société. Pour ces combats il vous faut un trésor de guerre. Vous le demandez aux cotisations annuelles, aux quêtes, aux

ventes de charité, aux impôts prélevés sur le plaisir, aux dons spontanés des cœurs généreux qui comprennent votre noble mission. Que Dieu daigne multiplier vos ressources, car vous ne vous en servirez, j'en suis certain, que pour multiplier le bien.

N'ayez pas d'autre ambition que de si bien faire que tout le monde sente le besoin de vous imiter. Sur le théâtre des héroïques vertus qui, par une attention délicate de la Providence, projettent un rayon de gloire à travers les ténébreuses calamités de la guerre, vous avez un rôle sublime à remplir.

Vous êtes les soutiens du patriotisme. Ce transport sacré, qui décide les jeunes âmes au sacrifice de la vie, tend à fléchir sous le poids de l'horreur naturelle qu'inspire la lugubre perspective de l'abandon et d'une agonie sans secours sur le champ de bataille. Mais vous le relevez par les douces promesses d'une prompte et généreuse assistance, et le soldat confiant peut se dire : Allons bravement à l'ennemi, la charité chrétienne est derrière moi pour me recevoir entre ses bras si je tombe.

Vous êtes la consolation des familles qui comptent sur votre dévouement et se sentent

moins angoissées en pensant que la charité chrétienne les remplace près des êtres si chers qu'elles ont offerts à la patrie, qu'elle les recueillera, s'il arrive quelque malheur, qu'elle leur donnera les premiers soins, qu'elle recevra leurs confidences et mettra leur cœur en rapport avec les cœurs anxieux qui de loin les attendent et font des vœux pour leur prompt retour au foyer.

Vous êtes une prédication vivante, une force de prosélytisme ; car il est impossible que, dans la mêlée de tant d'infortunés dont l'âme est souvent plus malade et plus blessée que le corps, le spectacle du dévouement chrétien n'impose pas l'estime et le respect de la foi qui l'inspire.

Enfin, mes frères, vous êtes les préparateurs de l'universelle paix que doivent désirer toutes les âmes intelligentes et généreuses. En affirmant par des œuvres éclatantes le grand principe de la fraternité humaine et chrétienne, vous le faites entrer dans les cœurs ; vous donnez à réfléchir à ceux qui l'oublient, vous les obligez à se dire : « Pourquoi ne pas s'aimer avant la lutte, puisqu'on doit tant s'aimer après ? — Pourquoi s'ingénier à s'entre-détruire, puisqu'on est décidé

à se faire du bien ? — Pourquoi ne pas consacrer au bien-être et à la prospérité des peuples l'argent qu'on dépense pour blesser et pour guérir ? Supprimons les armements ruineux, arrangeons nos différends par de sages et religieux arbitrages et par de mutuels sacrifices. La paix ! la paix ! Faisons la paix ! »

Alors, mes frères, le plus beau triomphe de votre Société sera de n'avoir plus de raison d'être. Il ne faudra plus vous dire : « Triomphez du mal par le bien ». Mais : « Vous avez vaincu le mal par le bien : *Vicistis in bono malum* ».

LA CHARITÉ

AUX ORPHELINS DE LA GUERRE

LA CHARITÉ
AUX ORPHELINS DE LA GUERRE

ALLOCUTION POUR L'OUVERTURE DE LA MAISON DES ORPHELINES DE LA GUERRE

sous le patronage de Notre-Dame des Anges

(Angers, 5 août 1871)

Monseigneur (1),

La charité est le sourire de Dieu sur la terre ; quand il semble se cacher, elle nous le révèle ; quand il fait entendre les menaces de sa colère, elle nous rappelle les promesses de sa miséricorde ; quand il abaisse la main sévère de sa justice, elle adoucit ses coups ; quand il a frappé, elle guérit les plaies qu'il a faites. Sourire de Dieu, elle devient, en passant par le cœur des hommes, une ré-

(1) Monseigneur FREPPEL, évêque d'Angers.

ponse éloquente et sans réplique à toutes les craintes et à tous les découragements. Il faut espérer contre l'espérance même, lorsque la charité survit au milieu des ruines que multiplient et les fléaux du ciel et les discordes de la terre. La charité, c'est la vraie vie ; aucune violence ne peut avoir raison d'un peuple chez qui l'amour ne souffre que pour être plus prodigue de bienfaits. Heureux donc, malgré ses infortunes, heureux donc le peuple qui peut célébrer encore les fêtes de la charité !

Plus que toutes les villes de France, la ville d'Angers a eu le bonheur, pendant la lugubre année qui vient de s'écouler, d'être plusieurs fois consolée par ces fêtes. Elle les doit, Monseigneur, à la généreuse ardeur de votre âme vraiment épiscopale, qui sait vouloir avec fermeté le bien qu'elle conçoit avec une promptitude dont on a peu d'exemples. En quelques mois, que de nobles et saintes œuvres vous avez accomplies ! La reconnaissance publique ne peut les taire. J'ai l'honneur d'être aujourd'hui son interprète et j'en suis heureux et fier. Sans doute les trop vives lumières de la publicité blessent les grandes âmes, l'ombre discrète et le silence sont

chers à leur modestie, mais peuvent-elles nous refuser d'admirer et de bénir en elles le Père des Lumières et l'Auteur de tout don parfait ?

C'est à lui que s'adressent nos louanges et nos actions de grâces, car c'est lui qui depuis longtemps préparait à ce diocèse un évêque selon son cœur. C'est lui qui fécondait cette intelligence dont les graves leçons révélaient naguère aux âmes studieuses la force, la grâce et la sublimité de l'éloquence chrétienne dans les premiers âges de l'Église. C'est lui qui ouvrait cette bouche d'or, dont les accents charmèrent pendant plusieurs années la jeunesse de la capitale. C'est lui qui mûrissait sous le feu de ses saintes inspirations cette science si sûre et cette foi si ardente que vit briller le mémorable Concile du Vatican. Dieu vous a choisi, Monseigneur, et élevé au rang suprême dans l'Église, moins parce qu'il était temps de récompenser vos travaux que parce que l'heure était venue de vous demander de plus illustres services.

Comme vous avez bien entendu cette vocation ! Vous veniez à peine de donner à Rome le témoignage de la foi, que vous accouriez en France pour donner à votre diocèse le té-

moignage de l'amour. Tout de suite votre cœur se révéla, et mieux que César vous auriez pu dire : « Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu : *Veni, vidi, vici* ». Toutes les âmes, en vous entendant une première fois, vous donnèrent leur confiance, parce qu'elles comprirent qu'elles pouvaient tout attendre de votre dévoûment, si les événements trompaient leurs patriotiques espérances.

Hélas ! ces espérances n'étaient qu'illusions. Un passé honteux conspirait contre la France. Trahie par Dieu plus que par les hommes, elle commençait à s'affaisser, il y aura demain un an, sous le poids des lourds bataillons de l'Allemagne. Nous l'avons vue depuis, sanglante et mutilée, gisant sous les pieds de ces demi-barbares qui semblaient vouloir exprimer toute sa vie, et, comble de la honte et de l'infortune, frappée au cœur par des sauvages, ses propres enfants. C'est horrible ! Ce serait désespérant si en face de ce spectacle de mort nous n'avions à contempler un spectacle de vie.

Quel mouvement, quelle explosion d'amour et de patriotisme dans la bonne ville et dans tout le diocèse d'Angers ! La France appelle aux armes ses enfants, aussitôt l'emprunt dé-

partemental s'ouvre ; les catholiques et les communautés religieuses rivalisent de zèle pour le couvrir ; les bataillons se forment, s'équipent, se mettent en marche ; les séminaristes sont au premier rang, et les prêtres dévoués se tiennent auprès des jeunes soldats, pour soutenir leur courage en face de la mort et les secourir sur les champs de bataille.

Les pauvres vont souffrir de la suspension du travail et de l'absence des bras valides au foyer domestique : voici que les fourneaux économiques fument dans tous les quartiers et préparent la nourriture des nécessiteux.

Les blessés arrivent par milliers ; vite la sainte armée de la charité vole à leur rencontre ; nobles dames, humbles filles, élèves du sanctuaire, pieux laïques, les reçoivent entre leurs bras et les portent dans les vastes ambulances où les attendent mille soins délicats.

Les prisonniers de guerre font entendre un cri de détresse ; à ce cri répondent de généreuses aumônes que les membres du comité angevin vont porter jusqu'aux extrémités de l'Allemagne.

Enfin, tout s'agite pour le bien, et au fond de cette agitation sainte on rencontre toujours

le même homme. Il conseille, il encourage, il ordonne, il organise, il multiplie sa présence, il se dépouille, il sacrifie les plus chères espérances de son Église, il proteste contre les mauvais vouloirs, il parle au roi vainqueur avec une hardiesse et une émotion patriotiques qui excitent l'admiration et provoquent des larmes, il conjure le ciel, il fait appel aux miséricordes du cœur de Jésus, il pleure sur les morts, il est le vivant commentateur de ces paroles de l'Apôtre : « Je me dépense et me dépense encore pour ceux que j'aime : *Impendar et superimpendar* ». Cet homme, c'est le père de famille, c'est l'évêque ! — Monseigneur, soyez béni !...

Toujours prêt aux bonnes œuvres, vous avez en un instant arrêté la fondation de celle que vous proposa une pieuse et noble femme dont le deuil n'a pu se consoler que par le dévoûment. Quand elle disait à Votre Grandeur : « Si les pères meurent au combat, que deviendront les enfants ? » vous répondiez aussitôt : « Nous fonderons l'œuvre des Orphelines de la guerre, ce sera un nouveau joyau dans notre écrin de charité ».

Cette œuvre, Monseigneur, méritait l'attention et la sollicitude de votre cœur si géné-

reux et si français. Elle est la juste et naturelle récompense du sang versé au service de la patrie, elle se recommande par les attraits et les charmes propres à l'enfance. On a pitié d'une fleur sans soutien, d'une couvée abandonnée, comment ne se pencherait-on pas avec amour vers des enfants privés par la mort de celui qui est la force et la vie du foyer domestique ? Tant qu'il est là, sa main robuste arrête la pauvreté sur les pentes de la misère ; sa femme, moins inquiète des premières nécessités de la vie, peut prodiguer aux enfants les soins dont une mère seule a le secret. Que le père vienne à disparaître, tout le poids de la famille retombe sur la mère. Si son amour ne faiblit pas, ses forces ne peuvent répondre à tous les besoins. Elle s'épuise à gagner le pain de chaque jour. Lasse et souvent découragée, elle ne sait plus donner aux âmes leur immatérielle nourriture. Dans cette famille mutilée où il n'y a pas d'éducation, les corps se soutiennent tandis que les âmes s'affaissent. L'ignorance et la grossièreté préparent petit à petit tous les vices.

Venir en aide aux pauvres femmes victimes du devoir accompli par leurs maris, recueillir

leurs enfants dans un pieux asile où ils entendront parler de Dieu, de la grâce, du devoir, de la vertu ; développer par l'éducation dans l'âme de ces enfants le sentiment religieux, l'amour du vrai et du bien, former leur esprit et leur cœur, les préparer à une vie laborieuse, honnête et chrétienne, les conduire dans la modestie et la simplicité jusqu'aux portes de ces carrières obscures, mais utiles, que sanctifient l'amour de Dieu et l'habitude du sacrifice, tel est, Monseigneur, le but que vous vous êtes proposé en fondant l'Orphelinat de Notre-Dame des Anges.

Dieu s'est plu à vous mettre sous la main tous les éléments de cette fondation et ce sont des éléments choisis, comme exprès, pour des Orphelines de la guerre. C'est la veuve d'un officier de marine, aussi distingué par la noblesse du cœur que par la noblesse du sang, héroïque aux combats, mort sur des plages lointaines où les missionnaires se rappellent encore, avec reconnaissance, les services de son amitié dévouée ; c'est la fille d'un vieux chevalier de Saint-Louis, brave officier dont la poitrine était couverte de blessures et de décorations ; héritière d'un grand courage et pleine de nobles souvenirs, cette vaillante

fille n'a pas hésité à quitter une famille aimée, à briser les plus doux liens du cœur, pour venir élever et chérir les enfants des victimes de la guerre ; c'est un brillant élève de Saint-Cyr, devenu, par un généreux mépris de la fortune, milicien de la sainte armée franciscaine, dans les rangs de laquelle ont brillé jadis les Jean de Capistran, les Laurent de Brindes qui, par leurs conseils, leurs encouragements, leurs prières, gagnaient de mémorables victoires ; ce sont les filles de saint François, amant sublime de la pauvreté. Tout jeune il rêvait les combats ; mais l'amour de Dieu ayant vaincu dans son cœur l'amour de la gloire, il prit la croix au lieu du glaive, et partout il allait chantant : « Je suis soldat du Christ ». Enfin, Monseigneur, je devrais dire : c'est toute votre bonne ville d'Angers, car elle a cru en votre parole et obéi sans hésiter à vos désirs ; un pieux fils de saint Benoît a ouvert la porte des bienfaits en donnant l'hospitalité à l'œuvre naissante, et, de toutes parts, les dons se sont empressés, comme pour rendre témoignage de la confiance publique et de l'amour qui est dans tous les cœurs.

Maintenant tout est prêt, que Notre-Dame

des Anges ouvre son manteau pour recevoir les orphelines. O Mère, vous voyez le fruit de nos malheurs, ayez pitié ! Montrez, par la protection que vous accorderez à ces chères petites, que nous pouvons encore espérer en vous et attendre de votre amour le miracle qui nous rendra et la vie et l'honneur. Et vous, mes enfants, entrez sous le manteau de la Sainte Vierge ; croissez, multipliez-vous, devenez bonnes, honnêtes et pieuses, rendez à tous par la prière le bien qui vous est fait. Soyez la voix d'amour et de louange qui nous obtienne du ciel miséricorde et pardon pour tant de haines et de blasphèmes qui outragent la sainte majesté de Dieu. Demandez à Dieu qu'il venge par la régénération de notre pays le sang de vos pères. Demandez surtout pour celui qui s'est fait votre père une grâce sans laquelle il n'y a pas de paix pour son cœur ; l'ennemi lui a ravi sa mère, que sa mère lui soit bientôt rendue, que bientôt il puisse dire en voyant sa chère Alsace : C'est toujours ma patrie ; c'est ma France tant aimée !

LA CHARITÉ RAYON D'ESPOIR

LA CHARITÉ RAYON D'ESPOIR

POUR L'ŒUVRE DE LA MISÉRICORDE

Église de St-Michel, Havre

(8 Novembre 1891)

Beati misericordes quoniam ipsi misericordiam consequentur.
(MATTH. cap. v. 7).

Mes frères,

L'année dernière et au commencement de cette année, j'eus le bonheur de me prosterner aux pieds du Saint-Père et de lui demander sa paternelle bénédiction, comme récompense et couronnement de mes travaux apostoliques. Des deux longues audiences qu'il daigna m'accorder j'ai rapporté un souvenir qui remue profondément mon cœur chaque fois que je l'évoque. Les splendeurs d'une haute et puissante intelligence m'ont ébloui, mais ce que

j'ai le plus admiré c'est le grand cœur dont la tendre sollicitude embrasse toutes les nations de la chrétienté.

Parmi ces nations, il en est une qu'il aime comme les patriarches aimaient leur aîné : c'est celle qu'il a appelée dans une mémorable encyclique « la très noble nation française ». Léon XIII croit à sa mission ; il a confiance en son action providentielle sur les destinées de l'Église. — « Le salut est là », me disait-il d'une voix assurée comme celle des prophètes. Et comme je lui rappelais nos misères morales, sociales et politiques, et lui exprimais la crainte que Dieu, pour nous châtier de nos ingratitudes, ne nous abandonne dans un prochain avenir, je le vis se redresser tout à coup, et son œil étincelant fixé sur moi : « Mon fils, s'écria-t-il, ne croyez pas cela. « L'Évangile ne peut pas mentir. Or, il y a « dans l'Évangile une parole qui me rassure « sur le sort de la France, quels que soient « les erreurs et les crimes dont elle est au- « jourd'hui victime. Cette parole, la voici : « *Beati misericordes, quoniam ipsi misericor- « diam consequentur* : Bienheureux les misé- « ricordieux parce qu'ils obtiendront misé- « ricorde ». Et quelle est dans le monde

« la nation miséricordieuse, si ce n'est la « France ? N'est-elle pas à la tête de toutes « les bonnes œuvres ? Ne rencontre-t-on pas « son cœur généreux à toutes les extrémités « du monde ? » Et alors le Saint-Père me fit de toutes les miséricordes de la France une énumération et un panégyrique qui me prouvèrent qu'il connaissait à fond le cœur français.

J'emportai dans mon cœur attristé un rayon d'espoir. Ce rayon d'espoir, je sens le besoin de le faire luire à vos yeux pour vous consoler et vous encourager au bien, dans votre vie privée et votre vie publique. Prêtez-moi votre attention.

I

Ce n'est pas sous la forme d'une sentence, mais bien sous la forme d'une promesse, que Jésus-Christ a dit au monde : « Bienheureux les miséricordieux, parce qu'ils obtiendront miséricorde ». Ainsi il a engagé sa parole et son honneur, étant lui-même en cause dans une promesse dont l'accomplissement relève d'une puissance et d'un amour infinis. — Il est allé plus loin. Pouvant se contenter d'assurer

à nos miséricordes une récompense indéterminée, il a spécifié ce qu'il ferait à l'égard des miséricordieux ; il a mis leurs sentiments et leurs œuvres en rapports intimes avec la plus touchante et la plus aimable de ses perfections : « *Beati misericordes quoniam ipsi misericordiam consequentur :* Bienheureux les miséricordieux parce qu'ils obtiendront miséricorde ». Nous devons donc croire que Dieu se penchera avec amour vers nos misères, si nous-mêmes nous nous laissons aller aux pentes qui entraînent nos cœurs vers les misères de nos frères. A défaut d'autres raisons, la parole du Sauveur nous suffit.

Mais remarquez, je vous prie, que cette parole entre et se fait accepter sans effort dans nos esprits, et mieux encore dans nos cœurs. Elle n'a point les allures étranges de cette autre béatitude, qui proclame, au mépris de nos plus naturels instincts, l'excellence de la pauvreté. Quand le Sauveur nous dit : « *Beati pauperes :* bienheureux les pauvres », on le comprend difficilement. Au contraire, quand il promet la miséricorde aux miséricordieux, cela va de soi, parce que cela s'explique et se justifie aisément par la nature même de nos relations avec Dieu.

Dieu, perfection suprême, est le principe et le type de toute perfection. Il aime à se voir et à se reconnaître dans sa créature, surtout dans les habitudes qu'elle acquiert, par de libres et généreux efforts. Mais, en nous comme en lui la perfection suit la même loi ; elle s'achève dans l'âme humaine comme elle s'achève en Dieu. Or en Dieu la perfection s'achève par l'amour.

Principe éternel et innascible, il commence dans les profondeurs de son essence le mystérieux mouvement des processions divines. Il engendre l'image parfaite et subsistante de sa propre vie, son Verbe, son Fils. Du Père et du Fils procède spontanément Celui que les plus grands contemplateurs de l'être divin ont appelé la force perfective : *Vim perfectivam :* l'Esprit-Saint, amour vivant et personnel, qui termine dans l'infini, sans les limiter ni les circonscrire, les évolutions de la vie divine, qui achève le nombre parfait dans l'unité parfaite, qui donne à Dieu son propre nom : « *Deus charitas est :* Dieu est l'amour même ». Achèvement de la perfection en Dieu, l'amour achève encore la perfection des œuvres divines. Tout le bien qui vient de Dieu est marqué d'un chiffre auquel on le re-

connaît. Substances, forces, ordre des êtres, évolutions de la vie, harmonie des mouvements et des formes, beauté de la nature, tout nous révèle une puissance et une sagesse infinies. Toutefois, ni la puissance, ni la sagesse ne nous donnent le dernier mot de la perfection divine. Où Dieu nous apparaît plus Dieu, c'est dans les manifestations de son amour : quand il se penche vers nous, quand il nous entoure comme un père de sa tendre sollicitude, quand il écoute nos prières, quand il vient au-devant de nos désirs, quand il encourage, par la promesse de biens inénarrables, nos efforts dans les âpres chemins du devoir et de la vertu, mais, par dessus tout, quand il a pitié de nos misères, jusqu'à se donner lui-même à nous.

La misère, ce triste héritage du péché, a tellement envahi notre pauvre vie qu'on peut dire de l'homme qu'il est pétri de misère. Eh bien, chose admirable, ce qui nous rendait méprisables aux yeux de Dieu, puisque c'était le fruit de nos offenses et de notre ingratitude, a eu l'étrange pouvoir de l'attirer vers nous. « Il est bien vrai, dit S. Thomas, que sa bienheureuse et forte nature ne peut s'attrister de nos maux ni en recevoir le contre-coup : *Tris-*

tari de miseria alicujus non competit Deo. Mais, voyez comme il appelle toutes ses perfections au secours de son amour pour le rapprocher de nos misères. Sa sagesse conçoit un plan d'abaissement qui va le rendre semblable à nous, puisque, par le péché, nous avons cessé d'être semblables à lui ; sa puissance opère le mystère admirable dans lequel apparait toute sa charité, l'Incarnation : *In hoc apparuit charitas Dei in nobis, quoniam filium suum misit Deus in mundum* (1). Regardez ce Verbe dont la nature immortelle et invulnérable contemplait nos misères sans en pouvoir souffrir ! Il semble nous envier cette touchante faiblesse qui nous fait compatir aux souffrances de nos semblables ; et afin de souffrir plus que tous les hommes des maux de tous les hommes, il se fait homme comme nous. Et alors toutes les douleurs se donnent rendez-vous dans son âme sainte et dans sa chair sacrée ; les tourments de son cœur et les lèvres de ses plaies crient sans cesse vers le Ciel : Pitié ! pitié pour les misères humaines !

O Dieu très puissant, très sage, très juste, vous nous avez révélé dans les saints livres la

(1) JOAN., cap. IV, 9.

perfection qui achève vos œuvres ! Israël, au souvenir de chacun de vos bienfaits chantait dans le parvis du temple ; « Gloire au Seigneur, parce qu'il est bon et que sa miséricorde est éternelle : *Confitemini Domino quoniam bonus, quoniam in sæculum misericordia ejus* » (1). Vos prophètes, vos apôtres, après avoir rappelé vos jugements et les miracles de votre puissance, s'écriaient : « La miséricorde divine l'emporte sur la justice : *Misericordia superexaltat judicium* (2). — Les miséricordes de Dieu sont au-dessus de toutes ses œuvres : *Miserationes ejus super omnia opera ejus* » (3). Mais aujourd'hui vos révélations ont atteint leur pleine lumière : en contemplant Jésus-Christ l'exemplaire et le roi de la miséricorde, nous pouvons nous écrier avec la pieuse emphase du Psalmiste : « Le Seigneur est miséricordieux, oui miséricordieux : *Misericors et miserator Dominus* » (4).

Si tel est, mes frères, l'ordre et l'état de la perfection en Dieu, on comprend qu'il aime à

(1) Psalm., cxvii.
(2) Jac., cap. ii. 13.
(3) Psalm., cxliv.
(4) Psalm., cx.

nous voir suivre le même ordre pour arriver au même état.

Les facultés admirables, qui nous élèvent au-dessus des autres créatures, ne sont que le commencement, le germe de notre perfection ; l'homme est évidemment plus parfait lorsque ces facultés sont en action ; plus parfait, lorsque par le travail il affirme son empire sur la nature et imite la toute puissance de Dieu ; plus parfait, lorsque, par son intelligence, il pénètre dans le monde mystérieux des idées et des causes et imite la science de Dieu ; plus parfait, lorsque appliquant sa volonté à la pratique du devoir et de la vertu, il imite la sainteté de Dieu ; plus parfait, enfin, lorsque, parvenu à une connaissance plus haute et plus intime du souverain bien, il s'attache à lui, il entre en lui et le fait entrer en lui-même par l'amour. C'est le plus haut sommet que l'homme puisse atteindre en ce monde et en l'autre : « l'amour de Dieu, dit l'apôtre, l'emporte sur tout et survit à tout : *Major autem charitas ; — charitas nunquam excidit* » (1).

Mais vous comprenez, mes frères, qu'il n'y a pas de véritable amour de Dieu sans l'amour

(1) I Cor., cap. xiii, 8, 13.

du prochain. Qui aime Dieu suit les pentes de l'amour divin, dont l'habitude est de répandre ses bienfaits sur toute misère. Dieu donne avec une libéralité infinie : il donne l'être, la force, le mouvement, la beauté, la vie, la grâce ; il conserve, il soutient, il console, il pousse au bien, il opère en nous ; esclave de sa bonté, il se donne lui-même et de plusieurs manières, dit le docteur Angélique : *Deus dat seipsum multis modis.* Et parce que ses dons s'adressent à une nature misérable à laquelle il compatit et qu'il veut guérir de ses maux pour la rendre bienheureuse, nous appelons miséricorde l'amour qui achève la perfection de Dieu dans ses œuvres.

Voilà, chrétiens, le type sacré dont l'imitation nous grandit plus que toute puissance, toute science et toute vertu. Car, entendez-le bien, explorer en tous sens le monde de la pensée, pénétrer tous les mystères de la nature, exceller en force, en sagesse, en justice, en austérités, faire des œuvres merveilleuses, c'est moins que d'être miséricordieux. Si notre cœur touché par l'amour de Dieu s'ouvre avec libéralité pour répandre le bien, si, pour couronner nos largesses, nous n'hésitons pas à nous donner nous-mêmes, si, rencontrant par-

tout la misère, nous compatissons amoureusement à la misère, notre ressemblance avec Dieu est achevée, et l'on peut dire de la miséricorde qu'elle est, de toutes les vertus, celle qui nous rapproche le plus de Dieu.

Voyez donc comme cette parole du Sauveur : — Bienheureux les miséricordieux — est maintenant éclairée. Il est évident, en effet, que la miséricorde crée, entre Dieu et l'âme humaine, la plus légitime, la plus haute, la plus vive sympathie. Se voyant lui-même, mieux que partout ailleurs, dans les miséricordieux, il est attiré plus fortement vers eux, et, comme, selon S. Thomas, « le propre de sa miséricorde, à lui, est de guérir la misère » (1), il s'applique à en délivrer ceux chez qui il rencontre les qualités et les habitudes de son amour ; il les configure à sa propre béatitude, parce qu'ils sont déjà configurés à sa perfection. « *Beati misericordes quoniam ipsi misericordiam consequentur* ».

Ces considérations, mes frères, sont confirmées par un instinct de notre cœur qui, lui aussi, élève la miséricorde au-dessus de toutes les œuvres, et oublie souvent, en sa faveur, de légitimes griefs. Quand un homme, dont

(1) *Repellere miseriam maxime competit Deo.*

la vie a été déflorée par des fautes graves, se montre compatissant et généreux, ne nous sentons-nous pas portés à l'indulgence et à la pitié ? Dès que nous pouvons dire de lui : il est si bon ! c'est assez pour nous faire oublier les reproches que nous voulions lui adresser. En cela, notre cœur est d'accord avec la promesse du Sauveur : « *Beati misericordes quoniam ipsi misericordiam consequentur* ».

Appuyez-vous donc sur cette promesse, mes frères, pour vous exciter à toutes les bonnes œuvres. Ouvrez vos cœurs et vos mains, donnez beaucoup et surtout donnez votre temps, vos soins, vos peines, donnez-vous vous-mêmes, penchez-vous avec amour sur toutes les misères que vous rencontrerez, et Dieu fidèle à sa parole consolera votre vie : Misère du péché, misère de la tentation, misère de la persécution, misère du chagrin et de la souffrance, tout disparaîtra sous le souffle de la miséricorde divine, si vous êtes miséricordieux.

Voilà l'espérance que je donne à chacun de vous. Mais ce n'est qu'une petite lueur de mon rayon d'espoir, permettez-moi de le projeter sur un plus vaste théâtre, où vous êtes engagés par la solidarité du même nom et du même sang dans une même destinée.

II

Un pieux et savant évêque (1) a écrit ces paroles remarquables : « L'homme ne peut « avoir la puissance de poser une limite ab- « solue et infranchissable au premier et au « plus absolu des attributs de Dieu, et le mal « aurait presque lieu d'être fier, s'il dépen- « dait de lui d'enchaîner l'amour et le pardon « du Tout-Puissant. Heureusement il n'en est « pas ainsi. Dans l'exercice de sa miséricorde. « principalement envers les nations, Dieu ne « relève, en dernier ressort, que de lui-même ; « son droit de grâce est un droit royal et « sans appel. Il pardonne parce qu'il le veut, « il pardonne à cause de son nom, à cause « de sa gloire, à cause de sa bonté ; et son « nom, sa gloire, sa bonté sont intéressés « dans la vie d'une institution qui porte en « son sein le salut du monde. L'Église, patrie « de la vérité, dépositaire des grâces de Dieu, « l'Église semble avoir perdu aujourd'hui « tous ses points d'appui. Le miracle qui la « tient présentement en l'air et dans le vide

(1) Mgr Pie, évêque de Poitiers.

« n'est évidemment pas la condition perma-
« nente de sa durée, ni la loi ordinaire de la
« providence. Il faut que la miséricorde di-
« vine lui vienne en aide, et il semble qu'elle
« doive passer par la France que les peuples
« ont toujours considérée comme le plus beau
« fleuron de la couronne de Jésus-Christ sur
« la terre, par la France qui ne peut être acca-
« blée et humiliée que le propre nom de Dieu
« n'en souffre, et que sa cause n'en soit pro-
« fondément atteinte ».

J'adhère à ces pensées, mes frères, et vous devez remarquer qu'elles ne sont que le commentaire des vues et des espérances du Saint Père qui promet la miséricorde à la France et proclame que le salut viendra de là. Permettez-moi d'insister.

Il est impossible de lire notre histoire sans se convaincre que la France a reçu du ciel la noble mission de soutenir l'Église de Jésus-Christ ; nous la voyons intervenir dans tous les grands périls. Elle naît au christianisme et promet déjà à l'Église une alliée fidèle, lorsque tous les pouvoirs sont Ariens ; elle brise les gigantesques efforts qui semblaient promettre au mahométisme l'empire de l'Occident ; elle se défend avec ardeur contre les

envahissements du protestantisme, afin de conserver à la foi catholique le secours de sa vaillante épée. Ce secours, la papauté en a ressenti l'efficacité dans tous les siècles et un homme illustre, le comte de Maistre, a pu dire de nous : « Les Français eurent l'honneur « unique et dont ils ne sont pas, à beaucoup « près, assez orgueilleux, celui d'avoir cons- « titué humainement l'Église catholique, en « donnant ou en faisant reconnaître à son « chef le rang indubitablement dû à ses fonc- « tions divines ». En retour de ses généreux exploits, Dieu a toujours protégé la France aux heures critiques où sa vie était menacée. Les miracles ne coûtaient rien à sa bonté. Une trame merveilleuse d'événements, où la vie de l'Église et la vie de la France sont mêlées, se déroule en notre histoire. Ils semblaient l'avoir entrevue ces saints papes et ces saints évêques qui, en annonçant à la France qu'elle serait rudement châtiée chaque fois qu'elle manquerait à sa vocation, lui ont cependant prédit qu'elle vivrait autant que l'Église. Le Moyen âge est plein de traditions mystérieuses qui soutenaient la foi et les espérances de nos pères.

Certains esprits curieux s'en préoccupent,

moi je n'en tiens aucun compte ; j'ai assez de la promesse certaine de mon Sauveur exprimée par ces paroles : *Beati misericordes quoniam ipsi misericordiam consequentur* : Cette promesse s'applique aux peuples aussi bien qu'aux individus, à cette différence pourtant que la miséricorde à l'égard des individus peut être retardée, aussi bien que la justice, jusqu'aux jours éternels, tandis que les peuples, n'ayant qu'une existence terrestre, doivent recevoir, ici-bas, leur châtiment et leur récompense.

Que nous soyons châtiés un jour, et bientôt, peut-être, par la justice divine, cela ne m'étonnerait pas, nous l'avons bien mérité. Un pays où les ennemis de Dieu et de l'Église triomphent, où l'on trouble, sans raison, et pour le simple plaisir de satisfaire l'impiété, la paix des âmes religieuses, où l'on prépare sournoisement le dépouillement et la ruine des sociétés consacrées par vocation aux œuvres de piété et de bienfaisance, où l'on donne tant de liberté aux plus abominables blasphèmes et aux plus infâmes provocations du vice, où l'on désorganise la famille, où l'on corrompt l'enfance, où l'on pervertit le peuple, où l'autorité se déconsidère et s'a-

moindrit tous les jours, où les plus haut placés perdent le sens de la plus vulgaire probité, où la force aveugle du nombre menace de devenir le droit et la justice, où l'audace des mécréants et des malfaiteurs croît en proportion de la frayeur des honnêtes gens qui n'osent plus faire leur devoir, ou qui ne le font qu'avec des ménagements propres à enhardir l'impiété et le crime ; un pays où tant de misères morales déshonorent la vie publique, a tout lieu de craindre la justice divine.

Mais les pessimistes exagèrent sur ce point, et l'on entend leur voix lugubre annoncer des catastrophes comme on n'en a jamais vu et prédire que la France est une nation finie.

Pourquoi donc, s'il vous plaît ? — N'y a-t-il pas près des fautes que Dieu a le droit de châtier une foule de bonnes œuvres qu'il ne peut laisser sans récompense ; près d'une France irreligieuse, le cœur plein de corruption et les mains pleines de péchés, une France catholique, le cœur plein d'amour et les mains pleines de miséricordes ? Si l'on peut craindre que l'une soit châtiée, pourquoi ne pas espérer que l'autre soit consolée ?

O Dieu juste et miséricordieux ! je n'ai pas

besoin de vous prier de lire près des pages de mort, les pages de vie de notre histoire ; vous voyez tout ; dussions-nous être accablés sous les coups de votre colère, nous compterions encore sur le retour de votre adorable bonté. Car vous avez dit qu'il sera beaucoup pardonné à ceux qui ont beaucoup aimé. Or, une vérité éclatante comme le jour, ressort de la statistique générale des œuvres de dévouement ; c'est que la France est de toutes les nations celle qui a le plus aimé. « Elle est toujours la première en générosité » ! disait dernièrement à nos pèlerins le Père des fidèles ; aucune misère n'a frappé vainement à la porte de son cœur. Quand les pouvoirs ont cessé de patronner officiellement l'apostolat catholique, c'est la France qui a conçu, développé, étendu partout l'œuvre admirable de la Propagation de la Foi ; c'est l'argent de la France qui est la principale ressource de cette œuvre ; c'est le zèle de la France qui stimule en tous les pays les ardeurs du prosélytisme ; ce sont les enfants de la France qui, plus hardis et plus nombreux que tous les autres, se pressent et se succèdent aux pays inhospitaliers où se fait chaque année une moisson de martyrs. Elle est si bien la pre-

mière en cette œuvre de haute miséricorde que tout étranger qui va porter aux sauvages et aux barbares la bonne nouvelle du salut est pour eux un Franc.

Dans les grands empires d'Orient, des milliers d'enfants périssaient chaque jour abandonnés sur les bords des chemins et au milieu des champs, emportés dans le limon des grands fleuves ou dévorés par des animaux immondes. La France, dont l'oreille attentive comme l'oreille d'une mère entend toutes les plaintes de la douleur, si faibles et si lointaines qu'elles soient, la France a eu pitié de ces pauvres petits, elle les a mis sous la protection de sa religieuse enfance, et malgré les tracasseries d'une politique ombrageuse, malgré les barbares et ineptes plaisanteries de l'incrédulité, elle a fait de l'œuvre de la Sainte Enfance la campagne et l'émule de l'œuvre de la Propagation de la Foi. O petits anges que nous avons sauvés de l'éternelle mort, chantez, devant le trône de Dieu, les miséricordes de la France !

Et vous Père humilié de la famille chrétienne, vous dont la prière emprunte aux angoisses et aux douleurs de la captivité une irrésistible puissance, n'avez-vous pas dit que

vous vous souveniez devant Dieu des miséricordes de la France, miséricordes anciennes et nouvelles qui resserrent chaque jour les liens d'amour entre l'Église et sa fille aimée ? C'est la France qui, vers le milieu de ce siècle, a fait entendre si haut les revendications de son amour filial qu'elle a contraint à vous protéger ceux qui n'auraient pas demandé mieux que de vous abandonner ; c'est elle qui, protestant contre l'injuste dépouillement dont vous fûtes victime, a, la première, tendu la main pour recueillir le denier de votre royale pauvreté ; c'est elle qui a fourni les premiers hommes de ces bataillons dévoués qui se sont fait écraser pour soutenir votre sainte cause ; c'est elle qui, fidèle au malheur, envoie pour vous consoler des flots de pèlerins dont la haine des impies voudrait faire taire l'amour compatissant. Vains efforts, ce que nous ne pourrons plus aller vous dire à vos pieds, nous le crierons de loin, d'une voix si forte et si retentissante que vous saurez toujours que la France vous aime et a pitié de vos malheurs.

Père de la famille chrétienne, vous êtes l'objet des miséricordes de la France, mais à tous les enfants de cette famille le grand

cœur de la France est ouvert. Les persécutés et les proscrits de tous les pays, prêtres, religieux et religieuses, sont venus tour à tour lui demander asile et protection, elle les a reçus avec amour. Y a-t-il quelque part un grand désastre ? c'est à la France qu'on s'adresse pour demander du secours. Mais dans son sein, grand Dieu, quelle puissante et splendide germination d'œuvres miséricordieuses ! On a essayé d'en faire la statistique ; mais « qui pourrait raconter les exploits de ces Sisyphes de l'amour dont rien ne rebute ni n'affaisse la vaillance... tous tourmentés, de l'unique désir de plaire à Dieu en aimant le prochain, du besoin de spiritualiser la vie en la sacrifiant aux malheurs d'autrui » (1) ? Qui pourrait énumérer cette multitude d'œuvres qui n'oublient rien, ni la naissance du pauvre, ni son enfance, ni son éducation, ni son mariage, ni sa famille, ni son travail, ni ses déplacements, ni ses infirmités, ni ses tentations, ni son déshonneur, ni les accidents qui éprouvent sa vie tourmentée, ni son agonie, ni sa mort, ni sa sépulture ; et pour toutes ces œuvres, les crèches, les asiles, les écoles, les patronages,

(1) Maxime du Camp.

les orphelinats, les refuges, les ouvroirs, les vestiaires, les dispensaires, les fourneaux, les abris, les hôpitaux même créés par la miséricorde chrétienne, pour suppléer à l'insuffisance, et souvent pour corriger le mauvais vouloir de l'assistance publique ? Qui pourrait faire le recensement des légions de généreux volontaires, hommes et femmes, qui ajoutent à l'action des bataillons réguliers, qu'a consacrés la religion, l'appoint de leurs libres services ? Le cœur de la France est un vaste foyer de miséricorde dont la chaleur rayonne partout et fait éclore dans le monde catholique une foule d'institutions charitables. Il est peu de bonnes œuvres, sur la surface du globe, dans lesquelles la France ne soit engagée par des dons ou des services personnels. Dernièrement encore, c'est elle qui a conçu et organisé une croisade internationale contre l'esclavage qui déshonore et afflige les régions trop peu connues du grand continent africain. Et quand la nature se refuse aux désirs de son cœur compatissant, avec quelle ferveur elle demande au ciel le soulagement des misères humaines, avec quel pieux empressement et quelle délicate attention elle conduit ses malades et ses infirmes aux

lieux bénis où Jésus et sa Très Sainte Mère se plaisent à manifester leur miséricordieuse puissance ! Là on voit de nobles chrétiens oublieux de leur nom et de leur rang remplir l'humble office d'hommes de peine, de nobles femmes devenir les domestiques et les infirmières des pauvres. Là, on entend la voix émue des foules crier au ciel : Jésus ! Marie ! ayez pitié de nous, exaucez-nous, guérissez nos malades, convertissez les pécheurs, sauvez la France ! Là, on voit éclater des miracles sauveurs qui semblent être les arrhes du grand prodige auquel nous devons notre régénération religieuse et sociale.

Voilà, mon Dieu, l'avoir de la France, en regard des dettes qu'elle a contractées envers votre justice ! Si notre grand docteur a dit vrai : « *Misericordia non tollit justitiam sed est quædam justitiæ plenitudo* (1), — la miséricorde ne contrarie pas la justice, mais elle en est la plénitude » nous avons le droit d'espérer en votre bonté, autant que le devoir de craindre votre colère. — Vous pouvez nous frapper, mais, quoi qu'il arrive, quand bien même je verrais se coaliser contre nous, non seulement une triple alliance mais tous

(1) S. Thomas d'Aquin.

les peuples de l'Europe ; quand bien même je verrais les noirs bataillons de l'ennemi envahir de nouveau mon pays, quand bien même la révolution sociale, venant en aide à la guerre étrangère, multiplierait les catastrophes et les ruines, quand bien même j'entendrais retentir, d'un bout de l'Europe à l'autre, ce cri sinistre : *Finis Galliæ !* j'oserais encore compter sur la promesse de mon Sauveur, et dire à la France désolée : « *Beati misericordes, quoniam ipsi misericordiam consequentur* ».

« France, s'écriait une sainte âme qui voyait « dans ses extases nos péchés et nos vertus,— « France, combien tu es ingénieuse pour « irriter et calmer la justice de Dieu ! Si tes « crimes font tomber sur toi les châtiments « du Ciel, ta vertu de charité criera vers « Dieu : Miséricorde et pitié, Seigneur ! S'il « t'est donné, ô France, de voir les jugements « de ma justice irritée, dans un temps qui te « sera manifesté, tu connaîtras aussi les juge- « ments de ma compassion et de ma miséri- « corde ».

Mes frères, « les jugements de la compassion et de la miséricorde divine » il dépend de nous de les hâter. Déjà la France a pris,

par les bonnes œuvres accomplies depuis le commencement de ce siècle, des arrhes sur le cœur de Dieu, achevez la somme qui doit payer notre rançon, donnez-nous par vos miséricordes non seulement la mesure de votre générosité, mais la mesure de votre patriotisme. Tout le bien que vous ferez doit entrer dans l'immense conspiration d'amour destinée à conjurer la conspiration des haines antireligieuses qui provoquent contre nous la justice divine. Si la haine est punie, que l'amour soit récompensé. Et il le sera parce que la miséricorde est promise aux miséricordieux:

« *Beati misericordes quoniam ipsi misericordiam consequentur.* »

LE GRAND DON DE LA CHARITÉ

LE GRAND DON DE LA CHARITÉ

POUR LA FÊTE DE L'ADORATION

Chapelle de la Miséricorde

(Le Havre, 17 Mai 1900)

Christus dilexit nos et tradidit semetipsum pro nobis.
Le Christ nous a aimés et s'est livré pour nous.
(GALAT., cap. II, 20).

Mes frères,

Je n'ai jamais pu lire sans une profonde émotion ces paroles par lesquelles l'Apôtre saint Paul nous rappelle l'amour infini que Jésus, notre cher et aimable Sauveur, nous a témoigné ; et, dans ce jour consacré à l'Adoration solennelle du Très Saint-Sacrement, je me sens pressé de les méditer devant vous et avec vous.

Jésus nous a aimés : *Christus dilexit nos.* Il n'a pas attendu que l'humanité allât le chercher ; mais il l'a amoureusement prévenue par ses embrassements, son immolation, toutes les largesses de sa dilection. Il s'est livré : *Tradidit semetipsum,* autant qu'un Dieu, majesté infinie, peut se livrer à de misérables créatures comme nous, et le nom par lequel nous exprimons ce miséricordieux abandon, vous le connaissez tous : c'est l'Eucharistie.

Dans le monde sacramentaire, l'Eucharistie, dit la théologie, est le sacrement central autour duquel se groupent tous les autres, comme préparation ou comme symbolisme, le plus sublime, le plus digne de tous les sacrements. Pourquoi cela, mes frères ? Parce qu'il est excellemment le grand, le magnifique, l'incompréhensible don de la vie divine. Dieu, en effet, nous donne sa vie dans l'Eucharistie. Il nous la donne par une admirable gradation qu'un pieux auteur, saint Thomas, ou peut-être son maître Albert le Grand, exprime en ces quelques mots : « Dans ce sacrement, Dieu se donne comme compagnon de notre pèlerinage : *In socium nostræ peregrinationis ;* comme prix de notre rédemption : *In pretium nostræ redemptionis ;* comme

nourriture de notre mortalité : *in cibum nostræ mortalitatis*. Suivons avec attention et recueillement cette gradation de l'amour divin.

I

Par une condescendance toute gratuite, Dieu a voulu, dès l'origine des temps, être le compagnon du pèlerinage de l'homme, non seulement par l'action naturelle de sa Providence et les mystérieuses opérations de sa grâce, mais par des apparitions, un commerce sensible, qui faisait dire au peuple de son choix : Il n'y a pas de nation aussi grande que nous, dont les dieux s'approchent, comme notre Dieu s'approche de nous : *Non est alia natio tam grandis, quæ habeat deos appropinquantes sibi sicut Deus noster* (1). On entendait le bruit de ses pas, léger comme un souffle du soir, dans le délicieux jardin qui devait être le berceau d'une race innocente et bénie, et notre premier père conversait avec Lui. Offensé par l'ingratitude de celui qu'il avait comblé de tant de biens, il ne se retira

(1) Deut., cap. iv, 7.

pas dans les profondeurs du ciel pour nous laisser en proie aux tristesses de l'isolement, il voulut bien encore s'occuper de nous. De temps en temps, son amour de père l'amenait vers nous pour nous avertir, nous consoler et faire des promesses.

Il envoyait à Abraham des visions, et lui montrait les étoiles du ciel, symbole des innombrables générations qui devaient sortir de ses flancs. Sous la figure d'un voyageur attardé, il se montrait tout à coup à ce vieil ami assis à l'entrée de sa tente, et Abraham lui lavait les pieds, le faisait asseoir à sa table, et recevait une prophétie en échange de son hospitalité. Il troublait le sommeil de Jacob pour éprouver sa force. Il multipliait les apparitions pour instruire, consoler et fortifier Moïse, le législateur de son peuple. Il appelait les juges, il inspirait David, il parlait à Salomon. Nuée mystérieuse, il descendait sur le propitiatoire, et faisait entendre sa voix sous l'aile des glorieux chérubins. Il se dressait sous des formes lumineuses, terribles, grandioses, en face des prophètes ; il posait devant eux, et les invitait à ébaucher, dans leurs oracles, les tableaux de l'avenir. Cependant, il ne se livrait pas tout entier, et laissait,

après son passage, je ne sais quel saisissement. Aussi ce cri populaire de la crainte s'était-il transmis de génération en génération : « Nous avons entendu Dieu ; nous avons vu Dieu, nous mourrons ».

Mais bientôt plus de crainte. Dieu nous préparait une apparition qui devait faire pâlir les apparitions antiques et manifester, mieux que jamais, son immense et tendre amour pour l'humanité. — Écoutez... une voix se fait entendre au milieu des temps : « Je viens ; me voici ! *Ecce venio* ». Et l'air retentit de ce joyeux cantique des anges : « Gloire à Dieu, au plus haut des cieux ; aujourd'hui, un Sauveur vous est né ». Ce Sauveur, c'est le propre fils de Dieu, son Verbe anéanti, Emmanuel, Dieu avec nous. On l'a vu sur cette terre et il a conversé avec les hommes : *In terris visus est, et cum hominibus conversatus est* » (1). Mais hélas, pauvre humanité ! Hâte-toi de jouir de sa présence ; car il ne fait que passer. Il passe dans la maison de Zacharie ; il passe à Bethléem ; il passe sur la terre d'Égypte, lieu de son exil ; il passe à Nazareth ; il passe au désert ; il passe dans les villes et les bourgades de la Judée et de la

(1) Baruch., cap. III, 38.

Galilée ; il passe à Jérusalem. Il passe et il semble pressé de disparaître : « Encore un peu de temps, dit-il, et vous ne me verrez plus : *Modicum et non videbitis me* » (1).

Il est resté trente-trois ans au milieu de nous. Trente-trois ans ! La moitié d'une vie d'homme dans la longue vie de l'humanité ! Est-ce donc là toute la visite de notre Dieu ?

Non, chrétiens, non. L'amour est fertile en inventions. Le Fils de Dieu qui est tout amour, a trouvé le moyen de retourner vers son Père, et de rester au milieu de nous. Bien-aimé captif, sur vos bras, sur vos pieds, sur votre cou, sur tous vos membres, vous portez les chaînes que vous jette, chaque matin, la parole du prêtre. Une parole, c'est bien peu de chose, et pourtant, cette parole vous enlace à ce point, que vous ne pouvez plus fuir. Vous êtes à nous ; l'Eucharistie est votre visite perpétuelle dans les tentes de l'humanité. Ah ! vous êtes là, non pas comme le rapide voyageur qui ne demande aux lieux où il s'arrête, qu'une courte hospitalité ; non pas comme un maître qui traverse la foule tremblante de ses serviteurs, et s'empresse de leur communiquer ses ordres ; non pas comme un roi glo-

(1) Joan., cap. xvi, 16.

rieux qui vient éblouir ses sujets par le prestige de sa grandeur, et mendier leurs acclamations. Vous êtes là, comme un ami, un doux et tendre ami, qui prend ses délices à être au milieu des hommes, et à leur faire, par sa présence, le premier don de sa vie.

En effet, mes frères, le premier don de la vie entre amis, c'est la présence, le regard, la parole. La parole, surtout ; elle monte de notre cœur à nos lèvres, et donne à ceux qui la reçoivent dans l'intimité, comme la fleur de notre vie. Quand on se met en face de quelqu'un pour lui faire des confidences, on a pris la résolution de ne plus s'appartenir, et de partager sa vie. Voyez deux amis en présence ; l'un, le plus petit, le plus humble, le plus faible, et peut-être le plus affligé et le plus découragé, joint ses mains, et, le regard fixé sur celui qu'il aime, il lui dit : Parlez-moi, mon ami, parlez-moi, je vous en conjure, un mot de vos lèvres si chères ; un mot qui me révèle les secrets de votre grande âme ; un mot qui m'encourage et me soutienne dans les luttes de la vie ; un mot qui me console de mes peines ; un mot, ô mon ami, comme ceux que vous savez si bien dire ! Et ce mot descend, lumineux, grave, doux, bienfaisant,

dans l'âme qui le demande et en a si grand soif. O mes frères, je ne suis rien au monde qu'un pauvre moine du bon Dieu ; mais parce que je vous aime, mon bonheur est de me rencontrer avec vous, et de vous faire, en vous parlant, le seul don de ma vie que je puisse vous faire, pour l'heure présente, et que, bientôt, je ne vous ferai plus.

Mais, écoutez ; il est un ami qui ne vous quittera jamais. Partout où il y a une hostie consacrée, il demeure et vous attend. Dans les palais, les villes, les bourgades, les temples superbes, les pauvres églises, les humbles chapelles, partout vous pouvez jouir de sa sainte présence et de son aimable compagnie. Allez le trouver. A genoux devant le tabernacle d'où il vous voit et vous entend, priez-le de vous parler au cœur, et dites-lui : O mon Jésus ! O mon doux ami ! Parlez à mon cœur ! Un mot de vos lèvres si chères ! A mon âme si avide de connaître vos perfections, un mot révélateur ! A mon âme lassée et défaillante dans les combats de la vie, un mot réconfortant et protecteur ! A mon âme triste, désolée, accablée de douleur, un mot consolateur ! Un mot, ô mon Jésus, un mot comme ceux que vos lèvres aimées savent si bien dire ! »

Oui, mes frères, allez dire cela au Dieu qui vous visite, et, en le visitant vous-mêmes, jouissez du premier don de sa vie.

II

Au premier don de sa vie, par sa visite, le Dieu qui nous aime ajoute le don plus généreux de sa vie par le sacrifice eucharistique.

Selon sa notion religieuse, le sacrifice est l'offrande faite à Dieu, d'une vie qu'on immole pour adorer sa suprême majesté, reconnaître son souverain domaine et son infinie bonté. Le droit divin, sachez-le bien, réclame le perpétuel et total hommage de notre existence. Du simple fait de notre absolue dépendance, découle la nécessité d'un acte d'anéantissement qui adore et rend grâces. Fussions-nous purs comme les anges, ou comme notre premier père quand il sortit des mains de Dieu, le devoir nous crie : Sois sacrifié : *Sacer esto.* Combien plus, si nous considérons les effroyables désordres et la dette immense du péché ! Hélas, pauvre pécheur, je crois entendre au-dessus des gémissements et des

plaintes de ma misère, la voix redoutable de la justice divine, qui me demande le sacrifice de ma vie: *Sacer esto !* Mais à quoi aboutirai-je, si je me donne? Ma pauvre vie est comme le néant en regard de la majesté infinie du Dieu auquel je me dois.

Des victimes ! — Il en a vu passer sous ses yeux des légions. Les holocaustes et les hécatombes ont fait monter vers lui des plaintes immenses et la fumée de leur sang. Horreur ! L'homme lui-même, l'homme est tombé sous le couteau des sacrificateurs. Et devant ces monceaux de victimes, ô Dieu juste ! vous avez dit : « Tout cela ne saurait m'apaiser : je n'en veux pas ! » — Désespérante impuissance ! — Je puis faire à ma patrie, à ma famille, à tous ceux que j'aime, le sacrifice de ma vie ; je m'en retire avec honneur ; le généreux parfum de mon sang traverse les siècles et la postérité me bénit. Mais, pour Dieu, mon sacrifice ne vaut rien. — Que vous faut-il donc, ô Dieu jaloux ? — Ce qu'il vous faut, c'est une vie égale à la vôtre, une victime parfaite comme vous ; ce qu'il vous faut, c'est un autre vous-même.

Eh bien, chrétiens, soyez étonnés, soyez confondus ; un Dieu invulnérable et immor-

tel, un Dieu s'est donné par charité, par pur amour, l'incroyable pouvoir de s'immoler à la justice divine, et de mourir à notre place : *Christus dilexit nos, et tradidit semetipsum pro nobis.* Nous n'avions pas assez de vie pour combler les brèches faites par le péché à l'honneur divin, et voilà qu'une vie divine se met à notre disposition. Au sommet du Calvaire, un Homme-Dieu expire sur la croix. Tout à l'heure, il disait à ses disciples : « Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime ». Et maintenant, il meurt, substitué par l'amour à tous les pécheurs, comblant les vœux de la très haute et très sainte majesté de Dieu, apaisant sa justice, et inondant de grâces l'humanité qu'il a sauvée de la mort éternelle.

Credo ! credo ! Je crois, me direz-vous ; mais le drame du Calvaire est bien loin de moi. Sans doute, je puis faire en imagination le long pèlerinage des dix-neuf siècles qui me séparent du sacrifice de la croix ; je puis me représenter la dernière scène de la passion de mon Sauveur ; je puis me prosterner, en esprit de foi, au pied de son gibet, le tenir embrassé, et l'offrir, avec la sainte victime qu'il porte sur ses bras sanglants, au Dieu

dont je veux adorer la majesté et apaiser la colère ; mais j'aimerais bien mieux un sacrifice qui s'accomplirait sous mes yeux, une victime que je pourrais prendre en mes mains, et montrer au ciel, en disant : « *Ecce Agnus Dei ; ecce qui tollit peccata mundi !* Voici l'Agneau de Dieu ! Voici le porteur des péchés du monde ! »

Eh bien, Chrétiens, soyez satisfaits. Ce qui ne s'est vu qu'une fois sur le Calvaire, vous pouvez le voir tous les jours sur l'autel, dans le Sacrement d'amour qui naît d'un sacrifice d'amour. Sur l'autel comme sur le Calvaire, c'est la même victime, le Christ béni, fils unique de Dieu et d'une vierge qui lui a donné notre nature. Sur le Calvaire, il répandait son sang sous les coups des bourreaux ; sur l'autel, il le répandrait encore sous le coup des paroles sacerdotales, s'il n'était immortel. Sur le Calvaire, il exhalait son âme sainte ; sur l'autel, il la garde ; mais, ne pouvant plus mettre sous nos yeux la réalité de sa mort, il nous en montre l'image saisissante dans l'éclipse totale de sa gloire, la captivité de ses membres, la suspension des fonctions naturelles de ses sens, sous les signes fragiles du Sacrement. La séparation

virtuelle de sa chair et de son sang, l'immobilité, le silence, l'anéantissement, qui le mettent à notre disposition, jusqu'à la destruction de son être sacramentel, expriment, autant qu'il est possible, les mutations sacrées et l'état de mort, propres au sacrifice.

Même victime sur le Calvaire et sur l'autel, et aussi, même substitution amoureuse. Puisque le droit de Dieu réclame un sacrifice, puisque nulle vie inférieure ne peut remplacer la nôtre dans cet acte religieux, en toute justice, nous devrions être couchés et immolés sur l'autel, comme nous aurions dû être couchés et immolés sur la croix. Mais le Dieu d'amour qui nous a remplacés sur la croix, nous remplace également sur l'autel. Regardez ce que le prêtre tient entre ses mains au moment de la Consécration : du pain composé de grains broyés, triturés, fondus ensemble ; du vin, composé de fruits foulés aux pieds, et mêlés dans une généreuse liqueur. Ce pain, ce vin, c'est moi, c'est vous, c'est nous tous en une naïve et innocente représentation. Et voici que, sous le coup d'une formule sacrée, la représentation devient une réalité divine. Sur les espèces symboliques, le « *Sacer esto* » retentit : l'humanité figurée

disparaît et Dieu lui-même la remplace à l'état de victime.

O amour ! ô amour ! Puis-je voir de pareilles choses sans être profondément ému et attendri ? — Puis-je assister avec indifférence et froideur au sacrifice d'un Dieu ? — Puis-je laisser voyager mon âme distraite loin du nouveau Calvaire où il s'immole pour moi ? — Non ; non, mon Dieu ! J'adore avec un profond respect le mémorial de votre passion ; j'implore avec larmes votre pitié pour moi et pour tous ceux que vous remplacez dans la mort ; j'enveloppe dans un mouvement d'amour mon être tout entier ; je le couche sur l'autel auprès de vous, je l'immole avec vous, hostie sainte, résolu de m'unir, par une vie de sacrifices, à votre sacrifice, et de concourir, autant que je le puis, à la réparation de l'honneur divin, et au prix de notre rédemption : *in pretium nostræ redemptionis.*

III

L'Apôtre a bien dit : « Le Christ nous a aimés : *Christus dilexit nos* ». Deux fois, il se livre à nous dans la sainte Eucharistie, et par

sa perpétuelle présence en nos tabernacles, et par la substitution de sa vie à la nôtre dans le sacrifice de l'autel ; mais ce n'est pas encore la consommation de son amour : « Il a aimé les siens, dit l'apôtre saint Jean, jusqu'au fini de l'amour : *Christus cum dilexisset suos, in finem dilexit eos* » (1). Et pour lui, le fini de l'amour, ce n'était pas de se sacrifier pour nous, mais d'entrer en nous, de s'unir à nous, de devenir la nourriture de notre mortalité : « *In cibum nostræ mortalitatis* ».

O Jésus ! Votre amour a donc voulu faire pour nous, ce que ne peut faire aucun autre amour. Nous pouvons épargner à ceux que nous aimons les douleurs de l'absence et de la séparation ; nous pouvons leur prodiguer des témoignages de notre tendresse et de notre dévouement ; nous pouvons les éclairer, les diriger, les encourager et les consoler ; nous pouvons, par de vives paroles ou des regards ardents, essayer de faire passer notre âme dans leur âme ; nous pouvons héroïquement sacrifier notre vie pour sauver leur vie ; mais vivre en eux et les faire vivre de nous, mettre le centre de notre vie au centre de leur

(1) Joan., cap. xiii, 1.

vie, nous ne le pouvons pas. Et voilà pourtant le prodige d'amour qu'opère en nous Jésus-Eucharistie : « Je suis le pain de vie, a-t-il dit, le pain descendu des cieux, afin que celui qui en mange, ne meure pas. — Ma chair est véritablement une nourriture, et mon sang est véritablement un breuvage. — Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi, et moi en lui ». C'est la communion !

Admirable et délicieuse union de deux êtres amis qui se pénètrent sans se confondre, et qui se peut traduire par ces cris du Cantique et de l'Apôtre : « Mon bien-aimé est à moi, et moi, je suis à lui. — Ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi ».

Union libre et sainte, où la rencontre se fait de gré à gré, où la pénétration s'opère dans l'intime de la vie, où la matière s'enveloppe de voiles pudiques, où les éléments ne se touchent qu'avec des précautions en quelque sorte infinies, pour faire s'épouser des esprits ; car ce n'est pas notre chair qui saisit, broie et s'approprie la vivifiante chair du Christ, pour en extraire ce qu'elle contient de vie ; les espèces sacramentelles, seules, deviennent sa pâture, et le Dieu incarné qu'elles dérobent à nos sens va droit à l'âme qui en a faim.

Union féconde dans laquelle la vertu de celui qui s'est appelé le pain des cieux, guérit les plaies du péché, fait fleurir les saintes habitudes de l'âme, et donne à notre chair une empreinte qui la prépare à une glorieuse surabondance de vie dans l'éternelle résurrection.

Union généreuse dans laquelle Celui qui est tout, se donne sans réserve et malgré tout à celui qui n'est rien.

Il se donne sans réserve ; car il ne mesure ni sa grâce, ni sa vertu ; c'est nous qui le mesurons par la capacité que donne à notre âme la ferveur de nos préparations. Si, par impossible, nous pouvions nous faire une âme infinie, sa vertu infinie, ses mérites infinis, rien n'échapperait à l'avidité de notre amour.

Il se donne malgré tout : — malgré l'obscurcissement de sa gloire, plus effacée, plus anéantie que lorsqu'il vivait, et conversait au milieu des hommes. Supprimez la pompe extérieure dont nous entourons le sacrement de l'autel, il ne reste plus qu'un signe vulgaire : un peu de pain. Et Jésus, dans son amour, a voulu cela pour ne pas effrayer ses timides enfants, et empêcher la douce et sainte familiarité à laquelle il les convie.

Il se donne malgré tout : — malgré l'indignité de ceux qui consacrent son corps et son sang. Grand est le pouvoir, sublime est l'honneur du sacerdoce ; mais qui donc est assez saint pour en être digne ? Ah ! Seigneur, vous le savez, c'est le tourment de mon âme. Quand je tiens dans mes mains l'hostie que je dois consacrer, quand je pense à ce que je suis et au Dieu qui va venir, je me sens si indigne, que ma langue hésite, parfois, et que je voudrais pleurer des larmes de sang, pour y noyer mon indignité.

Jésus se donne malgré tout : — malgré l'indignité de ceux qui le reçoivent. Que de pauvreté dans la nature, que d'imperfections dans la vie des chrétiens qui se font une joie de s'approcher souvent de la table sainte ! Mais Jésus ne tient compte que de leur amour et de leur ardent désir de s'unir à lui, et veut bien les traiter en amis.

— Que dis-je ? Il se donne à des serviteurs et à des servantes, âmes vulgaires qui ne marchent qu'à petits pas dans le service de Dieu, ne se soumettent qu'aux strictes exigences de sa loi, et refusent à leur vie médiocre le plus petit acte de perfection chrétienne. — Jésus, lui, ne refuse pas de s'approcher d'elles et de

récompenser, par le don de tout lui-même, leur parcimonieuse charité.

Plus généreux encore, il se donne à des passagers et à des inconnus : âmes indifférentes et lâches qui oublient, pendant des années entières, leurs plus graves devoirs. Quand, par aventure, elles se souviennent de la loi qui les appelle à la Table sainte, Jésus n'ose pas leur dire : « Qui êtes-vous ? Je ne vous connais pas ». Il se donne, bien qu'on puisse craindre qu'en le quittant, elles ne retombent dans leur même indifférence et leur même lâcheté. N'est-ce pas le comble de la générosité ?

En voici l'excès : Jésus se donne à ses ennemis : — à ces monstres qui, sous les dehors de la piété, s'approchent du Dieu caché, et lui font respirer, dans un embrassement sacrilège, l'odeur cadavéreuse de leur âme empoisonnée par le péché. Comment, ô mon Jésus ! ne vous échappez-vous pas des mains du prêtre au lieu d'entrer dans ces sépulcres blanchis ? — Prodige d'amour ! Votre miséricorde affronte un si grand outrage, et souvent il arrive que la plus lâche des trahisons n'est punie que par un remords salutaire.

« *Amor ad ima provocat ; amor facit insa-*

nire : l'amour fait faire des bassesses et des folies », disaient les anciens. On brave toute honte pour se donner à ceux qu'on aime ; on leur sacrifie ce qu'on a de plus cher. Et voilà ce que vous faites, ô mon Jésus ! Votre honneur, votre gloire, tout est sacrifié ; aucune indignité ne peut triompher de votre amour pour nous. O sainte bassesse ! O divine folie !

Après cela, mes frères, que puis-je dire ? Je n'ai plus qu'un mot dans le cœur et sur les lèvres. Ce mot, conclusion pratique de ce que vous venez d'entendre, c'est le nom même du sacrement que nous adorons solennellement aujourd'hui, et dans lequel l'amour divin s'est livré à nous : Eucharistie ! Action de grâces !

Oh oui ! A genoux, tout à l'heure, épanchons nos cœurs dans une immense action de grâces. — *Christus dilexit nos et tradidit seipsum pro nobis.* Oh merci ! merci !

Merci ! aimable et doux compagnon de notre pèlerinage. Appelez-nous souvent près du tabernacle où vous résidez, pour nous parler au cœur, nous encourager, nous fortifier, nous consoler, et charmer les heures de notre exil.

Merci ! chère et sainte victime qui, déjà im-

molée pour nous sur le Calvaire, vous immolez encore chaque jour pour nous sur l'autel. Faites-nous une place près de vous, et donnez-nous le courage de nous immoler avec vous.

Merci ! pain des Anges, divine nourriture de notre vie fragile et défaillante. Nous ne pouvons pas vous changer en nous, comme nous faisons de la nourriture de notre chair ; mais changez-nous en vous, afin que nous soyons un avec vous, comme vous êtes un avec votre Père céleste.

Jésus ! Jésus ! par pur amour, vous vous donnez à nous ; par amour reconnaissant, nous nous donnons à vous, et voulons que toute notre vie puisse se résumer et s'exprimer en ce seul mot : Eucharistie ! Action de grâces pour le grand don de votre charité.

LE GRAND CHARITABLE
SAINT VINCENT DE PAUL

LE GRAND CHARITABLE SAINT VINCENT DE PAUL

A la réunion des Sœurs et des Dames de la Charité de Châtenay (Seine)

(19 Juillet 1902)

> *Ab infantia mea crevit in me miseratio et de utero egressa est mecum.*
>
> Depuis mon enfance, la miséricorde s'est accrue en moi ; elle était sortie avec moi du sein de ma mère (Job, xxi, 18).

Mes chères sœurs, Mesdames,

Je ne crois pas qu'on puisse mieux appliquer ces paroles de Job, qu'au grand Saint dont l'Église catholique célèbre aujourd'hui la fête, et auquel vous venez pieusement demander des leçons de charité. Quel homme merveilleux ! — Dieu l'a fait naître au siècle de nos illustrations et de nos gloires, comme

pour justifier cette parole de l'Apôtre : « *Major autem horum caritas* : la plus grande de toutes les choses est la charité ». En effet, plus grand que les savants, les littérateurs, les poètes, les orateurs, les capitaines, les hommes d'État, les hommes d'Église, plus grand même que tous les saints de cet âge célèbre, saint Vincent de Paul s'élève et domine, comme la vertu divine dont il est l'admirable personnification.

Un savant professeur, devenu depuis un des membres les plus illustres de l'Épiscopat français (1), disait de lui dans un de ses panégyriques : « Saint Vincent de Paul a fait pour la charité au XVII^e^ siècle, ce que le Docteur angélique avait fait au XIII^e^ pour la science de la foi... Il a légué au monde chrétien sa Somme, une Somme magnifique, la Somme de ses œuvres.

Je n'ai pas l'intention de faire resplendir ces œuvres dans un panégyrique solennel. Je me contenterai de jeter un coup d'œil sur leur ensemble, d'en chercher le principe dans la grande âme qui les a conçues et accomplies, et d'en tirer les conclusions propres

(1) Monseigneur FREPPEL, évêque d'Angers.

à raviver, dans votre vie chrétienne, l'esprit de foi et les saintes flammes de la charité.

I

« Dieu se plaît, dit l'apôtre saint Paul, à choisir pour l'accomplissement de ses grands desseins, des éléments infirmes et de basse condition, afin de confondre les orgueilleuses prétentions de nos forces naturelles » (1). Voulant imprimer au monde un nouvel et sublime élan vers les œuvres de miséricorde, il jeta les yeux sur un humble enfant qui faisait paître, dans les Landes, les troupeaux de son père.

L'enfant s'appelait Vincent, nom de lutteur et de conquérant, qu'il devait illustrer par les pacifiques et glorieuses victoires de la charité. Sa rude écorce de paysan était l'enveloppe d'une âme pure, droite, intelligente, judicieuse, ferme et tendre dont les heureuses dispositions furent bientôt remarquées par tous ceux qui l'entouraient, par son père, sur-

(1) *Infirma mundi elegit Deus ut confundat fortia.* (I Cor., cap, I, 27).

tout, qui prit la résolution de le faire instruire. A cet effet, il sacrifia soixante livres par an, grosse somme en ce temps-là, pour de pauvres gens. Mais il faut le dire, jamais argent ne fut mieux placé; la France, le monde entier, devaient en recueillir les intérêts.

Je ne m'attarderai pas au récit des événements et des circonstances qui conduisirent Vincent jusqu'au sacerdoce, et du sacerdoce jusqu'au vœu héroïque dont il fit la règle de toute sa vie.

Comme tous les saints, il passa par le creuset de l'épreuve. Captif des pirates africains, vendu comme esclave, instrument de la miséricorde de Dieu pour la conversion de ses maîtres, rendu à sa patrie, perdu, à quelque temps de là, au milieu de Paris, sans ressources et sans protection, accusé de vol, menacé de la prison, et enfin, livré, par une généreuse substitution de sa charité, à la plus terrible et la plus désespérante des tentations contre la foi, il n'entra reposé, fortifié, et transfiguré dans la voie où Dieu l'appelait, que par le vœu qu'il fit de consacrer toute sa vie à Jésus-Christ, dans la personne des pauvres. Un illustre évêque, saint François de Sales, pénétrant le mystère

de cette transfiguration, ne craignit pas de prononcer ce jugement prophétique: « que dans un temps où l'on verrait fleurir les Bérulle, les Sénault, les Bence, les Condren, les Bourgoin, les Bourdoise, les Olier, l'humble Vincent de Paul serait le plus grand et le plus saint des prêtres ».

La petite paroisse de Clichy, premier théâtre de son ministère, devient bientôt, grâce à son zèle et à son dévouement, l'Église des saints. Entré comme précepteur dans l'illustre famille de Gondi, il y vit comme un Chartreux ; puis, effrayé de l'estime des hommes et des honneurs qu'on lui rend, il va s'ensevelir dans la petite ville de Châtillon-les-Dombes. Mais il n'y laisse pas dormir la vivante vertu de son cœur généreux. Il convertit les âmes, il appelle à lui et groupe les dévouements, il jette la semence destinée à devenir plus tard l'opulente mission des confréries de charité. Rappelé par l'obéissance dans la maison de Gondi, il se décide à prendre son élan. Il multiplie les *Charités* d'hommes et de femmes. Apôtre des prisonniers et des galériens, aux pieds desquels il s'humilie, et dont il touche les cœurs endurcis, il peut s'écrier comme Job : Je sens

croître en moi la miséricorde, dont j'ai ressenti, depuis mon enfance, les divins tourments : *Crevit in me miseratio*. Son universelle vocation est fixée. Arrivé à la plénitude de l'âge, et sans autre dessein arrêté que d'accomplir son vœu, il va bientôt, de son quartier général de Saint-Lazare, faire face à toutes les misères humaines.

Grande misère, en ce temps-là, la misère du sacerdoce ! Les guerres de religion, les polémiques de l'hérésie, les ordinations hâtives et sans préparation avaient affadi le sel de la terre. On visait bien plus, en entrant dans l'Église, les riches bénéfices, que la science et les vertus qui rendent digne de les posséder, et d'en faire un saint usage. Le grand concile de Trente avait décrété la réforme du clergé, mais, chez nous, elle se faisait attendre. Vincent crut qu'il était temps de lui donner une vigoureuse impulsion. Exercices pour les ordinands, retraites spirituelles, conférences ecclésiastiques se succédèrent à St-Lazare. On en vit sortir, pleins de science et de vertus, les Olier, les Tronson, les de Rancé, la Rochefoucauld, et le plus illustre de tous, Bossuet, qui, dans le souvenir des entretiens de M. Vincent, trouvait un charme

merveilleux, et qui écrivait de lui au pape Clément XI : « Quand Vincent de Paul parlait, on sentait bien que ce n'était pas l'homme, mais Dieu qui parlait par sa bouche ».

Parler pour former des âmes sacerdotales, ce n'était pas assez ; il fallait leur préparer un champ de culture. De là, l'œuvre des séminaires. Commencée par Vincent de Paul, et conduite parallèlement par M. Olier, elle devait enfanter ce clergé, qui, malgré ses imperfections, put traverser sans défaillir l'épreuve sanglante de la Révolution, et renaître au milieu des ruines, pour l'honneur et le salut de la France et du monde entier.

Près de la misère, et à cause de la misère sacerdotale, grande misère des pauvres gens des faubourgs et des campagnes, privés des secours spirituels qui alimentent la vie chrétienne, et l'empêchent de choir sur les pentes de l'ignorance et de la corruption. Au fond de son cœur charitable, Vincent entend ce cri d'alarme : « *Parvuli petierunt panem, et non erat qui frangeret eis* (1) : les petits enfants de Dieu réclament le pain sacré de la vérité, et personne ne vient le rompre pour apaiser leur faim ». — Allons à eux, s'écrie-t-il, et il va.

(1) THREN., cap. IV, 4.

Avec une profonde humilité et une touchante bonhomie, il se met à la portée de ces brebis délaissées du troupeau de Jésus-Christ. Commencées sans autre but que de faire du bien là où l'apôtre se trouvait, les Missions vont devenir l'œuvre d'une société de prêtres pieux et instruits, qui, groupés autour de leur père, « s'appliqueront, entièrement et purement, au salut du pauvre peuple ». — « *Evangelizare pauperibus* : Évangéliser les pauvres », c'est leur devise et leur cri de ralliement. « Laissez à d'autres, leur dit Vincent, la méthode pompeuse, la fanfare qui flatte les oreilles et ne convertit pas les cœurs, et contentez-vous de la petite méthode qui est : Simplicité et sainte bonhomie ».

La société des prêtres de la Mission, lentement et prudemment accrue, sera bientôt une grande armée. Du vivant même de son fondateur, elle ira chercher les âmes dans les contrées lointaines où la France colonise. Vincent eût voulu la voir dans tout l'Orient, et jusqu'au fond de la Chine. — Eh bien, triomphez, cher saint, elle y est maintenant, et cueille, tous les jours, dans ces régions où planent encore les ombres de la mort, d'abondantes moissons d'âmes, et les palmes du martyre.

Avec la misère des âmes, grande misère des corps : misère des enfants pauvres, des orphelins, des filles en péril, des enfants trouvés, des vieillards, des infirmes, des malades, des incurables, des sans-travail, des mendiants. Comment faire face à tant de maux ? — Ah ! la miséricorde grandit dans le cœur de Vincent, comme les misères humaines : *Crevit miseratio*. Il en projette autour de lui les saintes flammes, et fait sortir de leurs palais et de leurs hôtels, les reines, les princesses, les nobles dames, pour les enrôler dans ses Confréries de charité. Les œuvres de la Madeleine, de la Providence, des Nouvelles catholiques, des Filles orphelines, des Filles de la Croix, des Filles de Sainte-Geneviève, sont les enfants de ses conseils, de ses encouragements, de ses services, de son zèle miséricordieux. — Les hôpitaux, les hospices, les refuges, les asiles, les patronages, les écoles s'ouvrent à toutes les misères ; et pour visiter, consoler, assister, servir, soulager, guérir ces misères, la grande armée des Filles de Charité va s'ajouter à la grande armée des prêtres de la Mission.

Pour réparer l'œuvre de perdition commencée par une femme, Dieu a voulu associer la

femme à toutes les œuvres de rédemption, de salut et de perfection. Près de son fils Jésus, il a placé Marie, sa très sainte Mère ; près de Jérôme, l'admirable Paule ; près de Benoît, la douce Scholastique ; près de François d'Assise, la vaillante Claire ; près de Dominique, les trois filles de son cœur, Diane, Cécile et Aimée ; près de François de Sales, l'héroïque Jeanne de Chantal ; près de Vincent, la charitable Louise de Marillac, connue, depuis son veuvage, sous le nom de M^elle^ Legras. Éprouvée par d'effroyables malheurs, elle voulut, comme Vincent, se vouer à Jésus-Christ, dans la personne des malheureux, et se laissa si bien consumer par le feu de la charité, que le saint disait d'elle : « Son corps est mort, il n'y a que son âme qui vit ».

Secondé par cette admirable femme, Vincent commença le recrutement de cette armée de filles dévouées dont il voulut faire les servantes de toutes les misères humaines. Il versa dans leur cœur les richesses de son cœur, et il eut l'audace d'espérer qu'elles auraient toutes les vertus des religieuses, en n'ayant pour clôture que l'obéissance, pour grille, que la crainte de Dieu, pour voile, que la modestie. Son audace lui a réussi. Les

Filles de Charité ont accompli sous ses yeux des merveilles de miséricorde. Elles sont, aujourd'hui, répandues par milliers dans le monde entier. Les autres nations nous les envient : « Ah ! si nous avions, comme la France, des Filles de Charité, disait un illustre ambassadeur de Russie, il y a longtemps que l'Orient serait à nous tout entier ! » (1).

Que n'ai-je le temps de vous raconter dans tous ses détails la lutte gigantesque entreprise par le grand charitable contre les calamités publiques ! La guerre, l'horrible guerre, avait dévasté des provinces entières ; les troubles de la Fronde avaient mis le comble à la désolation. Les maladies pestilentielles, la famine, faisaient, chaque jour, de lugubres moissons du pauvre peuple de France. « Ah ! que mon cœur saigne, s'écrie Vincent, de voir tant de maux ! » Et vite, il va se jeter aux pieds des grands, les arrose de ses larmes, en criant : « La paix ! la paix ! donnez-nous la paix ! » De tous côtés, il mendie, et avec tant d'éloquence, que la reine et les grandes dames laissent tomber entre ses mains leurs bijoux, les riches d'abondantes aumônes. Il

(1) Le général IGNATIEFF.

organise des convois de vivres et de secours. Il fait marcher, comme un général, ses Missionnaires et ses Filles, à travers toutes les embûches et tous les périls, vers les lieux d'où lui arrivent des cris de détresse. Et lui, le plus pauvre des pauvres, trouve le moyen de dépenser au service des sinistrés plus de soixante-quinze millions. Faut-il s'étonner après cela qu'on l'ait appelé « l'intendant, le nourricier des provinces désolées, le Père de la patrie » (1)?

O France, sois fière de ce père, et incline ton cœur reconnaissant devant la magnifique couronne de ses œuvres ! A l'âge de 85 ans, lorsque ses jambes enflées et couvertes de plaies, ne peuvent plus le porter, il lance encore son cœur vaillant à la poursuite des misères humaines. Enfin, accablé par l'âge et les infirmités, il se sent pris d'un sommeil invincible : « C'est le frère, dit-il gaiement, qui vient avant la sœur ». — Elle peut venir, cette terrible sœur. Pour vous, ô bon, aimable et charitable saint, elle sera douce. En vous introduisant dans votre gloire céleste, elle donnera l'essor à votre gloire terrestre. Vous avez restauré, rajeuni, grandi, toutes les

(1) Lettre du Gouverneur de Saint-Quentin.

œuvres de miséricorde que vous a léguées le passé. Vous avez fait sortir les âmes pieuses de la petite vie où elles se renfermaient, développé les initiatives privées, créé mainte et mainte institution de bienfaisance, et donné aux cœurs chrétiens l'élan qui, depuis, s'est traduit par de si admirables dévouements. Toutes les miséricordes contemporaines sont de votre lignée, vous êtes si bien maître dans l'art sacré de mettre la miséricorde corporelle au service du salut des âmes, que la sainte Église, par la voix de son Chef suprême, « vous a déclaré et institué patron spécial de toutes les associations charitables qui existent dans le monde catholique, et veut qu'on vous rende les honneurs qui sont dûs aux célestes patrons » (1).

Mais je ne veux pas me contenter d'admirer vos grandes œuvres ; je veux en chercher le principe dans votre sainte âme, pour la complète édification de mes chers auditeurs.

(1) Bref de sa sainteté Léon XIII, du 12 Mai 1885.

II

Parmi les statues qui, au commencement du dernier siècle, décoraient un de nos plus beaux monuments, il y en avait une sous laquelle on lisait cette inscription : « Vincent de Paul, philosophe frañçais du dix-septième siècle ». Les dispensateurs de gloire auxquels était due cette canonisation civile, n'ont pas eu la bonne fortune de la voir consolidée. L'Église, plus clairvoyante qu'eux, a trouvé dans l'âme de Vincent de Paul un principe plus efficace que la philosophie, et a remplacé, par une apothéose inoubliable, l'apothéose indécente et grotesque du voltairianisme. Pendant qu'on reléguait la statue philosophique du Louvre dans le coin obscur d'un hospice, elle a convié les fidèles du monde entier à vénérer sur les autels la statue d'un Saint.

Sans doute, les grands dons de la nature, l'élévation de l'esprit, les intuitions du génie, la noblesse et la fermeté de caractère, la générosité du cœur peuvent servir d'appoint

aux grandes œuvres, mais encore faut-il qu'ils soient mus par une force supérieure, quand il s'agit de faire entrer l'héroïsme dans les habitudes d'une vie humaine. Malgré son origine obscure et toute plébéienne, Vincent de Paul était riche des dons de l'âme ; toutefois, aucune de ses facultés naturelles ne pourrait nous expliquer sa vie et sa fécondité surhumaine, si nous ne pouvions dire de lui : « *Spiritus sanctus erat in eo :* L'Esprit de Dieu, l'Esprit-Saint était en lui ».

Principe de toute grâce, source vive, feu ardent, charité substantielle, l'Esprit de Dieu, quand il s'empare d'une nature d'homme, la purifie, la rectifie, la transforme, l'enlève, et la pousse à se surpasser elle-même par des œuvres merveilleuses, comme celles que nous admirons dans la vie de notre grand saint.

Spiritus sanctus erat in eo : L'Esprit Saint était en lui, et sa vive lumière lui fit comprendre de bonne heure le sens profond de cette parole de l'Écriture : « *Beatus qui intelligit super egenum et pauperem* (1) : Bienheureux celui qui a l'intelligence du pauvre et de l'indigent ».

Placé en face des misères et des douleurs

(1) PSALM., XL.

humaines, l'œil de la chair n'y découvre que des difformités troublantes qui le scandalisent. A qui ne veut voir les choses qu'à travers cet exécrable principe : la jouissance est la loi suprême de la vie, — le malheur devient un objet repoussant au contact duquel le jugement se pervertit, le cœur s'endurcit et se paganise.

Plus clairvoyant quand il est pur, l'œil de la raison ne considère pas les misères humaines comme une difformité dans l'œuvre de Dieu, mais plutôt comme une ombre permise, par laquelle la Providence nous invite à l'attendrissement, à la pitié, à la bienfaisance. Alors on s'incline vers le malheur, et l'on dit avec un ancien : *Homo sum, et nihil humani a me alienum puto* (1) : Je suis homme, et rien de ce qui est humain ne m'est étranger. Toutefois, il n'est pas encore temps de dire avec l'Écriture : *Beatus qui intelligit super egenum et pauperem.*

C'est l'Esprit de Dieu qui, en ouvrant dans l'âme humaine l'œil de la foi, met les malheureux en pleine lumière, et nous montre, en leur personne humiliée, non seulement l'objet d'une providentielle sollicitude, mais Dieu

(1) Térence.

lui-même, Dieu anéanti, Dieu qui s'est, en quelque sorte, incarné dans le pauvre, et en a fait comme un sacrement vivant où l'on peut l'adorer et le servir. Au regard de la foi, le pauvre, c'est le Christ lui-même, le Christ, vrai fils de Dieu, voulant recevoir à son compte, par une mystérieuse et ineffable appropriation, les largesses, les consolations et les soins de la miséricorde chrétienne, et devenir ainsi le suprême objet de toutes nos charités ; le Christ qui a dit : « Ce que vous faites au plus petit de mes frères, c'est à moi que vous le faites : *Quamdiu fecistis uni ex fratribus meis minimis, mihi fecistis* » (1).

Éclairé par l'Esprit de Dieu, Vincent de Paul l'a vu dans toutes les misères humaines, ce Christ béni, et, prosterné par l'amour à ses pieds, il lui a dit : « Vous êtes mon Maître et mon Dieu : *Tu Dominus et Deus meus.* J'enchaîne pour toujours ma vie à votre service dans la personne des malheureux, vos chers petits frères ».

Spiritus sanctus erat in eo : L'Esprit de Dieu était en lui. Son universel génie, toujours ouvert aux idées et aux œuvres généreuses, quand il s'agissait d'honorer et de

(1) MATTH., cap. XXV, 40.

servir Jésus-Christ dans ses pauvres, s'appuyait sur une admirable confiance en Dieu, qui lui faisait écarter les plans préconçus, et tout abandonner à la Providence. De là son inébranlable tenacité dans les desseins, sa prudence et ses sages lenteurs dans l'action, son audace et sa force contre les obstacles. Malgré son ardent désir du bien des corps et des âmes, il laisse mûrir ses entreprises sous le souffle de Dieu, avant de donner à ses institutions une forme définitive, et les pénètre ainsi d'une solidité à l'épreuve du temps et d'une prodigieuse fécondité qui les fera s'épanouir en cette foule d'œuvres de miséricorde, dont l'Église l'a proclamé l'universel patron. Il n'est ni troublé, ni déconcerté, ni arrêté par les entraves qu'on pourrait mettre à sa charité ; et comme l'Apôtre disait, de son verbe apostolique : « On n'enchaîne pas la parole de Dieu : *Verbum Dei non est alligatum* » (1), il saura dire : « On n'enchaîne pas l'Esprit de Dieu : *Spiritus Dei non est alligatus.* »

Spiritus Sanctus erat in eo : L'Esprit de Dieu était en lui. Il le sentait si bien qu'il n'avait d'autre souci que de s'humilier et de s'anéantir, pour mieux faire ressortir l'action

(1) II Tim., cap. II, 9.

du divin principe dont il n'était, en son estime, que le chétif instrument ! « Je ne suis pas un homme, disait-il, mais un pauvre ver qui rampe sur la terre, ne sait où il va, et cherche seulement à se cacher en vous, ô mon Dieu, qui êtes tout mon désir. Je suis un pauvre aveugle qui ne saurait avancer un pas dans le bien si vous ne me tendez la main de votre miséricorde pour me conduire ». Aux témoignages d'estime et de respect des gens du monde et de sa famille spirituelle, il ne répondait qu'en rappelant son humble origine et ce qu'il appelait sa rusticité. Lorsqu'il allait aux conseils de la cour, il saluait son image reflétée dans les glaces du Louvre, par cette apostrophe ironique : « Ah ! le maroufle ! » Lui, qui avait été le soutien de tous, il demandait pardon à Dieu et à sa compagnie, la priant de supporter sa vieillesse. « J'ai peine à me supporter moi-même, ajoutait-il, et il me semble que je mériterais d'être pendu à Montfaucon ». Lui, qui avait été la providence de tant d'affamés, il poussait ce cri d'une effrayante humilité : « Ai-je bien le droit de vivre et de manger le pain des pauvres, moi qui ne fais rien pour gagner le mien ? » proclamant, par cette sublime confession, la

souveraine action de l'Esprit-Saint en toutes ses œuvres charitables.

« *Spiritus Sanctus erat in eo* : L'Esprit de Dieu était en lui ». Et plus il en ressentait la bienfaisante influence, plus il était avide de l'accroître. Il l'invoquait dans le perpétuel recueillement de son âme tout occupée de Dieu, dans ses ferventes oraisons de jour et de nuit, mais surtout, il allait le chercher dans l'adorable sacrement où le miséricordieux Sauveur, en nous donnant sa chair, son sang, son âme amoureuse, sa divinité toute-puissante, nous communique leurs richesses infinies. Entre tous ses biens, et comme complément de tous ses biens, Jésus nous a promis son Esprit. Quand nous le donnera-t-il, sinon au moment où nous lui sommes plus intimement unis ? — Cet Esprit, il le respire en nous dans le mystère de la communion.

O merveilleuse et féconde respiration du Christ Eucharistique ! C'est à elle que nous devons toutes les grandes œuvres d'amour de Vincent : « Ne ressentez-vous pas, disait-il, le feu divin brûler dans vos poitrines, quand vous avez reçu le corps adorable de Jésus-Christ, dans la Communion ? Sachez-le bien, pour être charitables, il faut manger la cha-

rité ». Il l'a si bien mangée, il se l'est si bien incorporée, que, de jour en jour, on a vu croître la miséricorde en son cœur généreux : *Crevit in me miseratio*. Un de ses historiens a pu dire de lui : « Jamais la charité qui presse si fort ceux qu'elle remplit, ne fut plus féconde en admirables et sublimes vertus, que chez celui qui fut saint Vincent de Paul. Seule, la grâce divine peut produire de semblables merveilles, jamais, peut-être, elle n'en a produit de plus grande ».

Ames chrétiennes, quelle impression doit produire en vous cette merveille ? N'est-ce pas d'abord une impression de lumière ? — La charité, à l'état d'héroïsme, est un prodige aussi bien qu'une vertu, et à ce titre, elle a pour office de démontrer la perfection de sa cause, et d'en faire rejaillir l'autorité sur toutes les vérités auxquelles ses grandes œuvres servent de cortège. Cette démonstration fut comprise à l'origine même du christianisme. Pendant que le peuple cédait à la pression des miracles qui ébranlaient la nature, les âmes d'élite se laissaient émouvoir par le merveilleux spectacle de la fraternité chrétienne. « Voyez comme ils s'aiment ! » disaient les païens en montrant les fidèles de

la primitive Église, et bientôt, convaincus que Dieu seul est assez fort pour dompter le cœur humain, et lui faire sacrifier tous ses instincts égoïstes en d'héroïques dévouements, ils rendaient hommage à sa toute-puissance, et soumettaient leur esprit à sa vérité, toutes deux manifestées par l'amour.

Cette démonstration de l'amour chrétien ne s'est pas affaiblie, que je sache. La charité a fait entendre, à travers les siècles, le langage éloquent et sublime de ses œuvres, et nulle part, sa grande voix ne parle avec plus d'autorité que dans la vie de Vincent de Paul. Un apologiste, écartant les miracles évangélistes, a prétendu prouver la divinité du christianisme et de l'Église, par le seul fait de la conversion de saint Paul. Eh bien ! moi, je prétends qu'on peut établir une pareille démonstration sur la vie du grand charitable. Vincent de Paul, enfant de l'Église catholique, est une de ses plus grandes gloires. Quand je le contemple dans la splendeur de ses œuvres, il m'est impossible de ne pas croire que le Dieu de vérité habite là où il se manifeste par tant d'amour, et j'estime que l'Église est divine, parce que la charité produit en son sein ces êtres surhumainement féconds en œuvres di-

vines, dont Vincent de Paul est une des plus éblouissantes personnifications.

Mais plus profonde et plus pratique doit être, en nos cœurs, l'impression produite par l'exemple de notre grand saint. Ceux qui l'ont approché se sont sentis pénétrés des flammes de sa charité, et plus que tous, mes très chères Sœurs, celle que vous vénérez comme votre mère, et que l'Église vous permettra bientôt, je l'espère, d'honorer d'un culte public. Louise de Marillac fut une fidèle et héroïque imitatrice de son Père, et ce Père, dans les instructions qu'il donnait aux Filles de sa congrégation naissante, leur disait : « Mes enfants, encouragez-vous au bien, en vous répétant sans cesse : Je suis fille de M^elle^ Legras, donc je dois lui ressembler. Je ne connais pas, ajoutait-il, de religieuses plus utiles à l'Église que les Filles de Charité, à cause des services qu'elles rendent au prochain. Elles vont le chercher, comme faisait le Sauveur, lorsqu'il allait de bourgade en bourgade, guérissant tous ceux qu'il rencontrait. — Quoi, mes Filles, faire ce qu'a fait un Dieu ! Y avez-vous pensé ? Ne faut-il pas que vous soyez bien parfaites, et même, en quelque sorte, des anges incarnés ? » — « Qui cherchez-vous ?

disait un jour le pieux et dévoué baron de Renty à une Fille de Charité qu'il rencontrait dans l'escalier d'un pauvre malade — Jésus-Christ, répondait la sainte fille. — Et moi aussi ! » s'écriait joyeusement le baron. — Chercher Jésus-Christ dans les pauvres, le chercher jusqu'à l'abnégation, l'oubli de vous-mêmes, le dévouement le plus absolu, voilà votre vocation. Soyez mille fois bénies, lorsqu'en soulageant les misères corporelles, vous donnez aux âmes la manne spirituelle et leur communiquez l'Esprit de Dieu.

Que bénies soient avec vous les pieuses dames de Charité, héritières des nobles femmes qui furent les auxiliaires de saint Vincent de Paul. Je les remercie publiquement du généreux concours qu'elles prêtent à vos bonnes œuvres, et je les conjure de ne point laisser se ralentir, dans leur cœur, le feu sacré de la charité. Plus que jamais, le monde a besoin de la merveilleuse et vivante apologie de l'amour chrétien, et l'unique espoir qui nous reste est de vaincre, selon la parole de l'Apôtre, le bien par le mal, le mal de l'incrédulité par les bienfaits de l'amour : *Vince in bono malum* (1). De toutes parts, la foi est attaquée,

(1) Rom., Cap. xii, 28.

persécutée, menacée de ruine. J'entends des âmes alarmées s'écrier : « La foi se meurt » ! — Eh bien ! non, la foi ne mourra pas, tant que la charité sera vivante ; tant que les cœurs chrétiens, les cœurs français obéiront au victorieux mouvement que leur a imprimé, il y a trois siècles, l'héroïque saint Vincent de Paul.

PIÉTÉ

LE ROSAIRE — SON NOM

LE ROSAIRE — SON NOM

En l'Église des Frères Prêcheurs

(Lille 18 Octobre 1896)

Quasi rosa plantata super rivos aquarum fructificate.
(Eccl. 39, 1.)

Mes Frères,

Puis-je vous parler de la dévotion du Très Saint Rosaire sans répéter ce que vous avez bien des fois entendu : que c'est une dévotion céleste par son origine, sublime par sa composition, précieuse par son efficacité ; une dévotion qui réjouit le ciel, console le cœur de l'homme, nourrit sa foi, affermit ses espérances, ravive en lui les ardeurs de la charité ; une dévotion qui honore l'Église et lui fournit des armes contre tous ses ennemis ; une dé-

votion à laquelle se rattachent des souvenirs illustres et des grâces admirables ; enfin une dévotion excellente entre toutes celles que Dieu a inspirées et que l'Église a bénies ? Je chercherais en vain quelque chose qu'on ne vous ait pas dit, il m'est impossible d'être nouveau ; mais il ne m'est pas défendu d'être simple ; peut-être, même, sera-ce le moyen de vous rappeler des choses auxquelles vous ne songez pas. Vous connaissez la dévotion du Rosaire, mais avez-vous jamais réfléchi à son nom si poétique, si gracieux, si rempli de mystères? C'est ce nom qui m'a séduit. J'ai pensé que, comme tous ceux dont l'Église se sert pour désigner les choses spirituelles, il devait avoir sa signification propre et qu'elle pouvait nous intéresser.

Rosarium, Rosaire, est un mot qu'employaient les auteurs de l'antiquité pour désigner un lieu planté de rosiers et couvert de roses. De leur langage profane ce mot est passé dans le langage sacré, et s'applique actuellement à la dévotion qui a pour objet d'honorer la Très Sainte Vierge par la récitation cent cinquante fois répétée de la Salutation Angélique et la méditation des principaux mystères du christianisme. Quel rapport

y a-t-il entre les *rosiers, les roses* et cette dévotion ? C'est ce que j'ai demandé à des auteurs à la fois graves et charmants. Ils m'ont fourni la matière d'une leçon de botanique spirituelle que je vous prie d'écouter avec bienveillance. Invoquons en commençant Celle qui est après Jésus la plus belle fleur que l'humanité ait offerte à Dieu.

Ave Maria.

I

Des théologiens éminents enseignent que la perfection, à partir du plus élevé et du plus glorieux des êtres créés jusqu'au plus petit et au plus obscur, décroît par une pente imperceptible, et que la beauté de l'univers consiste en ce que toutes les créatures se tiennent et se communiquent par des courants, qui de l'une à l'autre font circuler le mouvement et la vie. Entre un monde et un autre monde il n'y a pas d'abîmes que l'esprit ne puisse aisément franchir par des similitudes et des analogies, car tout être inférieur est éminemment contenu dans un être supérieur, et par con-

séquent tout être inférieur est typiquement représenté dans un être supérieur. Sur notre terre l'homme est supérieur à tous les êtres que Dieu a mis à ses pieds, selon le langage du Psalmiste, il les contient donc éminemment, il en est le type et l'exemplaire ; il y a entre lui et ces êtres des rapports de similitude, et c'est sur ces rapports que s'établissent les comparaisons.

Pardonnez-moi cette toute petite excursion dans les régions de la métaphysique, elle n'est pas inutile puisqu'elle peut nous servir à justifier les Saintes Lettres qui prodiguent les images et les comparaisons. Saint Thomas prétend qu'il doit en être ainsi, que le langage métaphorique ou figuré est celui qui convient le mieux à notre petite et infirme nature. Je suis de son avis, et j'ajoute que le langage métaphorique est celui qui convient le mieux à la nature universelle, à cause des rapports de similitude qui lient entre elles toutes les créatures de Dieu.

En nous conformant donc à la manière de parler des Écritures Sacrées, nous pouvons dire que Dieu a une faune et une flore dans l'humanité. L'humanité est son troupeau qu'il conduit, qu'il dirige, qu'il nourrit, qu'il

abreuve, qu'il protège et qu'il pousse devant lui jusqu'aux pâturages éternels. L'humanité est son champ qu'il laboure, ensemence, arrose, moissonne ; son jardin qu'il cultive avec amour et où croissent toutes sortes de plantes. Il y a des hommes que Dieu compare aux bêtes sauvages nées pour l'indépendance, le carnage et la proie ; d'autres, aux animaux timides et dociles qui se prêtent à des services honorables. Les uns sont l'ivraie, les autres le bon grain ; ceux-ci les épines et les broussailles inutiles, ceux-là les bons arbres, les fleurs et les fruits. Enfin, Dieu se sert, pour nous parler et nous faire comprendre les mystères de la grâce, du langage des comparaisons. L'Église a considéré cet exemple comme une permission, et pour aider notre faiblesse, élever notre esprit aux choses spirituelles et donner à la prière l'attrait du mystère, elle a rempli sa liturgie d'expressions figurées, surtout dans les offices de la Très Sainte Vierge. Nous en avons aujourd'hui un exemple, il est temps de nous y arrêter.

Rosarium, *Rosaire*, signifie, disions-nous tout à l'heure, *lieu planté de roses*. Or la première fleur qui s'offre à notre admiration dans ce lieu charmant, c'est précisément Celle que

nous invoquons chaque jour sous ce titre, « *Rosa mystica, Rose mystique* ». Marie réunit dans sa personne et sa vie toutes les qualités, les grâces, les charmes, les perfections que nous attribuons dans un ordre inférieur à la plus belle des fleurs.

« *Si le Maître des Dieux,* disait une femme illustre de l'antiquité (1), *voulait donner aux fleurs une reine, c'est la rose qu'il choisirait : car elle est le plus bel ornement de la terre, l'honneur des plantes, l'œil de la nature ouvert sur nous, la couleur pudique qui trahit les émotions cachées du monde inférieur, la beauté brillant de tout son éclat et respirant l'amour* ». Le Maître des Dieux ne s'est pas décidé ; mais les hommes ont choisi la rose et l'ont appelée belle entre toutes ses compagnes les fleurs.

Or, comme la rose est la plus belle des fleurs, Marie est la plus belle des créatures. « Dieu l'a choisie et préférée avant tous les temps : *Elegit eam Deus et prælegit eam ;* — il l'a aimée plus que tous : *Dilexit eam plus quam omnes* ». Il a répandu sur elle tout le flot des mérites qui devaient racheter le genre humain et l'a ainsi préservée des souillures

(1) Sapho.

qui semblent attendre les enfants des hommes aux portes de la vie pour les déshonorer. Il l'a disposée par des opérations ineffables au privilège insigne de la maternité divine, qui lui confère comme une dignité infinie au-dessus de toutes les créatures. Toutes les vertus infuses, tous les germes sacrés de l'avenir étaient contenus dans sa chère âme dès le premier instant de sa vie. Elle croît dans le temple et comme à l'ombre du sanctuaire, et chaque jour elle devient plus belle. Elle n'est pas encore épanouie que déjà l'Ange est ravi de sa beauté. Accoutumé aux splendeurs de la cour céleste, il ne dédaigne pas la petite maison de Nazareth, et prosterné devant la plus grande des merveilles, il s'écrie : « *Ave gratia plena !* Salut pleine de grâce ! »

Que sera-ce donc, grand Dieu ! quand, inondée des rayons de l'Esprit-Saint, cette fleur mystérieuse s'ouvrira pour produire la beauté incréée, l'auteur de toute grâce et de toute perfection ? Que sera-ce, quand par le libre usage des dons de Dieu, la pratique éminente et héroïque de toutes les vertus, au milieu des humiliations, des opprobres, des croix, empourprée par le sang de son Fils, Marie aura fait croître en elle la grâce jus-

qu'à une plénitude de mérites incommensurable ? Que sera-ce, quand, mortellement blessée par son amour et recueillie entre les bras des anges, cette Vierge Sainte sera emportée dans le ciel à travers toutes les sphères et toutes les hiérarchies, assise auprès du trône de Dieu, pénétrée de sa gloire et mesurant tous les êtres par sa perfection ? car « tout ce qui n'est pas Dieu est moins qu'elle, dit saint Thomas : *quidquid non est Deus, minus est Virgine* ».

Ave gratia plena ! Salut pleine de grâce ! Oh oui ! elle est pleine de grâce, quoique née comme la rose au milieu des épines, c'est-à-dire, des imperfections, des difformités, des fautes et des crimes qui déshonorent l'humanité et blessent le regard de Dieu. Pleine de grâce, de mérites et de gloire, disent les saints auteurs qui ont chanté ses louanges. « Tout ce que le Créateur a distribué à chacun des êtres, il l'a ramassé et concentré pour embellir Marie : *Quidquid Creator singulis distributor justus contulit, Mariæ adornandæ congessit* (1). — Dans son âme, son corps, sa personne, sa vie, doit éclater tout ce qui est perfection : *In beata Virgine debuit apparere*

(1) Arnold.

omne illud quod fuit perfectionis (1). — Tout ce qui est honneur, dignité, mérite, grâce, gloire, tout cela est à Marie : *Quidquid honoris, quidquid dignitatis, quidquid meriti, quidquid gratiæ, quidquid gloriæ totum fuit in Maria* » (2). Commencée par une grâce singulière, perfectionnée par une vertu sans rivale, achevée par le plus éclatant des triomphes, épouse, mère et temple de Dieu, elle est une si vive expression de la beauté infinie et éternelle que Dieu lui-même en est ravi et s'écrie en la contemplant : « Vous êtes toute belle, ô ma bien-aimée : *Tota pulchra es, amica mea!* »

Elle est toute belle. Il n'est ni splendeurs, ni charmes qui ne s'effacent devant elle. Anges du Seigneur, fleurs radieuses qui peuplez les jardins célestes, fleurs que nos yeux infirmes n'ont pas vues et dont nos bouches mortelles ne peuvent pas dire le nom ! Patriarches et prophètes, tiges sacrées, d'où sont sorties tant de générations bénies ! Apôtres de la loi nouvelle, arbres robustes, qui avez secoué sur le monde la semence de la parole de Dieu ! Martyrs, confesseurs, vierges, saints et saintes, qui avez fleuri comme le palmier dans la

(1) Saint Thomas.
(2) Saint Laurent Justinien.

maison du Seigneur, qui vous êtes multipliés comme le cèdre sur les montagnes de la perfection, qui vous êtes épanouis comme le lis au milieu des épines du péché, fleurs aimables et glorieuses, dont le souvenir réjouit et honore notre triste vallée, réunissez vos attraits pour séduire le cœur de Dieu, remplissez de vos grâces et de vos beautés le jardin mystérieux de l'Époux, jamais vous n'égalerez Celle qu'il appelle son amie. O Marie, ô rose mystique, vous êtes reine de toutes les créatures comme la rose est reine de toutes les fleurs par sa beauté !

Mais ne nous sera-t-il pas permis, mes frères, d'examiner de plus près cette royale beauté de la rose mystique ? Je ne parle pas des reflets incomparables que lui communique le Soleil de Justice dont elle est la mère, aucun langage humain ne saurait les décrire ; mais ses perfections personnelles sont assez nombreuses et assez grandes pour épuiser notre pauvre petite admiration. Avez-vous vu la rose étaler sur le trône de verdure où elle est assise sa robe blanche est immaculée ? C'est le symbole de l'innocence virginale dont Marie fut parée avant, pendant et après sa maternité miraculeuse.

Toutes les précautions ont été prises par Dieu afin qu'elle ne fût pas touchée par la main de celui qui profane les naissances, et, répondant à ce privilège gratuit avec une plénitude admirable, elle s'est offerte tout entière à Celui qui l'avait préservée de la souillure originelle. Son corps, son âme, sa vie, tout appartient au céleste Époux. Pas une de ses actions, pas même un désir, pas même une pensée ne s'écartera des sentiers bénis de la vertu pour fléchir, je ne dis pas du côté du péché, mais même du côté de l'imperfection. Elle s'entoure d'une vigilance si austère, d'une prudence si admirable, que, tremblante d'abord à la parole de l'ange, elle osera pourtant lui demander l'explication des promesses divines, et ne consentira à devenir la mère du Sauveur qu'à la condition qu'aucune souillure, même involontaire, n'offensera sa virginale pudeur. C'est cette pureté plus qu'angélique que l'Église chante avec une sorte d'emphase quand elle s'écrie : « Vous êtes sans souillure, vous êtes sans tache, vous êtes toute chaste, ô Marie ! *Inviolata, intacta, et casta es, Maria* ». C'est cette pureté plus qu'angélique que Dieu récompense par un privilège inénarrable qui termine sa puissance dans l'ordre des prodiges.

Depuis bien des siècles, les âmes saintes attendaient l'accomplissement des prophéties. « O Cieux, disaient-elles, faites descendre sur nous la rosée divine et que les nuées pleuvent le Juste : *Rorate cœli desuper et nubes pluant Justum* ». Eh bien, il est temps. Tombez d'en haut, Verbe éternel ! La rose mystique, parée de sa candeur virginale, est entr'ouverte pour vous recevoir, elle nous donnera à boire cette rosée salutaire qui purifie les âmes pécheresses. Le prodige est accompli. Marie est vierge et mère. Elle est vierge ; et ce que les vierges ne peuvent avoir, elle le possède, le fils de sa dilection, son sang, sa chair, son cœur. Elle est mère ; et ce que les mères ont perdu, elle le garde avec honneur, une virginité sans ombre. Deux privilèges qui s'excluent, dans la nature, s'embrassent en sa personne, deux noms qui se repoussent dans le langage humain s'unissent pour la désigner et pour mieux faire éclater son incomparable innocence.

La beauté de l'innocence n'est pas la seule que symbolise la rose, ses teintes empourprées, son vif coloris représentent, dit le bienheureux Albert le Grand, le sang du martyre, les ardeurs de la charité, et ces deux choses

fondues ensemble, c'est-à-dire, l'amour souffrant. Souffrir avec patience, régner sur tous les maux par la paix d'une âme inébranlable, c'est, dit un philosophe, le plus grand prodige que puisse offrir en spectacle l'humaine nature. Cependant, il est quelque chose de plus admirable, c'est la souffrance d'amour ; la souffrance qui n'est point due, mais que l'on va chercher soi-même, dont on s'abreuve à plaisir, afin de faire voir à quelqu'un combien on l'aime. Telles furent les souffrances de Jésus-Christ, et par contre-coup, ou plutôt par une conformité librement recherchée et volontairement consentie, les souffrances de Marie. Elle pouvait être affranchie de la dure loi qui pèse sur les enfants des hommes, et les condamne à ourdir à travers mille épreuves, tribulations, calamités, la triste trame de leur vie; mais elle ne le voulut pas. Mon bien-aimé est à moi, disait-elle, dans les transports de sa charité. *Dilectus meus mihi.* Eh bien, qu'il y soit tout entier, joyeux comme le jour ou triste comme la nuit, doux comme le miel ou amer comme la myrrhe. — Moi, je suis à lui: *Et ego illi.* Qu'il me prenne, qu'il me caresse ou me frappe, entre ses mains chères et adorables je ne veux pas être épargnée. S'il aime

les hommes jusqu'à souffrir et mourir pour eux, souffrons et mourons avec lui.

Et toutes les douleurs se sont précipitées dans son âme, comme un torrent que l'orage a grossi. Sa chair virginale n'a pas été sillonnée par les verges, ni percée par les clous et les épines, ni honteusement suspendue à un gibet, mais son cœur de mère s'est autant de fois brisé qu'il y a eu d'instants dans la passion de son Fils. Que dis-je? avant le jour solennel et terrible des dernières douleurs de l'Homme-Dieu, elle s'était apprise à souffrir pour nous. Est-ce qu'elle ne souffrait pas déjà le martyre, quand son petit Jésus naissait abandonné dans un lieu vil et méprisé des hommes? Quand, toute tremblante, elle l'emportait entre ses bras pour le soustraire aux fureurs d'une persécution prématurée? Quand elle essuyait la sueur de son front et baisait ses mains durcies par le travail de l'ouvrier luttant contre les envahissements de la pauvreté? Quand elle entendait les menaces des pharisiens et les sourdes rumeurs du peuple? Quand elle voyait les prophéties se multiplier comme pour menacer de plus près la vie de son cher Fils? Mais où elle est devenue la Reine des martyrs, c'est lorsque

debout, au pied de la croix, elle voulut recevoir goutte à goutte tout le sang qui tombait des plaies ouvertes de son bien-aimé. Que disait-elle en son cœur pendant que l'agonie travaillait le corps sacré de Jésus, et que des cris entrecoupés s'échappaient de sa bouche adorable pour dire aux hommes qu'il les aimait encore? Se plaignait-elle des duretés du Père céleste contentant jusqu'au bout sa justice? Murmurait-elle contre les horreurs de cette sanglante union de Jésus avec la croix d'où naissait une race nouvelle? — Non. Elle disait *fiat ! fiat !* au bien-aimé qui la pressait intérieurement de consentir à tant de maux, et par les plus violentes angoisses et les plus horribles tortures qui aient jamais affligé un cœur de femme, elle devenait la mère du genre humain. O rose mystique! vous étiez blanche et immaculée quand sortait de votre sein le Fils de Dieu vêtu d'un corps mortel; mais vous ne pouviez enfanter à la grâce les misérables pécheurs qu'après avoir été empourprée par le sang de votre cher Fils. Coopératrice de la rédemption du monde, vous deviez être participante des souffrances d'amour qui apaisaient la justice de Dieu !

Participer à la rédemption du monde est-ce, mes frères, le seul service que nous rende la Très Sainte Vierge ? — Non. Comme la rose, elle répand autour d'elle ses parfums.

Le parfum de la rose. — Il ne demeure pas dans les basses régions de l'atmosphère, mais ses ondes pressées s'élèvent vers le ciel ; et ainsi, il symbolise le parfait hommage qui du cœur de Marie monte à chaque instant vers Dieu. Comme entre tous les parfums nous distinguons facilement celui de la rose, ainsi entre toutes les adorations, et les louanges de la création, Dieu distingue celles de Marie. Comme le parfum de la rose, en se mêlant aux autres parfums, les tempère et les relève, ainsi la prière de Marie, en se mêlant à nos prières, corrige leurs imperfections et leur donne du prix devant Dieu.

Le parfum de la rose. — Elle nous l'abandonne tout entier sans en rien retenir, et cette généreuse effusion symbolise les inépuisables largesses dont nous sommes chaque jour l'objet de la part de notre Mère des cieux.

Le parfum de la rose. — Il possède je ne sais quelle force pénétrante qui captive les sens et les enivre : symbole de l'action mystérieuse des vertus de Marie sur ceux qui en

respirent la délicieuse odeur. Non seulement cette Vierge sainte a été enrichie de toutes les vertus infuses, mais les habitudes sacrées qui sont le fruit de nos libres efforts, les vertus acquises, elle en a pratiqué les actes dans un degré éminent et héroïque ; et ainsi elle s'est entourée d'une atmosphère bienfaisante qui attire les âmes à sa suite. « Les vierges sont conduites au roi sur ses traces embaumées : *Adducentur Regi virgines post eam* (1). — Et nous, ô rose mystique ! retenus par je ne sais quel charme, nous courons après l'odeur de vos parfums : *In odorem unguentorum tuorum currimus* (2). — Les jeunes âmes surtout s'enivrent en respirant près de vous, et vous aiment d'un amour si tendre, qu'elles oublient tout pour demeurer à vos côtés et vous offrir l'hommage d'une vie immolée : *Adolescentulæ dilexerunt te nimis* » (3).

Pour toutes ses grâces, ses splendeurs, ses charmes, ses attraits, la rose est-elle orgueilleuse ? Se tient-elle sur des arbres superbes loin de nos regards et de nos mains ? Non, mes frères, elle naît humblement sur un

(1) PSALM., XLIV.
(2) CANT., cap. I, 3.
(3) *Ibid.*, cap. 2.

modeste arbuste, et elle y demeure jusqu'à ce que nous allions la cueillir pour lui donner dans nos fêtes une place honorable. Ainsi en est-il de Marie. Élevée à la dignité de mère de Dieu, elle veut toujours demeurer la petite servante du Seigneur. « *Voici la servante du Seigneur*, dit-elle à l'ange qui vient lui annoncer ses grandeurs : *Ecce ancilla Domini* ». Elle mêle à son action de grâces les protestations de son humilité. « Dieu a regardé la bassesse de sa servante : *Quia respexit humilitatem ancillæ suæ* ». Elle se fait petite, elle se cache, c'est à peine si on l'aperçoit dans la période évangélique, tant elle est modeste ; elle attend dans l'ombre, dont elle s'est volontairement enveloppée, que Dieu lui-même vienne la cueillir, et lui donne une place d'honneur à la fête éternelle.

Marie est donc véritablement la rose mystique. Son incomparable beauté, son innocence, la pourpre sanglante dont elle s'est revêtue par amour pour nous, ses prières, ses largesses, le parfum de ses vertus et jusqu'à son humilité, tout justifie la comparaison gracieuse employée par l'Église et par les écrivains sacrés. Je pourrais m'arrêter ici, et il serait vrai que le Rosaire mérite son nom ;

mais laissez-moi dire encore quelques mots sur la dévotion elle-même et sur la société du Rosaire.

II

Le Rosaire est une prière accompagnée de la méditation des principaux mystères de la foi, mystères que l'Église a distribués en trois catégories bien connues des âmes pieuses. La première comprenant toute la vie de Notre-Seigneur jusqu'à sa disparition dans l'atelier de Nazareth, sous le nom de Mystères Joyeux; la seconde comprenant toute la passion du Sauveur, sous le nom de Mystères Douloureux ; la troisième comprenant tous les Mystères Glorieux depuis la résurrection du Fils, jusqu'au couronnement de la Mère. Telle est la composition du Rosaire. Or à ce point de vue nous pouvons l'appeler encore *Rosarium*, un *lieu planté de roses*.

Les fleurs qui charment nos regards et délectent nos sens sont les manifestations de la vie concentrée en chaque semence et comme l'action de grâces de la terre pour la fécondité

descendue dans ses entrailles par la bénédiction de Dieu. Les fleurs sont les prières de la terre, mais aussi les prières sont les fleurs de nos âmes, car c'est par elles que se manifestent notre vie surnaturelle et le développement des germes sacrés qui doivent croître en nous jusqu'au jour de la grande moisson. Il en est donc des prières comme des fleurs, elles varient de formes, de couleurs, d'expression, de vertu ; et puisque j'ai mis en avant cette analogie, je dois dire que comme la rose l'emporte sur toutes les autres fleurs par sa beauté, ainsi les prières du Rosaire l'emportent sur toutes les autres prières.

Qu'est-ce que l'oraison dominicale et la salutation angélique? Des formules simples et populaires qui se recommandent à notre admiration par leur origine, leur signification profonde, leur efficacité. Elles sont descendues de la bouche même de Dieu et de ses anges. Gabriel s'est prosterné devant Marie pour lui adresser ce salut glorieux que répète aujourd'hui l'humanité chrétienne. Jésus, le Fils de Dieu, s'est assis au milieu de ses disciples, nos pères et nos maîtres dans la foi, afin de leur apprendre ces touchantes oraisons qui, comme sept flèches ardentes, vont blesser

le cœur de notre Père céleste. Étudiez-les attentivement, vous verrez que tout est contenu dans ces courtes paroles que la mémoire la plus ingrate peut retenir sans efforts. Elles confessent les vérités fondamentales sur lesquelles s'appuie tout l'édifice de notre foi : l'universelle paternité de Dieu, son souverain domaine, sa providence, l'incarnation du Verbe, la maternité divine, les privilèges et la puissance de Marie. Elles expriment avec une merveilleuse précision tous les besoins de la nature sanctifiée par la grâce : besoins de secours, de protection, de réparation, de nourriture spirituelle et corporelle, d'union avec Dieu. Elles louent, elles remercient, elles implorent mieux que toutes les hymnes et oraisons dont l'Église a enrichi sa liturgie. Elles se recommandent donc par leur propre excellence.

Cependant, ces prières choisies entre toutes ne suffisent pas aux dévots du Rosaire. Par une harmonieuse combinaison des actes intérieurs et des actes extérieurs, nous leur ajoutons en quelque sorte la couleur et le parfum, en les accompagnant et les pénétrant des souvenirs de la vie de Jésus-Christ et de sa très sainte Mère. La rose n'a que trois couleurs :

le blanc, la pourpre et l'or ; le blanc : c'est la couleur de l'innocence et des joies de l'enfance ; la pourpre : c'est la couleur du sang répandu dans les luttes de l'amour et de la douleur ; l'or : c'est la couleur de la gloire acquise au prix du travail et du sacrifice. Le blanc, la pourpre et l'or sont les couleurs que donnent aux prières du Rosaire les mystères joyeux, douloureux et glorieux que notre esprit médite. Et pendant que le ciel se réjouit de cette variété charmante, n'est-ce pas que notre âme est pénétrée du parfum qui s'exhale de chaque mystère ? Elle en aspire avec force les ondes bienfaisantes et sent se développer en elle toutes les vertus.

La foi se nourrit des vérités augustes qui ressortent de la vie même du Sauveur et de sa très sainte Mère ; l'espérance se nourrit des promesses dont les gloires de Jésus et de Marie sont les solennelles garanties ; la charité se nourrit de l'amour infini qui nous est témoigné par le sacrifice de la croix. Humilité, charité, obéissance, force, douceur, résignation, patience, mépris des biens terrestres, désir des biens célestes, toutes ces vertus se pressent en foule aux portes de notre âme pour y entrer avec une parole, un trait, une

circonstance. Notre mémoire pieusement sollicitée nous rappelle que Jésus s'est humilié jusqu'à prendre la forme d'un esclave, que Marie s'est proclamée la petite servante du Seigneur, qu'elle a préféré la chasteté aux honneurs de la maternité divine, que le Christ s'est fait obéissant jusqu'à la mort de la croix, qu'il a marché au devant des opprobres, et s'est laissé faire comme un doux agneau qu'on mène à la boucherie, qu'il est mort en pardonnant à ses bourreaux, qu'il a renversé la pierre de son sépulcre, est monté à la droite de son Père, a appelé auprès de lui sa Mère, et que, tous deux, ils nous attendent en nous montrant les biens éternels. O mystères, de quel parfum vous embaumez nos cœurs, quelle délicieuse odeur vous communiquez à nos prières ! Dieu peut-il refuser ces aimables et saintes fleurs de nos âmes, et roses elles-mêmes, ne sont-elles pas dignes d'être offertes à la rose mystique dans le mois qui est pour elle une longue fête ?

La rose est la fleur des fêtes. « *Couronnons-nous de roses avant qu'elles soient flétries*, disaient les anciens dans la joie des festins : *Coronemus nos rosis antequam marcescant* » ; et les buissons de Jéricho et de Pestum étaient

dévastés pour orner leurs têtes appesanties par l'ivresse, et la plus charmante des fleurs, déshonorée dans l'orgie, devenait le symbole de la volupté. C'est le propre des fêtes mondaines de profaner et de souiller les dons du ciel, comme c'est le propre des fêtes chrétiennes de les sanctifier. Quand l'Église convie à ses solennités ces gracieuses créatures qui n'ont qu'une demi-vie, elle ne les laisse se flétrir qu'après les avoir ennoblies par le baiser de Dieu et nous en avoir fait respirer ce parfum mystérieux qui va jusqu'à notre âme et subsiste après que la fleur n'est plus : je veux dire la leçon qu'elles nous donnent et les vertus qu'elles signifient. Voyez ce qui se fait dans notre sainte liturgie dominicaine. L'Église offre des roses à Marie, mais en même temps elle s'écrie :

Venite, gentes, carpite
Ex his rosas mysteriis
Et pulchri amoris inclytæ
Matri coronas nectite.

« *Venez, peuples, venez cueillir les roses des saints mystères et tressez-en des couronnes pour la mère du bel amour* ».

Des couronnes, c'est la consécration solen-

nelle des œuvres qu'a produites le génie; c'est la récompense des victoires qu'a remportées la bravoure ; c'est le signe auguste de la puissance royale. Eh bien ! des couronnes à Marie, car elle a produit le plus beau des chefs-d'œuvre et répandu sur le monde la Lumière éternelle, Jésus-Christ Notre Seigneur : *Lumen æternum mundo effudit Jesum Christum Dominum nostrum.* Des couronnes à Marie ; car elle a détruit toute seule les erreurs qui ont menacé notre foi ; pas une n'a échappé à ses coups triomphants : *Cunctas hæreses sola interemisti.* Des couronnes à Marie ; car Dieu l'a appelée à sa droite et l'a investie d'une royale puissance : *Astitit regina a dextris tuis.* Des couronnes de roses ? Des couronnes de prières ? Ce n'est pas assez. Donnons-nous la main, pressons-nous autour de cette très pure Vierge, sainte mère et auguste reine, qu'elle soit entourée, comme dit l'Écriture, de l'immense variété de ceux qu'elle a appelés à son service : *Circumdata varietate.* Soyons sa couronne. Mais sommes-nous destinés à un si grand honneur? Oui, mes frères, car le Rosaire comme société peut être appelé encore un lieu planté de roses : *Rosarium.*

Comme entre toutes les fleurs, la rose est première ; ainsi, la confrérie du Rosaire entre toutes les confréries de la Sainte Vierge. Non seulement c'est la plus ancienne d'origine, mais c'est la plus illustre par ses souvenirs, la plus riche par ses indulgences, la plus glorieuse par son influence ; entre toutes elle mérite d'être préférée.

Comme les feuilles de la rose se tiennent unies sur un même disque, recevant la même vie, exhalant le même parfum autour d'un centre commun, ainsi les confrères du Rosaire, unis par les liens de la charité, recevant les mêmes grâces, récitant les mêmes prières, se tiennent autour de la même mère, Marie. Enfin, mes frères, et c'est par cette dernière comparaison que je termine, membres de la confrérie du Rosaire, nous ne devons pas nous contenter d'un vain nom et d'une vaine pratique, nous ne serions alors que des plantes parasites, un jour ou l'autre arrachées avec mépris et mises au rebut comme tout ce qui est inutile et stérile. Nous devons être des roses vivantes et mystiques toujours fleuries autour de notre Mère, afin de lui faire honneur. Comme elle, nous devons exceller entre tous les chrétiens, qui sont les fleurs du

jardin de Dieu, par la beauté de notre âme, l'innocence de notre vie, l'ardeur de notre charité, notre amour de la souffrance, la perfection de nos prières et le parfum de nos vertus. Comme elle, nous devons attendre dans un modeste recueillement que Dieu vienne nous cueillir et nous donner une place choisie dans les fêtes de l'Éternité où nous serons à jamais la couronne de Marie. Ainsi soit-il.

LE ROSAIRE — SA PUISSANCE

LE ROSAIRE — SA PUISSANCE

Église des Frères Prêcheurs

(Le Havre, Octobre 1899)

Oportet semper orare et non deficere.
Il faut toujours prier sans jamais se lasser.
(Luc, cap. XVIII, 1).

Telle est, mes frères, la parole que le divin Sauveur adressait à ses disciples ; telle est aussi la parole que son représentant sur la terre adresse à toute l'Église pour l'engager à demander à Dieu la cessation des maux qui l'affligent et à conjurer ceux plus grands encore qui, de toutes parts, la menacent : Priez ! Priez ! dit le Saint Père, et entre toutes les prières, il en est une qu'il nous recommande plus instamment dans ses pieuses encycliques : la prière du Rosaire, dont nous fêtons

aujourd'hui l'institution et la glorieuse efficacité.

Les mondains s'étonnent qu'un si grand esprit fasse tant de cas de ce qu'ils appellent une petite dévotion, bonne, disent-ils, pour les femmes et les enfants. Je comprends leur étonnement. N'ayant point l'intelligence des choses saintes, ils n'en peuvent concevoir, ni apprécier la merveilleuse puissance. Mais vous, mes frères, vous ne vous étonnerez pas, si je vous dis que le Rosaire est, après le saint sacrifice de la messe, la plus grande force que Dieu ait mise au service de la piété chrétienne, pour triompher des forces maudites qui conspirent contre le bien des âmes, la paix de l'Église et le salut du genre humain. Le souverain Pontife, en nous recommandant la dévotion du Rosaire, en a exalté la puissance et je trouve les raisons de cette puissance dans les mystères qu'on médite, dans les prières qu'on récite et dans l'association des âmes en une même impétration.

Développons brièvement ces trois considérations.

I

« Il n'y a, dit l'apôtre saint Paul, qu'un seul médiateur de Dieu et des hommes, le Christ Jésus homme et Dieu tout ensemble ». Toutes les relations de l'homme-Dieu se résument en ces quelques paroles. Entre le ciel irrité et le monde déshonoré, il fallait un religieux intermédiaire qui réconciliât en sa personne la suprême majesté de Dieu offensé et la bassesse de l'homme révolté : *In se reconcilians ima summis*.

Tout homme ou tout Dieu, cet intermédiaire se confondait avec l'un des deux extrêmes, dit saint Thomas, et ne pouvait pas les rejoindre ensemble. Homme-Dieu, il remplit l'abîme creusé par le péché entre le créateur et la créature : s'abaissant au-dessous de la divinité par son humanité ; donnant à cette humanité une dignité immense de grâce et de gloire qui l'isole du monde pécheur, et pouvant établir ainsi, au-dedans de lui-même, le double courant qui emporte d'en bas nos actes religieux et fait descendre d'en haut les dons divins.

Suivez bien, je vous prie, ce double courant. Dieu, du haut des Cieux, se tient prêt à ouvrir pour nous les trésors de son infinie bonté. Il répand gratuitement en nous les dons de la nature, mais il est des grâces de secours, d'assistance, de pardon, de délivrance, de perfectionnement qu'il ne veut nous accorder que si nous les lui demandons après avoir rendu à sa souveraine majesté l'hommage qu'elle mérite. Or, je vous le demande, est-ce que les prières d'un être aussi petit, aussi imparfait, aussi misérable que l'homme peuvent être dignes d'un Dieu, et assez puissantes pour arriver jusqu'au pied de son trône? Les anciens, navrés du spectacle de nos misères, représentaient les prières humaines sous l'image de vierges boîteuses qui s'efforçaient en vain d'escalader le ciel. Ils avaient raison, car Dieu a décrété de n'exaucer que des prières égales à son infinie perfection. Si donc le courant divin des bénédictions, des bienfaits, des dons célestes doit descendre sur nous, il faut qu'il y soit appelé par un courant divin d'actes religieux.

Eh bien ! chrétiens, admirez en Jésus la merveilleuse économie de sa médiation. Il est homme comme nous ; il est Dieu comme son

Père ; et, entre nous et Dieu, il est prêtre. Sa nature humaine ouverte par l'union hypostatique aux communications du monde incréé, s'ouvre d'elle-même aux communications du monde créé et offre à Dieu, pour lui, son exquise perfection. Prêtre divin, il reçoit dans son âme sacerdotale nos hommages et nos vœux et les pénètre de sa divinité, pour les présenter à la majesté sainte et à la miséricordieuse bonté qui les attendent. Prêtre divin, il reçoit, en échange de cette offrande, dans son cœur bienfaisant, les grâces et les dons du ciel, pour les répandre sur les pauvres humains qu'il représente en son sacerdoce.

Et alors, vous devez comprendre pourquoi l'Église ajoute à toutes ses oraisons cette formule : *Per Jesum Christum Dominum nostrum.* Elle loue la très sainte majesté de Dieu ; elle le remercie de ses bienfaits ; elle lui demande pardon et miséricorde ; elle implore ses grâces ; mais toujours « par Jésus-Christ notre Seigneur : *Per Dominum nostrum Jesum Christum ;* parce que Jésus-Christ, prêtre divin, est la tête du corps mystique dont nous sommes les membres. Et comme la tête est, dans le corps, le point central où viennent aboutir, par des voies mystérieuses, toutes les

sensations qu'éprouvent les membres, avant d'être exprimées, Jésus est le point central où viennent aboutir toutes les prières de l'humanité chrétienne pour recevoir de lui une divine expression.

Jésus l'a dit : Toute prière faite en mon nom sera exaucée. Or, mes frères, c'est bien plus que la puissance du nom de Jésus-Christ que l'Église met à notre disposition dans la dévotion du Rosaire, c'est la puissance de tous les mystères de sa vie. En les méditant nous déroulons sous les yeux du Père céleste, l'admirable spectacle des anéantissements, des douleurs et des gloires du bien-aimé en qui il a mis toutes ses complaisances. Chaque mystère est un appel fait à sa justice, à sa miséricorde, à son amour, à son infinie bonté.

O mon Dieu ! comment pourriez-vous résister à notre prière quand nous vous disons : Père, regardez ce profond abîme d'humiliation où se plonge votre Verbe éternel en s'unissant à notre chair !

Père, regardez ce doux fruit d'un chaste enfantement, qui, caché à tous les regards, silencieux et enchaîné dans le sein de sa mère, veut faire le bien avant de naître et manifester

sa toute-puissante bonté en portant la grâce à son précurseur !

Père, regardez ce tout petit enfant, qui, enveloppé de misérables langes et couché dans une crèche, vous tend les bras et séduit par ses charmes les anges, les bergers et les rois !

Père, regardez cette innocente victime qui s'offre à vous dans le temple entre les bras de sa mère, pour remplacer les victimes impuissantes de l'ancienne loi !

Père, regardez ce tendre adolescent qui oublie tout pour faire votre volonté et vous servir et qui, après avoir étonné par sa sagesse les docteurs d'Israël, va se perdre dans l'ombre d'une vie d'obéissance qui le prépare à la suprême obéissance de la Croix.

Il sort de cette ombre et entre dans sa vie publique, tourmenté jusqu'à l'angoisse, du désir de s'immoler pour la gloire de Dieu et pour le salut du genre humain. O Père ! vous avez jadis demandé des sacrifices et des morts sanglantes pour exprimer l'humble anéantissement de nos adorations et pour implorer de votre miséricorde le pardon de nos péchés. Les temples de l'antiquité ont été le théâtre de mille religieux carnages ; mais tant d'ho-

locaustes n'ont pas su vous plaire, et près de l'autel où expiraient les boucs et les génisses, les vrais Israélites chantaient : « Cieux, répandez votre rosée ; nuées, pleuvez le juste ; que la terre s'entr'ouvre et germe le Sauveur ».

Il est venu le juste, le Sauveur, c'est le charmant enfant que nous avons offert à vos regards dans les mystères joyeux du Rosaire, votre cher fils Jésus-Christ. O Père ! vous vouliez du sang. Eh bien, regardez ! votre fils en est inondé dans le douloureux mystère de son agonie au Jardin des Oliviers. Il jaillit sous la verge des bourreaux ; il tombe comme une pluie sinistre de son front couronné d'épines ; il ruisselle tout le long de son corps sous la pression de la croix qu'il porte sur ses épaules ; il empourpre les clous qui fixent ses pieds et ses mains au bois d'infamie ; il s'échappe comme un torrent de son cœur transpercé ; il n'en reste plus une seule goutte dans ses veines taries. C'est fini ; votre cher fils est mort ! O Père ! regardez son corps livide et inanimé et apitoyez-vous ; mais aussi, tenez-vous prêt à soutenir le dernier assaut de nos prières.

Le juste, le saint, le Christ immolé ne peut pas connaître la corruption. Par sa propre

vertu, il revit et sort glorieux du tombeau ; il s'élance vers les cieux où il doit siéger éternellement à la droite de son Père et le presser de répandre ses bénédictions, ses bienfaits et ses dons sur l'humanité qu'il a rachetée. Il nous en donne le gage dans l'effusion de l'Esprit Saint sur les Apôtres, et pour appuyer son action sacerdotale, il appelle auprès de lui sa mère : sa mère radieuse et triomphante qui rappelle avec nous et pour nous au Père Céleste les mystères de joie, de douleur et de gloire auxquels elle a participé, sa mère qui unit aux interpellations et aux instances de son fils ses toutes-puissantes supplications.

O saints mystères ! non seulement vous pénétrez de votre vertu l'âme qui vous contemple, mais vous êtes au service de la piété chrétienne une arme irrésistible. Le monde est grand et vous êtes plus grand que le monde, ô mon Dieu ! Mais de quel côté que vous entendiez les prières de notre Rosaire, partout vous rencontrez votre Fils. C'est lui qui vous tend les bras : ses petits bras d'enfant, ses bras ensanglantés de victime, ses bras glorieux de triomphateur ; et ces bras, il les prête à notre prière pour vous saisir et vous étreindre. Ah ! vous pouviez bien dire

autrefois à votre serviteur Moïse : laisse-moi aller, laisse-moi aller : *Dimitte me, dimitte me !* » Vous pouviez, puissance souveraine et infinie, échapper aux étreintes du patriotique amour qui vous demandait la grâce d'un peuple. Mais, osez donc dire à votre Fils : « laisse-moi aller, laisse-moi aller : « *Dimitte me, dimitte me !* » Essayez donc d'échapper à ses toutes-puissantes étreintes ! vous ne le pouvez pas ; il est aussi fort que vous.

II

La méditation des mystères accompagne, dans le rosaire, la récitation des prières que vous connaissez tous : l'oraison dominicale et la salutation angélique. Ces prières sont simples et populaires. Le petit enfant les récite sur les genoux de sa mère, les pauvres d'esprit n'ont pas d'autre trésor spirituel en leur mémoire ; elles subsistent au milieu des ruines religieuses que le temps, les préoccupations du siècle et les passions accumulent dans l'âme d'une foule de chrétiens ; elles sont les prières traditionnelles du foyer domestique.

Simples et populaires, elles cachent sous le voile de leur simplicité de mystérieuses et saintes profondeurs. Tout est contenu dans les courtes formules que la mémoire la plus ingrate peut retenir sans effort. Elles confessent les vérités fondamentales sur lesquelles s'appuie l'édifice de notre foi : l'universelle paternité de Dieu, son souverain domaine, sa providence, sa justice, sa miséricorde, la fin de l'homme et de toute créature, l'Incarnation du verbe, la maternité divine, les perfections, les privilèges et la puissance de Marie. Elles expriment avec une merveilleuse concision tous les besoins de la nature sanctifiée par la grâce : besoins de secours, de protection, de pardon, de réparation, de nourriture spirituelle et corporelle, d'union avec Dieu dans le temps et dans l'éternité. Elles louent, elles remercient, elles implorent mieux que toutes les hymnes et oraisons dont l'Église a enrichi sa liturgie. Bref, elles possèdent, au degré suprême, cette qualité maîtresse de la prière : à savoir qu'elle doit avoir pour objet ce qui regarde notre salut : *ut fiat de pertinentibus ad salutem* ; et déjà l'on peut dire que leur perfection est une puissance.

Mais vous comprendrez mieux cette puis-

sance, mes frères, si vous voulez bien vous rappeler que les prières du rosaire sont des prières divines. J'admire les pieux élans des âmes saintes exprimant leur foi, leur espérance et leur amour par des prières enthousiastes ; mais je préfère à ces prières, si belles qu'elles soient, les simples et touchantes formules que Dieu lui-même a dictées et inspirées. Or, un jour, celui qui s'appelle la *Parole de Dieu*, s'étant revêtu du manteau de notre nature, vint s'asseoir sur le bord d'un chemin. Les pauvres et les ignorants, les petits de la fortune et de la science qui formaient sa cour étaient rassemblés autour de lui, les yeux fixés sur ses yeux, les oreilles ouvertes à sa parole pour eux si pleine de lumière et de consolation. Jésus, c'était lui, Jésus leur dit : Mes petits enfants, quand vous priez, ne faites pas comme les enfants de ce monde qui disent beaucoup de choses... Votre Père sait bien ce qu'il vous faut avant que vous le lui demandiez. Vous prierez donc ainsi : « Notre Père qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive... » et le reste que vous connaissez et que vous aimez à redire, car comme moi, vous préférez aux paroles des hommes les paroles

d'un Dieu... Quant aux autres prières, Jésus ne nous les a pas enseignées, mais elles ont été inspirées par l'Esprit Saint dans les circonstances les plus augustes, à l'Ange messager de l'Incarnation, à la mère du précurseur et à la sainte Église ; c'est pourquoi je les estime meilleures et plus puissantes que tous les épanchements religieux de l'esprit et du cœur humain. O saintes prières ! semblables à ces oiseaux voyageurs qu'on emporte loin de leur colombier et qui, d'un vol rapide, s'empressent d'y retourner, tombées d'en haut sur la terre, vous vous empressez de retourner au ciel où Dieu vous fit éclore, et Dieu, réjoui par votre retour, s'empresse de répondre par des bienfaits aux messages humains dont vous êtes porteurs.

Ces messages se multiplient dans le Rosaire, avec une humble et pieuse importunité. Dieu ne s'en offense pas, car lui-même nous a appris par la bouche de son Fils que l'importunité est une des conditions de l'efficacité de la prière. Il approuve dans l'évangile la pauvre veuve qui harcèle et fatigue de ses instances un juge inique, et finit par lui arracher une sentence favorable à son droit. Il approuve aussi l'ami opiniâtre qui frappe et

refrappe pendant la nuit, à la porte de son ami, jusqu'à ce qu'il reçoive de lui le pain d'hospitalité dont il a besoin. Mais vous-mêmes, Mesdames, vous comprenez mieux que personne la force de l'importunité dans la prière. Que de fois, après de longs refus, vous avez accordé aux instances d'un enfant ce qu'il vous demandait. Souvent même, vous l'avez récompensé d'un gros baiser, quand, à bout de sollicitations, il vous disait d'un air tendre : Petite mère, je t'en prie, donne-moi ce que je te demande, tu es si bonne et si gentille !

C'est ce que nous disons sans cesse à Dieu et à notre bonne mère la Très Sainte Vierge dans les prières du Rosaire. Non seulement ils cèdent à notre importunité, mais ils la demandent et l'attendent. Ne dites donc pas, avec les chrétiens inintelligents, que le Rosaire n'est qu'une suite de répétitions fastidieuses. Ces répétitions sont l'humble importunité de la misère humaine qui sollicite une majesté et une bonté infinie, ou, si vous l'aimez mieux, la pieuse et fervente importunité de l'amour ; et comme on l'a fort bien dit, l'amour pour s'exprimer n'a qu'un mot ; il le redit sans cesse et ne se répète jamais.

III

Mes frères, il y a mieux dans le rosaire que la force importune des prières de notre misère et de notre amour, pour agir sur le cœur de Dieu ; il y a la force de l'association des âmes dans une même impétration. Le Rosaire est une confrérie, c'est-à-dire une société d'âmes fidèles dont les prières semblables à une trame toujours en mouvement, sont enchaînées par un même amour : l'amour de Dieu et de sa sainte Église.

Vous ne l'ignorez pas, le propre de l'association est de multiplier les forces. Ce principe élémentaire nous l'appliquons constamment dans notre vie sociale. Les talents s'unissent aux talents, les efforts aux efforts, les capitaux aux capitaux, pour opérer plus sûrement dans de grandes entreprises et obtenir des résultats considérables. Or il en est des choses religieuses comme des choses profanes, les principes ne changent pas pour être diversement appliqués. Une force générale résulte toujours des forces qui la composent dans un degré proportionné à leur nombre et à leur intensité. Quelle que soit la

ferveur de nos supplications personnelles et privées, il leur est difficile de toujours exercer sur le cœur de Dieu une pression efficace et de faire violence à sa libéralité, surtout quand il s'agit d'obtenir une de ces grâces exceptionnelles qui consolent, fortifient et sauvent tout un peuple. Ce n'est pas trop que tous les cœurs et les voix s'associent pour demander un pareil bienfait. Or, la prière commune étant une résultante forte de toutes les prières particulières et privées qui la composent, plus grand est le nombre de ceux qui prient, plus grande est la pression qui s'exerce sur le cœur de Dieu et le force d'épancher les grâces qu'il aurait autrement retenues. Quand le vendangeur au pressoir foule de ses deux pieds le grain qu'il entasse, le vin ne coule que goutte à goutte ; mais quand l'arbre s'abat sous les efforts réunis des robustes vignerons l'anche déborde ; ce sont des flots et des flots de cette liqueur généreuse qui doit réjouir le cœur de l'homme. Tel est sur Dieu l'effet de la prière commune, telle la grâce qu'elle fait jaillir.

Est-ce là tout, mes frères ? non ; cette comparaison manque d'exactitude, ou plutôt il n'y a pas de comparaison à établir ; car non

seulement la prière commune est une force composée de toutes les forces individuelles, c'est une force qui s'accroît d'une promesse divine, et, à ce point de vue, il est impossible d'en calculer les effets. « Toutes les fois que deux ou trois seront réunis en mon nom, je serai au milieu d'eux », dit le Seigneur ; c'est-à-dire qu'il fera sentir de plus près sa présence et son action, et multipliera ses bienfaits et ses grâces. Vous l'entendez, mes frères : « deux ou trois » ; combien plus s'il y en a cent, combien plus s'il y en a mille, combien plus si c'est une immense association de prières qui, répandue sur tous les points du globe, fait entendre sa grande voix. Oh ! alors, les effets d'une telle impétration échappent à tous les calculs humains, car le cœur de Dieu ne peut pas être comparé à une matière inerte dont la résistance se compose avec la pression qu'elle subit. Il ne s'agit plus de savoir si Dieu répond dans une proportion arithmétique ou géométrique à ceux qui l'invoquent d'une commune voix. Dieu est une force libre, qui cède selon son bon vouloir, et comme il s'est engagé solennellement à l'égard de la prière commune, il nous est permis de croire que sa bonté excède toujours la vio-

lence qu'on lui fait, et que les millions de voix qui invoquent les mystères divins et récitent les prières divines du rosaire ont le pouvoir d'exprimer de son cœur libéral et miséricordieux les plus insignes bienfaits.

Je vous ai dit, mes frères, les raisons de la puissance du Rosaire. Il me resterait à vous donner la preuve expérimentale de cette puissance. Mais, pour que cette preuve fût complète, je devrais ajouter aux considérations que vous venez d'entendre, un long discours. En effet, les grâces de lumière, de consolation, d'assistance, de guérison, de conversion, de secours, de victoire, de délivrances obtenues par les prières du rosaire sont innombrables ; je n'en citerai que deux qui dans l'état présent de l'Église et des sociétés humaines peuvent être considérées comme des grâces typiques et prophétiques.

Au treizième siècle, une hérésie immonde et perfide avait envahi notre pays. Sous le masque d'une austérité hypocrite, elle séduisit les peuples et ressuscita les erreurs et les mœurs abjectes des manichéens. Elle viola nos foyers et dévasta nos monuments religieux. Forte de l'appui des princes prévaricateurs et encouragée par ses conquêtes à tra-

vers les vallées fertiles de la Garonne et du Rhône, elle osa espérer l'apostasie de la France entière. Mais elle comptait sans la puissance du Rosaire. C'est avec cette arme innocente et sacrée, qu'il avait reçue de la reine du Ciel, que Dominique marcha à la rencontre des Albigeois et qu'il dompta ces esprits rebelles dont l'intervention brutale de la lance et de l'épée n'avait pu vaincre les résistances.

Trois siècles plus tard, les fils de Mahomet, partout vainqueurs, s'apprêtaient à fondre sur l'Europe chrétienne et à la courber sous le joug de l'Alcoran. Leur redoutable flotte était appareillée et n'attendait plus qu'un signal pour partir. Mais un fils de Dominique, le pape Pie V, après avoir confédéré à grande peine les flottes de l'Occident, fit appel aux confréries du Rosaire. Et pendant que leurs prières ardentes s'élevaient vers le Ciel, il aperçut, dans la lumière d'une miraculeuse vision, les trois cents galères de la flotte turque s'engloutir avec plus de trente mille hommes dans le golfe de Lépante et salua par un *Te Deum* cette victoire céleste dont la puissance ottomane ne s'est pas relevée.

Trois siècles encore se sont écoulés depuis cette victoire et voici que l'Église et la so-

ciété sont en présence d'ennemis pires que les Albigeois, pires que les Turcs. Judas est à leur tête, l'hérésie et la libre pensée obéissent à ses ordres. Je ne vous raconterai pas leurs sinistres exploits ; vous les connaissez tous et votre âme attristée des maux de l'heure présente et épouvantée des menaces de l'avenir, appelle anxieusement un sauveur ou une libératrice. Eh bien ! chrétiens, le sauveur et la libératrice sont prêts à intervenir et n'attendent pour cela que le pressant appel de votre piété. Le sauveur, c'est Jésus qui, par la bouche de son représentant le souverain Pontife, vous demande les prières du Rosaire. La libératrice, c'est Marie, qui dans la miraculeuse apparition de Lourdes vous montre l'arme sacrée dont vous devez vous servir, et vous donne, en une foule de merveilles, des gages de sa puissance. Leur saint étendard est levé, en avant ! formez vos bataillons, pieuse armée du rosaire ! Enrôlez-vous dans cette armée, chrétiens gémissants qui voulez que l'Église et la France soient sauvées. Aux armes ! aux armes ! La victoire est à vous ! mais pour cela, il faut prier, prier encore, toujours prier et ne pas se lasser de prier : *Oportet semper orare et numquam deficere.*

NOTRE-DAME-DES-ARTS

NOTRE-DAME-DES-ARTS

Dans l'Église de Pont-de-l'Arche

(Le 7 Septembre 1899)

Tota pulchra es, amica mea.
Vous êtes toute belle, ô ma bien-aimée.

Messeigneurs (1),
Mes Frères,

L'art, selon sa conception la plus haute et la plus pure, est le culte et la manifestation du beau dans les œuvres humaines. Mais, comme l'a fort bien dit un grand artiste, pour donner à ces œuvres le cachet de la perfection, « l'âme déployant ses ailes doit s'élever vers les cieux d'où elle est descendue. Elle ne s'arrête pas à la beauté qui séduit les yeux et qui

(1) NN. SS. les Évêques d'Évreux et de Bayeux.

est aussi fragile que trompeuse ; mais elle cherche, dans son vol sublime, à atteindre le principe du beau universel » (1).

Ce principe, mes Frères, c'est la perfection suprême, en laquelle subsistent et vivent les idées de tous les êtres, et en laquelle il faut les aller chercher : Celui, dit saint Thomas, que tout le monde appelle Dieu : *Quod ab omnibus nominatur Deus*. Partant de l'existence créée, la raison monte à lui comme à la cause première ; partant de l'ordre, de la proportion, de l'harmonie des êtres, le sens artistique monte à Lui comme à la première beauté. Il est l'idéal qui plane au-dessus des imperfections de la nature et attire à lui l'âme désireuse de voir plus beau qu'on ne voit en ce monde.

C'est son idée qu'il a exprimée dans les perfections de la nature. Le monde est une manifestation de cette idée en laquelle chaque créature est belle de la beauté de Dieu. J'aime cette noble définition de Kant : « Le beau, c'est un reflet de l'infini sur le fini ; c'est Dieu entrevu ». En effet, « comme Dieu se contemple en soi dans les idées qui le manifestent à ses propres regards, selon tout ce

(1) Lettre de Michel-Ange à un de ses amis.

qu'il est, l'homme le contemple dans ces mêmes idées réalisées extérieurement » (1). Où que nous rencontrions ces idées dans leur harmonieuse réalisation, soit dans le spectacle de la nature, soit dans les formes corporelles, soit dans la splendeur du vrai ou du bien, notre âme s'élève et s'écrie : c'est divin ! Ce cri tant de fois répété justifie la parole de l'Apôtre : « L'invisible beauté de Dieu se laisse entrevoir dans ses œuvres, *Invisibilia Dei per ea quæ facta sunt intellecta conspiciuntur* » (2). O nature, tes beautés ne nous charment que parce que nous y voyons le rayonnement de l'infinie beauté de Dieu ; le beau, c'est le divin dans la création !

Si vous étiez moins intelligents que vous ne l'êtes en réalité, mes Frères, vous me demanderiez pourquoi ces considérations ? Mais vous avez deviné, j'en suis sûr, qu'elles préparaient l'affirmation de ce principe : Là où le beau nous apparaît plus resplendissant, là où il manifeste plus grandement le divin, il est maître ; il a le droit d'inspirer, de commander, de diriger, de patronner.

Or, c'est par l'application de ce principe

(1) Lamennais, *De l'Art et du Beau*, chap, II.
(2) Rom., cap. I, 20.

que je veux justifier le vocable sous lequel votre intelligent, enthousiaste, pieux et zélé pasteur a proposé à votre culte, et particulièrement au culte des artistes, l'admirable créature que le monde chrétien honore déjà sous tant de noms divers. Abbé Philippe, vous avez bien vu et bien dit : Marie est Notre-Dame-des-Arts: 1° parce qu'elle est elle-même un chef-d'œuvre vivant, un des plus beaux chefs-d'œuvre de la puissance, de la sagesse, de la bonté de Dieu, et entre toutes les créatures de ce monde, le plus parfait rayonnement de son infinie beauté ; 2° parce qu'elle a été la collaboratrice de Dieu dans le plus grand, le plus admirable, le plus inénarrable de ses chefs-d'œuvre : l'Homme-Dieu. Un rapide développement de ces deux pensées sera tout mon discours.

Messeigneurs,

Je vous remercie, au nom de cette belle assemblée, d'avoir bien voulu présider cette joyeuse fête. Si je vous disais tout ce que pense mon cœur rempli pour vous de profonde estime et de respectueuse affection, je vous accablerais de mes louanges ; mais la

vénération et l'amour de vos peuples parlent plus éloquemment que je ne pourrais le faire. Je me contente de demander à votre dévotion envers la Très Sainte Vierge un nouvel encouragement et de nouvelles bénédictions pour l'artistique dévotion de Pont-de-l'Arche, afin qu'elle rayonne dans tout le monde chrétien.

I

Marie est fille de l'humanité, et cependant elle n'entre pas dans le monde comme les autres enfants des hommes. Vous connaissez, mes Frères, la loi qui pèse sur notre nature déchue, loi de mort en vertu de laquelle tout rejeton de la race humaine naît privé de la sève surnaturelle qui animait originairement notre premier père. Cette loi n'excepte personne. Par nature, Marie n'en était point affranchie. Enveloppée, comme toute créature humaine, dans le courant de la génération, elle devait fatalement être saisie par le courant du péché. Quand je lis sa généalogie, je crois entendre comme le bruit sinistre d'un fleuve fangeux dont les flots se précipitent,

après avoir mêlé à l'onde pure qu'ils reçoivent des blanches neiges le limon des champs par eux dévastés. O Fille des hommes, comment éviterez-vous l'envahissement de l'universelle corruption ? Ce n'est pas qu'il n'y ait des saints parmi les criminels, dans la liste de vos ancêtres, mais les saints, aussi bien que les criminels, ont subi la loi commune. Depuis Adam jusqu'à Joachim, chaque nom de votre généalogie, comme une vague plaintive murmure ces paroles des Saints Livres : « Voici que j'ai été conçu dans l'iniquité et ma mère m'a conçu dans le péché : *Ecce enim in iniquitatibus conceptus sum, et in peccatis concepit me mater mea* ». O loi terrible du péché, la nature veut que vous triomphiez !

Mais, écoutez, mes Frères, voici venir du Ciel le fleuve de la rédemption, pénétré d'une vertu réparatrice qu'il doit aux mérites du Verbe incarné. O Dieu, qui avez aimé Marie avant tous les temps ! pour l'honneur de votre paternité à laquelle elle doit participer, pour l'honneur de votre Fils dont elle doit être la mère, pour l'honneur de votre Esprit-Saint qui doit la féconder, n'allez-vous pas détourner de son âme les flots qui apportent à toute

génération le funeste héritage du péché, et la faire apparaître, au milieu du monde dévasté par la mort, comme une île fertile, riante, embaumée, de toutes parts baignée par les eaux de la grâce ? Vous pouvez ce prodige, vous le devez à votre amour et à notre foi. Ne faut-il pas que nous sachions jusqu'où s'étend l'efficacité de l'incarnation réparatrice, et comment le saurons-nous si elle ne produit quelque part la justice originelle, si elle ne remporte en quelque vie humaine une complète victoire sur le péché ?

Eh bien ! Chrétiens, c'est fait. Saisie par le fleuve de la rédemption, la bien-aimée de Dieu est, dès le premier instant de sa conception, toute belle et sans tache : *Tota pulchra es, amica mea, et macula non est in te.* Non seulement elle est préservée de la souillure qui déshonore tout enfant de la race humaine dans sa conception, mais toutes ses beautés sont en germe dans la première grâce d'innocence et de sainteté par laquelle le divin artiste prépare son chef-d'œuvre. Grâce plénière qui l'emporte sur toute grâce ; « grâce qui commence, dit un pieux théologien (1), là où toutes les autres finissent ; grâce plus élevée,

(1) Contenson.

plus parfaite, plus intense que la grâce de chacun des êtres raisonnables qui furent depuis le commencement et qui seront jusqu'à la fin des siècles ; grâce qui fait courber sous le poids de son excellence les hiérarchies célestes, la foule des prédestinés et le chœur immense des créatures qu'embellit la justice ».

Cette grâce éminente opère en toute la nature de Marie, et avec une plus grande puissance, l'effet que produisait en Adam la justice originelle. Elle illumine l'intelligence et la prépare aux plus sublimes révélations, à la plus profonde connaissance des mystères divins, aux extases, aux ravissements, à toutes les douceurs de l'intimité divine. Elle fortifie la volonté, la dirige et lui fait prendre ses pentes vers des vertus qui ne seront jamais égalées, et qui toutes porteront le cachet d'un héroïsme surhumain. Elle affranchit la liberté et soumet toutes les puissances inférieures à l'empire absolu de la raison, leur défendant de prévenir ses desseins, de troubler ses conseils, de résister à ses commandements, d'empêcher aucun des mouvements par lesquels l'esprit et le cœur s'élèvent vers les choses célestes pour les contempler, les

goûter et les aimer d'un amour souverain. En un mot, cette grâce première fait de l'âme de Marie la plus parfaite qui fut jamais éclose du souffle de Dieu.

Et, parce qu'à cette âme il faut une demeure où tant de perfections soient à l'aise, un instrument exquis dont de si excellentes facultés puissent se servir pour leurs nobles opérations, tandis que la grâce travaille l'âme de Marie, du même coup, elle pétrit, elle sculpte pour elle, selon l'expression d'un pieux auteur, un corps virginal, où la vie va faire jaillir les sources immaculées de la rédemption ; un corps digne d'être fécondé par la vertu de l'Esprit-Saint et de servir de temple à la majesté du Verbe anéanti ; un corps qui pénétrera de sa vie, qui revêtira de ses charmes et de ses grâces le plus beau des enfants des hommes ; un corps dont la voix mélodieuse, dont les pieuses palpitations et les saints tressaillements chanteront, mieux que la harpe des séraphins, les louanges du Très-Haut ; un corps dont les charmes et la splendeur refléteront les perfections de l'âme et la gloire même de son hôte divin ; un corps dont les éléments incorruptibles résisteront dans la

tombe aux forces de destruction qui décomposent toute chair et la réduisent en une aride poussière.

Voilà, Chrétiens, le virginal chef-d'œuvre de la puissance, de la sagesse et de la bonté de Dieu. Admirez-le dans sa mystérieuse et chaste beauté. Il est déjà digne de faire rêver les poètes, d'inspirer les artistes, de séduire les vierges et de ravir les saints. Et cependant il n'est pas achevé.

Par la première grâce d'innocence et de sainteté, qui faisait de Marie la plus ravissante des vierges, Dieu préparait la Mère de son fils. Marie est mère, mais non pas à la manière des autres femmes qui paient de la perte d'un privilège l'honneur de la maternité. Elle est mère et elle est vierge. O merveille ! « La maternité virginale, dit saint Thomas, comble les possibles relativement à la production de l'être humain. Adam, le père des hommes, est sorti d'un obscur limon vivifié par le souffle de Dieu ; Ève, mère des vivants, a été prise dans les flancs de celui qu'elle devait épouser ; la race humaine obéit au commandement divin : — *Crescite et multiplicamini*, et naît de l'homme et de la femme. Il ne restait

plus qu'un mode de production, naître de la femme seule et par l'unique concours de l'opération divine ». Et voilà la merveilleuse nouveauté que Dieu a créée pour embellir son chef-d'œuvre : — *Creavit Dominus novum super terram* (1). O Vierge-Mère, je voudrais être ange pour chanter en de chastes hymnes votre beauté unique entre toutes les beautés. Contrairement à la loi, l'honneur maternel ne détruit pas en vous l'intégrité virginale, et l'intégrité virginale rehausse l'honneur maternel d'un éclat que lui refuse la nature. Vous êtes mère d'autant plus admirable que vous êtes vierge, et vierge d'autant plus étonnante que vous êtes mère. J'ai vu les arbres de nos vergers se couvrir au printemps de fleurs blanches comme la neige ; qu'ils étaient beaux leurs rameaux chargés d'espérance ! et l'automne venu, je les trouvai plus beaux encore, lorsqu'ils ployaient sous le poids de leurs fruits dorés. Mais, depuis longtemps la fleur était flétrie, depuis longtemps la fleur était tombée. Le virginal rameau de Jessé porte ensemble le fruit et la fleur, le fruit parfait, la fleur toujours fraîche. J'ai vu l'étoile lancer joyeusement son rayon dans l'espace,

(1) JEREM., cap. XXXI, 22.

j'ai vu le rayon traverser les ondes transparentes de l'air, mais ni l'étoile n'était altérée du départ du rayon, ni les ondes de l'air troublées par son passage. Ainsi la Vierge, mère de la lumière incréée, du rayon divin qui s'est incarné dans son sein: Elle était vierge quand la mystérieuse opération de l'Esprit-Saint, répondant à son *fiat*, forma dans son sein la chair sacrée du Sauveur ; elle est vierge encore quand son fils vient de naître ; elle sera vierge toujours.

Par la maternité virginale de Marie, la beauté du chef-d'œuvre de Dieu ne vous semble-t-elle pas consommée ? Eh bien ! non, mes Frères, Marie doit recevoir une suprême consécration et se revêtir de l'austère beauté d'une douleur héroïque qui l'associe à l'œuvre de la rédemption et fait de la mère immaculée de l'Homme-Dieu la mère douloureuse du genre humain.

Transportez-vous avec moi sur le calvaire, vous y verrez une femme contemplant son fils unique, son fils qu'elle aime du plus parfait des amours, son fils, dans lequel elle n'a jamais vu qu'innocence, noblesse, grandeur, toutes les qualités aimables, charmantes, ir-

résistibles, capables d'attirer un cœur et de l'enchaîner à jamais, et cependant, son fils, cruellement dépouillé de ses vêtements, cloué, dressé, pendu sur le bois d'infamie, injurié et maudit par ceux qui le voient et le font mourir, son fils expirant sans honneur après avoir épuisé toutes les souffrances.

Elle est debout, cette mère douloureuse ; ses yeux pleins de larmes contemplent son amour crucifié. Mères, vous eussiez fait retentir le Golgotha de vos gémissements et de vos imprécations. Marie se taisait. Silencieuse et recueillie, elle se tenait debout au pied de la croix : *Stabat !* Debout ! pour être plus rapprochée du cœur de son bien-aimé ; debout ! pour mieux s'unir à ses douleurs ; debout ! pour lui dire de plus près qu'elle souffrait avec lui et comme lui, qu'elle épousait toutes ses intentions miséricordieuses ; qu'elle mariait ses propres maux à ses maux ; qu'il n'y avait de la mère et du fils qu'un seul sacrifice pour la rédemption de l'humanité.

L'humanité ! Mais elle est là tout entière, représentée par cette femme héroïque qui fait à Dieu la douloureuse offrande de ce qu'elle a de plus cher au monde. C'est au nom de l'humanité qu'elle prononça le premier *fiat*

qui introduisit parmi nous le Verbe incarné ; c'est encore au nom de l'humanité qu'elle prononce le dernier *fiat* qui l'enlève de ce monde. « Père Très Saint, dit-elle, me voilà prise entre deux grands amours : l'amour du fils que vous m'avez donné, l'amour des hommes que vous voulez sauver. Mon fils voudrait rester avec moi, et moi je voudrais le conserver ; mais puisque l'amour du genre humain l'emporte en son cœur sur l'amour de sa mère, je veux faire comme lui. N'ayez point égard à mes larmes, soyez sans pitié pour mon cœur brisé ! Père, Père, prenez mon fils ; moi, fille des pécheurs, au nom de tous les pécheurs, je vous le donne. Vous voulez qu'il meure, ce bien-aimé, pour sauver ceux que j'aime avec lui ! *Fiat ! Fiat !* »

Du haut de la croix, Jésus entend ce sublime offertoire qui donne à son sacrifice toute sa plénitude ; il y répond par une dernière grâce. Recevant de son Père l'héritage des nations, si chèrement acheté par ses douleurs, il le transmet aussitôt à sa mère. « Femme, dit-il, en montrant l'humanité dans la personne de saint Jean : Voilà ton fils ! » et à saint Jean : « Voilà ta mère ! *Ecce mater tua !* »

Entendez-vous, chrétiens, en s'immolant avec son fils et en l'immolant par son offrande, Marie devient notre mère. Ce tragique enfantement consomme le chef-d'œuvre de Dieu. Nous n'avons plus qu'à le suivre dans la gloire où il est reçu et couronné, aux acclamations de la Cour céleste.

Et maintenant, mes Frères, je vous le demande : s'il est vrai que le beau est le reflet de l'infini sur le fini ; s'il est vrai que là où il nous apparaît plus resplendissant, là où il nous manifeste plus grandement le divin, il est maître, il a le droit d'inspirer, de commander, de diriger, de patronner ; n'est-il pas vrai que Marie, chef-d'œuvre vivant, chef-d'œuvre sublime, et, entre toutes les créatures, le plus parfait rayonnement de la beauté divine, n'est-il pas vrai, dis-je, que Marie est la maîtresse de tous les arts, et qu'elle a le droit de dire à tous les artistes : Amants de la vraie beauté, qui cherchez le divin dans la création, regardez-moi, demandez-moi des inspirations et des conseils : Je suis Notre-Dame-des-Arts ! — Dieu m'a dit que j'étais toute belle, mais si vous voulez voir plus beau que moi, je vous invite à contempler le plus grand, le

plus admirable, le plus inénarrable des chefs-d'œuvre de Dieu, dont je suis l'humble collaboratrice : le fils du Père céleste, mon fils, l'Homme-Dieu.

Merci, chère Notre-Dame, nous allons vous obéir.

II

L'Homme-Dieu ! — La foi nous dit, mes Frères, qu'il est le fils, le vrai fils de Marie, comme il est le fils, le vrai fils du Père divin, qui l'engendre éternellement.

Lorsque Dieu, à l'origine de toutes choses, prononça son *fiat*, ce *fiat* fit sortir le chaos du néant, et du chaos l'univers avec toutes ses splendeurs. Lorsque Marie, au milieu des temps, répondit aux promesses de l'ange par ces paroles soumises : « Je suis la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon ce que vous avez dit », son *fiat*, parti des profondeurs de l'humilité, monta jusqu'au ciel, entra dans l'essence divine, saisit le Verbe de Dieu et le fit descendre dans le tabernacle vivant où l'Esprit-Saint le revêtit de notre chair. Je ne vous dirai point les joies intimes de ce mo-

ment béni. Mais, entendez-le bien, chrétiens : En cette neuvaine sacrée de mois pendant lesquels le nouveau-né se nourrit de la substance même de sa mère, l'union ineffable de ces deux êtres crée entre eux comme une mystérieuse identité. Mieux qu'Adam, saluant la compagne que Dieu venait de prendre dans ses flancs, la mère peut dire à celui qu'elle enfante et qu'elle nourrit de son lait : « Tu es l'os de mes os et la chair de ma chair ». Et Marie peut dire cela mieux que toutes les mères, car, par sa conception virginale, elle est l'unique principe humain de la vie qu'elle donne à son fils. « La chair du Christ est la chair de Marie, dit saint Augustin : *Caro Christi, caro Mariæ* » ; l'une appelle l'autre. J'ai donc bien dit : Marie est la collaboratrice de Dieu dans cette ineffable merveille que nous appelons l'Homme-Dieu, Notre Seigneur Jésus-Christ.

L'Homme-Dieu, Jésus-Christ, c'est le Verbe incarné. « Or, la beauté, dit saint Thomas, est, dans les attributions qu'on peut faire à chacune des personnes divines, le propre du Verbe. Il reçoit en lui-même, vraiment et parfaitement, toute la nature de son père. Il est

l'image subsistante, vivante et souverainement expressive de celui qui l'engendre, il fait resplendir en lui-même la gloire de son principe. Parfaite intégrité, parfaite proportion, parfait resplendissement, tout ce qui convient à la parfaite beauté, le Verbe le possède ». Eh bien ! cette beauté personnelle et vivante, la foi nous dit que, pour nous et pour notre salut, elle est descendue des cieux et s'est faite homme comme nous. Le Verbe incarné pouvait-il n'être pas le plus beau des enfants des hommes ? Il remplit de lui-même une âme humaine, dont l'adorable splendeur rejaillit sur sa face et sur son corps très saint. Si le soleil du firmament inonde d'or, d'écarlate et de pourpre les nuages transparents qui le dérobent à nos yeux, comment le soleil du ciel des cieux, caché dans une âme humaine, sous le voile de la chair, ne la teindrait-il pas de ses feux ? Si l'homme de génie, l'homme de caractère, l'homme vertueux donnent à leurs physionomies l'empreinte de leurs nobles conceptions, de leurs glorieux desseins et de leurs saintes habitudes, comment le plus grand des esprits créés, la plus droite, la plus puissante des volontés, le plus profond, le plus tendre, le plus généreux des cœurs, la

plus vertueuse, la plus riche des âmes, en union personnelle avec le principe même du beau, ne donneraient-ils pas à la physionomie du Christ le cachet de la suprême perfection ?

Le Christ est beau aux yeux qui le contemplent, comme à l'esprit qui le médite. Il se montre, c'est la divine beauté qui nous apparaît ; il habite parmi nous, c'est la divine beauté qui s'est faite notre hôte ; il parle, c'est la divine beauté qui nous instruit, nous apprend les secrets du ciel et reluit en sa sublime et profonde parole. Il commande à la nature et fait des miracles, c'est la divine beauté, principe et type de tous les êtres, de leurs formes et de leurs lois, qui prouve à la fois sa présence et son pouvoir souverain. Il pleure, c'est la divine beauté qui s'attendrit sur nos misères avant de les guérir. Il nous aime, il nous accable de ses bienfaits, il se livre à la justice du ciel, il souffre, il meurt pour nous, c'est la divine beauté qui veut nous ravir par le plus grand des charmes de l'amour : le sacrifice. Il triomphe de la mort, c'est la divine beauté qui nous montre le chemin de gloire que nous prendrons un jour pour aller la rejoindre au lieu d'où elle est descendue. Oh ! oui, Jésus est beau aux yeux

de ceux qui eurent le bonheur de le contempler et de chanter l'*Hosannah* sur son passage ; il est beau encore à l'esprit qui le médite en son adorable histoire. Ceux-là, même, qui n'osent pas approfondir le mystère de sa personne, ou qui se sont déclarés publiquement les ennemis de sa divinité, lui ont rendu d'étranges témoignages. Écoutez Strauss, Goethe, Channing, Renan : « En aucun temps, disent-ils, il ne sera pas possible de s'élever au-dessus du Christ et de concevoir quelqu'un qui lui soit égal. — Il est l'homme divin, le saint, le type et le modèle de tous les hommes. — Il met dans l'ombre toutes les perfections humaines par sa grandeur et sa beauté. — Entre lui et Dieu le monde ne distingue plus ». Mais que cette admiration est donc froide et languissante, en comparaison de celle qui remplit l'âme du croyant ! Il est convaincu, lui, que la divine beauté s'est rapprochée de notre pauvre humanité, et chacune de ses manifestations provoque son religieux enthousiasme.

Toute âme sincèrement et profondément chrétienne est capable de cet enthousiasme. Il en est même, vous le savez, qui, pour mieux obéir aux appels de sa foi, se désintéressent

des spectacles de la nature et de l'art, et se laissent absorber en des contemplations mystiques, où le ravissement et l'extase les fixent pendant des heures entières à l'idéal divin. Mais ce n'est pas la loi commune que l'âme s'oublie dans le repos des grandes contemplations. Il résulte des révélations de la foi, et du rapprochement qu'elle établit entre nous et le principe de toute beauté, une puissante excitation du sens artistique qui le provoque aux plus sublimes créations.

L'Homme-Dieu ! Un être vivant dans lequel la nature divine et la nature humaine se marient, sans confusion et sans mélange, en l'unité d'une seule et même personne, quel merveilleux type ! A quelle hauteur le sens artistique ne doit-il pas s'élever devant cette nature humaine toute resplendissante de la divinité qui l'habite ? Et c'est vous, Marie, vous, le chef-d'œuvre de Dieu, et entre toutes les pures créatures le plus parfait rayonnement de sa beauté, c'est vous qu'il a choisie pour être la collaboratrice de cette merveille. Ah ! vous êtes bien Notre-Dame-des-Arts ! Montrez-vous vous-même, montrez-nous votre fils, et conviez le génie humain à la contemplation et à la reproduction des deux plus ad-

mirables types du beau qui soient au monde.

Mais quel travail, mon Dieu ! pour en arriver à cette reproduction ! quel travail pour marier ensemble et fixer dans une seule physionomie tous les puissants attraits de l'Homme-Dieu ! Artistes qui le contemplez dans la lumière de la foi, comment pourrez-vous exprimer, sur son front, le rayonnement de la sagesse éternelle qui illumine sa belle et vaste intelligence ; dans ses yeux, la pénétration du prophète, l'autorité du souverain maître, la tendresse du plus parfait des amis ; sur ses lèvres, la fermeté d'une volonté inébranlable en ses desseins, la bonté d'une âme humble et douce, la générosité d'un cœur prodigue à tous de bienfaits, de consolations et de pardons ; dans ses traits, dans son attitude, dans l'expression de sa personne, la plénitude des vertus et des dons divins : la force du thaumaturge et la charitable compassion du sauveur, la puissance du roi divin et la faiblesse de l'homme abandonné et persécuté, les douleurs résignées de la victime volontaire et la sereine majesté du prêtre éternel, le vaincu de l'amour et le vainqueur de la mort, l'Homme-Dieu, enfin ?

Et lorsque, après avoir contemplé le fils,

vous contemplerez la mère, comment rendre cette merveille transcendante sur tous les types créés dont peut s'inspirer l'art humain ? Une pureté qui n'a jamais été souillée, une vierge qui sourit à son fils, une vierge qui presse son fils sur son cœur : la fleur chargée de son fruit sans rien perdre de ses charmes ! Marie, le plus parfait modèle de la candeur, de l'innocence, de la pureté, de la céleste grâce des vierges, et en même temps le plus parfait modèle de la douce majesté, de l'amour, de la tendresse, du dévouement des mères ? Admirablement belle dans la chambre virginale, où elle prie en attendant l'heure des grands mystères, elle est plus belle encore près du berceau de l'enfant Dieu, plus belle au pied de la croix où, debout et le visage baigné de larmes, elle se résigne héroïquement aux maux qu'elle endure, pour prendre part à la rédemption du monde, et enfanter avec son fils la race des élus, plus belle, enfin, dans les pompes de son céleste couronnement.

Mais, encore une fois, comment rendre ces merveilles ? — Ah ! l'œuvre est difficile, car, comme l'a fort bien dit Dante, « la forme ne

s'accorde pas toujours avec les intentions de l'art, parce que la matière est sourde à répondre ». Angelico de Fiesole a versé plus d'une fois des larmes, Léonard de Vinci a brisé ses pinceaux, Michel-Ange a gourmandé ses œuvres, de grands artistes se sont sentis envahis par la tristesse chaque fois qu'ils ont essayé de représenter la divine beauté du Christ et les grâces célestes de sa mère, et sur les chefs-d'œuvre que nous admirons aujourd'hui, ils osaient à peine jeter leurs regards découragés.

Artistes, peintres, sculpteurs, poètes, chantres du divin dans la beauté créée, ne vous découragez pas, je vous en prie. Si vos œuvres ne peuvent pas atteindre la suprême perfection, elles ont du moins le mérite de l'emporter sur toutes les autres œuvres de l'art humain. Que d'autres cherchent le beau dans les spectacles de la nature : dans les splendeurs du jour et le mystère des nuits, dans les admirables élancements de la mer et la majesté des montagnes, dans l'ombre des forêts et la riante fertilité des plaines, dans la nature morte et la nature vivante, dans les types les plus accomplis des grâces de la forme sensible, dans les faits les plus saisis-

sants de l'histoire humaine, Notre-Dame-des-Arts, s'ils l'invoquent, leur apprendra à préserver leurs œuvres de tout ce qui peut provoquer les basses passions et offenser le sens moral, et à faire reluire en toutes les beautés de la nature ce qu'il y a de divin. Mais elle réserve les plus délicates attentions de son patronage pour ceux qui s'appliquent à faire revivre dans leurs œuvres ses grâces virginales, ses charmes maternels et la divine beauté de son fils. Ceux-là ont toujours été et seront toujours les maréchaux de l'art.

Mais, attention, Messieurs les maréchaux, n'ayez pas la prétention d'accaparer des types qui nous appartiennent autant et plus qu'à vous. Rien ne vous oblige à les faire revivre dans vos œuvres, tandis que le chrétien a le devoir de les reproduire, non pas sur une matière fragile, mais dans l'incorruptible substance de son âme. Les saints, maréchaux de l'art mystique, ont excellé dans cette reproduction. La beauté typique du Christ et de sa mère a fait fleurir en eux les vertus héroïques qui donnent à l'âme une physionomie toute divine. Que de lumière dans leur esprit ! Que d'amour dans leur cœur ! Que d'innocence et

de pureté dans leur vie ! Quel mépris de tout ce qui est bas ! Quelle habitude du noble et du grand ! Quel héroïsme en présence de la persécution, de la souffrance et de la mort ! Quelle ivresse du sentiment religieux ! Quel repos en Dieu ! Voulez-vous de l'extraordinaire, du grandiose, du sublime, du merveilleux, du tendre, du touchant ? vous trouverez tout cela dans la vie des saints ; mais surtout vous y trouverez le Christ béni et sa sainte mère qui les inspirent, les animent, les transfigurent et revivent en eux.

Hélas ! père, me direz-vous, nous ne sommes pas des saints ! Je le sais bien, mes pauvres chers Frères, il y a longtemps que ma conscience me dit cela. Mais ne nous décourageons pas. Appliquons-nous avec patience à notre travail d'imitation et de reproduction. Artistes infatigables, embellissons chaque jour notre petit chef-d'œuvre. Il sera sans doute bien imparfait encore quand nous le présenterons à la grande exposition de l'éternité, mais Dieu ne nous refusera pas de lui donner la dernière touche, et sa bonté le couronnera, sous les yeux et devant l'aimable sourire de Notre-Dame-des-Arts.

VÊTURES

ET PROFESSIONS RELIGIEUSES

VÊTURES

ET PROFESSIONS RELIGIEUSES

I

MORT SPIRITUELLE (1).

Quod seminas non vivificatur nisi moriatur :
Ce que vous semez ne peut être vivifié, s'il ne meure.
(I Cor., cap. xv, 36).

Mes chères sœurs,

Dans la triple fête qui nous réunit : le cinquantenaire d'une de vos vénérables mères, la profession de vos pieuses novices, la prise d'habit des jeunes postulantes qui demandent

(1) Monastère des Dominicaines de Bar-le-Duc, 7 août 1890.

à entrer dans votre famille religieuse, vous vous étonnerez peut-être de m'entendre parler de mort. Rassurez-vous. Il ne s'agit point d'un de ces lugubres événements qui emportent dans un autre monde ceux que nous aimons, mais d'une mort toute spirituelle qui est le principe d'une vie parfaite. Nous en avons l'image dans la nature. « La semence qu'on jette en terre doit mourir pour être vivifiée, dit l'Apôtre : *Quod seminas, non vivificatur nisi moriatur* ». Ainsi dans la religion, l'âme qui veut vivre d'une vie parfaite doit d'abord mourir.

Vous vivez depuis cinquante ans de cette mort, vénérable Mère qui célébrez aujourd'hui vos noces d'or ; vous allez vous porter le coup mortel, pieuses novices, en prononçant vos vœux ; vous voulez vous préparer à mourir, jeunes postulantes, qui demandez le saint habit de religion comme un sacrement de vos désirs, en attendant que vos vœux soient l'expression suprême de votre volonté.

On pourrait certainement être religieux sans se distinguer, par le vêtement, du reste des hommes ; mais l'Église, qui connaît l'utilité et la puissance des signes, a jugé bon que ceux de ses enfants qui s'engagent à une vie

plus parfaite, puissent être reconnus, à première vue, entre tous les chrétiens. L'habit qu'elle leur donne ne ressemble pas à celui des mondains. Il est singulier, pour apprendre à tous que l'âme religieuse aspire à une vie tout autre que celle qu'on mène dans le siècle. Il est grave et austère pour exprimer que c'en est fait des vaines recherches, des frivolités et des caprices de mode, par lesquels on s'applique à plaire et à séduire. Il dissimule les formes du corps et fait disparaître toutes les élégances, pour signifier que le corps ne compte plus, dès qu'on a pris le parti de ne plus vivre que de la vie de l'esprit. Enfin (et c'est sur ce point que j'appelle particulièrement votre attention), l'habit religieux va vous envelopper comme un linceul, et, dans notre Ordre, il est noir et blanc, couleurs du drap mortuaire, pour vous rappeler que vous devez mourir spirituellement, mourir au monde.

Mourir au monde, qu'est-ce que cela veut dire ? Que l'on se sépare matériellement de lui ? que l'on ne veut plus vivre avec lui ? que l'on ne prendra plus part à ses affaires et à ses plaisirs? que l'on n'aura avec lui que des

rapports commandés par la charité, plus que par les convenances du siècle ? que les monastères seront comme des cimetières où les gens du dehors viendront chercher de graves pensées et de religieuses impressions ? — Oui, c'est cela, et quelque chose de plus encore. Écoutez bien, chères filles, et comprenez bien toute la profondeur de cette parole : *Mourir au monde.*

Il est en nous un souffle de vie qui nous anime ; lorsque ce souffle s'échappe de notre corps, l'homme meurt, on dit de lui qu'il a rendu l'esprit. — Eh bien, voilà justement ce que c'est que mourir au monde ; c'est rendre l'esprit du monde.

Il est donc en nous, cet esprit du monde ?— Eh ! oui ; il entre dans notre nature à l'heure même où nous prenons possession de la vie ; il est un des fruits de ce péché que le père du genre humain a transmis à toute sa descendance.

Installé dans notre nature qu'il a envahie et qu'il pénètre, il attend l'éveil de nos facultés pour corrompre leurs actes, et il est malheureusement stimulé par le spectacle et l'influence de ce qui se fait dans le monde. « Tout dans le monde, dit l'Apôtre saint Jean, est

convoitise de la chair, convoitise des yeux, orgueil de la vie » (1).

Il est inutile, n'est-ce pas, que je vous fasse le tableau des innombrables et honteux désordres du monde. Je ne veux point souiller, par de telles peintures, la pureté de cette sainte fête.

Sachez seulement que nous avons en nous tout ce qu'il faut pour devenir plus ou moins complices des désordres du monde : un esprit de mollesse qui nous porte à ménager la chair, à nous impatienter de ses infirmités, à nous plaindre de ses souffrances ; un esprit de sensualité qui nous porte à la satisfaire dans ses appétits ; un esprit d'avidité qui tend à s'emparer des biens de ce monde, qui nous y attache, au mépris des meilleurs biens que Dieu propose à nos espérances et à nos désirs ; un esprit d'égoïsme qui rapporte tout à nous ; un esprit d'ambition qui convoite les honneurs et les distinctions ; un esprit d'orgueil qui nous enivre de notre propre excellence, un esprit d'ostentation qui veut paraître, un esprit d'indépendance qui prétend faire

(1) Quod est in mundo concupiscentia carnis est, et concupiscentia oculorum et superbia vitæ (1 Joan., cap. II, 16).

prévaloir notre volonté propre contre toute autre volonté ; un esprit de jalousie qui s'inquiète et s'irrite de ce qui fait la joie et le bonheur des autres ; un esprit de malignité fécond en dénigrements et en trahisons. Voilà l'esprit du monde.

Encore une fois, mes bien chères Sœurs, nous avons tous cet esprit. Il y a malheureusement une foule de gens qui ne savent pas se défendre contre ses exigences, et qui lui donnent lâchement toutes sortes de satisfactions. Regardez-les bien ; ils ne se gênent en rien ; ni lois divines, ni lois humaines ne les empêchent de contenter leurs désirs, pour que la chair soit rassasiée de plaisirs et de bien-être ; pour que les biens de cette terre abondent sous leur toit; pour que l'orgueil, la vanité, l'ambition, se repaissent de flatteries et d'honneurs ; ce sont eux que l'on appelle proprement les mondains, et ils ne sont pas, je l'espère, dans cet auditoire.

Mais sans leur ressembler tout à fait, on peut bien n'être pas encore mort au monde, et je ne crois pas me tromper en affirmant qu'il y a dans le siècle bon nombre de gens qui se croient d'excellents chrétiens, et qui vivent, sans s'en douter, de l'esprit du monde.

L'opinion du monde, les jugements du monde, servent plus souvent qu'il ne faut, de règle à leur conduite, et les mœurs du monde les entraînent où leur conscience ne voudrait pas aller. Je ne réponds pas qu'il n'y ait ici quelques-uns de ces amphibies qui cherchent à allier la vie chrétienne à la vie mondaine.

Mais que dis-je? Il se peut faire qu'un religieux, une religieuse, sous l'habit sacré qui les ensevelit, et dans le mouvement des saintes observances qui tendent à les perfectionner, restent, par quelque endroit, mondain ou mondaine. Il suffit pour cela qu'ils conservent quelque chose de l'esprit du monde : de ses pensées, de ses imaginations, de ses vues, de ses appréciations, de ses jugements, de ses désirs, de ses ambitions, de ses tendances.

— Dehors ! Dehors ! tous ces misérables restes ! — Pour mourir au monde, il faut rendre l'esprit du monde.

C'est bien ainsi que vous l'entendez, chères Sœurs, qui composez cette belle communauté où tout est à l'honneur de notre saint Ordre.

Et vous, mes filles, qui allez vous ensevelir dans notre saint habit, c'est bien votre dessein, n'est-ce pas, de ne rien garder en vous

d'un esprit si ennemi de la perfection à laquelle vous aspirez ? Vous n'ignorez pas que dès que vous aurez rendu l'esprit du monde, il sera immédiatement remplacé par un autre esprit que les saints Pères ont appelé la force perfective : *Vim perfectivam.* C'est l'esprit de Jésus-Christ, l'époux de votre choix ; il achève dans les cieux la vie divine, et dans les âmes élues de Dieu, la vie parfaite. On va l'appeler sur vous tout à l'heure : « Seigneur, faites descendre en ces vierges qui vous ont choisi pour leur partage, par la vertu de votre Esprit Saint, *per donum Spiritus sancti*, une prudente modestie, une sage bonté, une grave douceur, une chaste liberté. Qu'elles soient ferventes dans la charité, et qu'elles n'aient rien en dehors de vous. Qu'elles vivent dignes de louange, sans désirer d'être louées. Qu'elles vous glorifient par la sainteté de leurs corps et la pureté de leur âme. Qu'elles vous craignent et vous servent par amour. Soyez leur honneur, leur joie, leurs délices, leur consolation dans les peines, leur conseil dans le doute, leur défense contre l'injustice, leur soutien dans la tribulation, leur abondance dans la pauvreté, leur nourriture dans le jeûne, leur remède dans l'infirmité. Qu'elles

aient en vous toutes choses, qu'elles n'aient pas d'autre désir que de vous aimer par dessus tout, et que par vous elles soient fidèles à toutes les promesses et à tous les devoirs de leur sainte profession ». Le voilà à la porte des cieux, cet admirable Esprit, il va descendre, il descend, il étouffe dans ses chastes ardeurs les convoitises de la chair, la purifie de ses souillures, lui donne comme des habitudes angéliques, inspire à nos âmes le mépris des faux biens, les remplit de l'amour des biens spirituels et célestes et d'une sagesse divine qui les fait marcher joyeuses et alertes dans le chemin d'une humble dépendance et d'une généreuse soumission. Si l'on veut être parfait, il n'y a qu'à le laisser agir. « Ceux qu'il conduit, dit l'Apôtre, sont les véritables enfants de Dieu. *Qui Spiritu aguntur, hi sunt filii Dei* (1).

Un jour, il deviendra le maître absolu de votre vie, mais encore une fois, lorsque vous serez mortes au monde, lorsque vous aurez rendu l'esprit du monde. Or, pour rendre l'esprit, il faut passer par une crise douloureuse et terrible, l'agonie. Quand l'homme va mourir de la mort naturelle, le corps voudrait re-

(1) Rom., cap. viii, 12.

tenir dans ses étreintes l'âme qui s'échappe, l'âme voudrait rester dans le corps ruineux qui la chasse. Plus ils sentent qu'ils doivent se séparer, plus ils voudraient rester unis. Quelque chose d'analogue se produit dans la mort spirituelle, quand il s'agit de rendre l'esprit du monde si profondément entré dans notre nature. C'est une agonie spirituelle. Le temps de cette agonie, mes chères Sœurs, c'est le noviciat. La grâce qui vous y fait entrer aujourd'hui voudra achever son œuvre, et séparer totalement votre nature de l'esprit du monde. Les conseils, les avis, les instructions, les réprimandes, les corrections, les observances, tout conspirera à chasser ce maudit esprit; mais il tiendra bon et ne voudra pas s'en aller. Vous serez importunées par mille souvenirs tendres et sensuels, par mille regrets des personnes et des choses que vous aurez quittées. Le cœur se mettra de la partie avec toutes ses exigences et ses délicatesses. L'amour-propre surtout, la volonté propre refuseront de se laisser vaincre et de laisser se produire en vous ce religieux néant sans lequel il n'y a pas de perfection possible. Mais courage ! mes enfants, courage ! Combattez, agonisez vaillamment.

Vous serez assistées dans votre agonie spirituelle par de sages et vigilantes gardiennes qui surveilleront votre crise et sauront la conduire sans accident, je l'espère, jusqu'à la mort douce et joyeuse de la profession.

Vous serez assistées par les vœux et les prières de toute une communauté qui sera heureuse de s'enrichir de vos vertus. Vous mêmes, quand l'heure sera venue, vous serez heureuses de donner à l'esprit du monde le dernier coup, en enfonçant d'une main généreuse, dans votre nature, le glaive des vœux de religion, ce glaive à trois tranchants qu'on appelle pauvreté, chasteté, obéissance. L'heure est venue pour quelques-unes d'entre vous. Elles vont, dans quelques instants, prononcer leurs vœux, et mourir au monde. La crise douloureuse est passée, il ne leur reste plus au cœur que le ferme et généreux dessein de ne plus rien garder de l'esprit du monde, et de se livrer, sans réserve, aux mystérieux envahissements de l'Esprit de Dieu qui doit les unir pour jamais au divin Époux, et remplir leur vie de vertus fécondes et de célestes consolations.

Vous savez tout ce que peut cet Esprit, vous, vénérable Mère, qui, pendant cinquante

ans, avez donné à cette pieuse communauté l'exemple d'une noble et sainte persévérance. Vous pouvez dire avec autorité aux jeunes âmes combien il est doux et salutaire de mourir au monde, pour ne plus vivre qu'en Jésus-Christ. L'époux fidèle va se rapprocher plus intimement de son épouse dans ses noces d'or, afin de la préparer aux noces éternelles, et autour de cette morte, si vivante de la vie de Dieu, les jeunes âmes vont chanter avec allégresse : Mourons dans toute la candeur, la simplicité d'un cœur qui se donne à Dieu sans réserve : *Moriamur in simplicitate nostra* (1).

Et vous, parents chrétiens, qui assistez à cette religieuse fête, ne pleurez pas, je vous en prie, les chères agonisantes qui veulent mourir au monde, pour ne plus vivre qu'en Dieu. Pour vous comme pour elles, leur mort spirituelle est un honneur et un gain. Un honneur, parce qu'elle introduit dans vos familles la perfection de la vie chrétienne, par la pratique des conseils évangéliques ; un gain, parce qu'elle vous assure la toute-puissante protection de Dieu auquel ces vierges s'offrent en sacrifice.

(1) I Mach., cap. II, 37.

Ne les croyez pas absentes du foyer qu'elles ont quitté. Leur cœur y sera toujours présent, et leur amour plus pur et plus fidèle, y travaillera sans cesse à votre bonheur. Unies à Dieu plus que vous ne pouvez l'être, elles lui rappelleront qu'elles ne sont mortes au monde que pour vous mieux servir auprès de lui, et elles lui demanderont, en échange de leur sacrifice, ses meilleures bénédictions, pour vous assister dans vos travaux, vos consoler dans vos peines, vous préserver des maux de l'âme et du corps, et vous conduire sûrement dans les voies du salut éternel.

Ne les pleurez donc pas, mais dites avec le saint roi David : *Domine Deus noster ; tua sunt omnia*, Seigneur, notre Dieu, tout vous appartient ». Nos enfants sont à vous avant d'être à nous. Elles ont voulu mourir au monde, et se donner dans toute la simplicité de leur cœur ; « dans toute la simplicité de notre cœur, nous vous les offrons avec joie : *In simplicitate cordis mei, lætus obtuli* » (1).

(1) I Paralip., cap. xxix, 16, 17.

II

ÉLECTION (1)

Veni, electa mea.
Viens à moi, âme que j'ai choisie !

Ma Révérende Mère,
Mes Chères Sœurs,
Mes Frères,

Il m'est arrivé plus d'une fois, dans ma vie apostolique, d'être appelé à bénir des unions auxquelles l'avenir semblait sourire, et que la foi de ceux qui s'unissaient rendait vraiment saintes. Je n'y ai pas toujours eu le cœur parfaitement content. Souvent, quelque appréhension jetait une ombre sur mes espérances et mes vœux, et souvent, hélas ! les événements ont justifié mes craintes.

(1(Vêture de *Mlle Geneviève Edou,* en religion, *sœur Marie Madeleine de Jésus*, Carmel du Havre, 26 mai 1900.

Je n'éprouve rien de semblable quand j'assiste aux religieuses fiançailles, au mariage sacré des âmes qui, répondant à l'appel de Jésus-Christ, l'ont choisi comme époux. Mon cœur est en fête, car je n'ai pas à craindre qu'on se trompe, ni qu'on soit trompé quand on s'engage à aimer uniquement un Dieu qui dit à l'âme : « Viens à moi, toi que j'ai choisie. *Veni, electa mea* ».

Vous avez entendu cette douce parole de Notre Seigneur, mes très chères Sœurs, et, pour celles d'entre vous qui sont depuis longtemps fixées dans la vie religieuse, c'est toujours un bonheur de voir de jeunes âmes prêter l'oreille à la voix du Roi de grâce et d'amour.

Entendez bien, chère enfant, vous qui allez vous fiancer au Divin Époux en revêtant le saint habit de religion : Jésus-Christ vous appelle. Mais vous ne seriez pas ici, vous n'auriez pas entendu sa voix s'il ne vous eût choisie. En vous invitant à venir à lui, il vous rappelle le glorieux et touchant mystère de votre élection. Qu'il me soit permis de fixer quelques instants votre attention sur ce mystère et de demander à votre cœur un hymne d'amour reconnaissant.

Vous êtes la choisie de Dieu ; ce choix ne date pas de l'heure présente, ni d'hier ; depuis longtemps les desseins de Dieu sont arrêtés, et sur l'état que vous allez embrasser, et sur votre personne.

I

Et d'abord, ma chère fille, c'est Dieu qui a choisi votre état, c'est-à-dire cette manière de vivre fixe et immuable dans laquelle l'âme chrétienne s'engage à tendre à la perfection par le sacrifice, et qu'on appelle l'état religieux. Cet état était préparé de longue main. Nous en avons des exemples imparfaits dans l'Ancien Testament ; mais ces exemples ne sont que l'ombre, ou pour mieux dire les essais de l'état sublime dont Jésus-Christ posa les fondements et donna au monde issu de sa doctrine, de sa loi et de son sang, les premières constitutions.

En descendant jusqu'à nous par son union avec notre nature, le Verbe divin n'avait-il pas le droit de nous demander de généreux, d'héroïques efforts pour nous élever jusqu'à lui ? En allant jusqu'au bout de son amour

dans l'œuvre de la rédemption, ne devait-il pas provoquer, de notre côté, un élan de charité capable de donner en réponse à sa vie sacrifiée l'amoureuse immolation de notre vie ? — Voilà pourquoi il a gradué ses exigences et ses appels afin d'obtenir, sinon de tous, au moins d'un certain nombre d'âmes de bonne volonté, de tendre à la plus grande perfection possible en ce monde.

Il appelle tous ceux qu'il est venu sauver à une vie nouvelle : « Si l'homme, dit-il, ne renaît de l'eau et de l'Esprit-Saint, il ne peut entrer dans le royaume des cieux ».

Pour le commun de ces régénérés il proclame en abrégé la grande constitution de la vie nouvelle par ces paroles : « Si tu veux entrer dans la vie éternelle, garde les commandements ». Mais, pour ses enfants d'élection, il proclame, en ces termes, la grande constitution de la vie parfaite : « Si tu veux être parfait, vends ce que tu as et donne-le aux pauvres. — Celui qui quittera sa maison, ses frères, ses sœurs, son père, sa mère, sa femme, ses enfants et ses champs, recevra le centuple en ce monde et la vie éternelle en l'autre. — Le juste s'abstient des péchés de la chair, mais le parfait se mutile spirituellement pour le royaume

des cieux ». — Enfin : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même ».

Vous l'entendez, mes frères, Jésus-Christ fait appel à la bonne volonté de ses enfants et leur demande de se dépouiller des biens terrestres, des jouissances permises de la chair et de leur volonté propre. Il ne les oblige pas ; mais s'ils s'engagent généreusement, de plein gré et pour toujours, à suivre ses conseils, ils entrent et se fixent dans les régions supérieures de la vie chrétienne qu'on appelle l'état religieux. Là ils accompliront, comme tout le monde, les préceptes évangéliques ; mais ils iront plus loin, ils feront un excès, dit la théologie : *excedent efficaciam præceptorum*. Ils obéiront à des conseils qui n'obligent déterminément personne, ils en feront leur justice propre en les transformant, car ces conseils deviendront pour eux des préceptes.

En vertu de cette loi intime et toute personnelle, qu'ils se sont imposée, il leur faudra pratiquer la pauvreté, la chasteté, l'obéissance, vertus réservées et consacrées par une promesse si solennelle et si rigoureuse que l'infidélité, qui dans toute autre condition ne serait qu'une prévarication vulgaire, prend chez celui qui s'est engagé les proportions du sacrilège.

Ne croyez pas, mes frères, que j'exagère ici l'interprétation des paroles du Sauveur et que, s'il a appelé quelques âmes à une si grande perfection, il n'ait pas eu le dessein d'en faire un état. J'ai pour garant de ses intentions l'Église qui sait mieux que personne ce que son Seigneur et maître a voulu, puisqu'elle a reçu ses instructions.

Elle a appris de Lui que les sublimes vertus d'un Dieu fait homme doivent être imitées, non seulement de loin par le commun des fidèles, mais de près par les âmes généreuses qui essaient d'en reproduire la splendeur, autant que le peut la nature humaine ; elle a appris que la mesure du progrès, dans la société des enfants de la Rédemption, c'est l'Évangile ; que la perfection de la charité, exprimée par des vertus et des œuvres sublimes, faisant partie de l'Évangile, il est rigoureusement, impérieusement nécessaire que, en tout temps et dès l'heure même où la société chrétienne est constituée, cette perfection y soit manifestée par une profession publique, un état qui distingue visiblement les parfaits de ceux qui se contentent d'une vie ordinaire et médiocre.

Guidée par ces données divines, l'Église a

appelé les âmes à la perfection évangélique. Pour les affermir dans leur généreux dessein elle les a retirées de l'isolement, groupées dans une vie commune qui rend plus visible et plus exemplaire leur état de perfection. Elle a créé des familles saintes dont l'aspect, varié dans une admirable unité de fond, est une des grandes beautés de la société chrétienne. Splendide firmament où les astres, différents de grandeur, d'éclat et de mouvement, entendent le même appel divin, et répondent par ce cri unanime : « Me voici. *Ecce adsum !* »

Vous m'avez bien compris, ma chère enfant, c'est Dieu qui a choisi, créé, affermi l'état que vous voulez embrasser, où vous voulez fixer votre vie. Quel encouragement pour vous contre les fausses appréciations, les injures et les menaces d'un monde dont l'ignorance ne fait qu'accroître l'imprudence ; votre état (je puis bien dire notre état), notre état est divinement choisi et constitué ; donc nous sommes sous la protection d'une loi plus haute, plus puissante, plus durable que toutes les lois humaines. Les lois humaines doivent protéger la vie et les biens de tous les citoyens : eh bien ! nous sommes les citoyens de la vie parfaite et du royaume de la sain-

teté ; une loi divine nous protège, ne craignons rien des hommes et des événements.

Les révolutions peuvent labourer le monde, et tracer dans le champ de l'humanité des sillons sanglants. Qu'importe ! L'état religieux subsistera comme l'Église. L'Église subsistera parce qu'elle garde l'Évangile et que l'Évangile est éternel ; nous subsisterons, nous, parce que nous sommes une portion vivante et intégrale de cet éternel Évangile.

II

Dieu lui-même a choisi l'état religieux comme le refuge prédestiné des âmes qui doivent faire fructifier en elles la surabondance des mérites et des grâces de Jésus-Christ, la plénitude des dons de l'Esprit Saint, et exprimer visiblement, publiquement, dans l'ensemble des habitudes et des actes de leur vie spirituelle, la perfection évangélique. Maintenant, chère enfant, je dois vous dire comment Dieu lui-même vous a choisie pour cet état.

Dans son ignorance des desseins de Dieu et de la conduite de sa Providence, le monde

attribue généralement les vocations religieuses aux vives et pressantes sollicitudes d'une voix amie, à une sorte de captation morale qui enchaîne la liberté, à l'exaltation religieuse, à la fantaisie, au caprice, à des déceptions vulgaires. Profonde erreur : si telles étaient les uniques causes des vocations religieuses, les cloîtres, aujourd'hui remplis de tant d'âmes dévouées, seraient demain dépeuplés. On y passerait, on ne s'y fixerait pas. Il n'appartient qu'à Dieu de disposer de la vie humaine, de l'introduire et de la fixer dans ces régions élevées et lumineuses de l'Évangile où l'on aspire à la perfection. Ma fille, si vous démandez aujourd'hui le saint habit, pour vous préparer à une complète donation de vous-même, c'est parce que Dieu vous a choisie.

Comprenez bien, je vous prie, la mystérieuse économie de ce choix. Dieu choisit : c'est-à-dire qu'il distingue, qu'il sépare, qu'il cultive, qu'il appelle, qu'il détermine les âmes.

Dieu distingue, en abaissant un regard de particulière bienveillance sur une âme perdue dans la foule des créatures soumises à l'action générale de sa Providence. Sous ce regard, l'âme tressaille comme tressaille une

plante qui reçoit un rayon de soleil, tandis qu'autour d'elle tout est dans l'ombre ; comme tressaille l'humble serviteur à qui son maître daigne sourire ; comme tressaille un enfant sous les caresses de son père.

Dieu sépare, comme le jardinier, une plante rare et précieuse des productions vulgaires qui croissent autour d'elle et menacent de l'étouffer. Il sépare, soit par une éducation première toute sainte et conforme à ses adorables desseins ; soit en nous inspirant, sans que nous puissions nous en défendre, l'ennui, le dégoût, le mépris, l'horreur de la vie du siècle, toujours croissant à mesure que s'approche l'heure où nous devrons nous y engager davantage.

Dieu cultive, en accumulant ses grâces autour de l'âme qu'il a choisie, non les grâces communes qu'il distribue à tous les chrétiens, mais les grâces réservées qu'il ordonne à l'intime alliance de sa vie avec une vie humaine dans la perfection.

Ces préparations faites, Dieu appelle. Il n'a pas besoin, pour cela, de manifester sa toute-puissance par des prodiges. Sa voix pacifique ébranle plus efficacement que les prodiges les solitudes de l'âme humaine. Un mot, un

seul mot de sa bouche adorable, un mot que n'entendent pas les oreilles profanes, suffit pour fixer les vagues aspirations de ceux qu'il a préparés. Une heure bénie sonne, et pendant une prière encore hésitante, au milieu d'une réflexion commencée, quelquefois dans le tourbillon et le bruit de la vie mondaine, une mystérieuse apparition surgit, une voix discrète se fait entendre, le Bien-Aimé dit, sans bruit de parole : « Viens, ma choisie, viens et suis-moi. *Veni, electa mea, veni et sequere me* ». C'est fini, l'âme est appelée.

Elle est appelée, mais elle n'est pas encore déterminée. Il faut vouloir, et l'enfantement de ce vouloir ne se fait pas sans le secours de Celui qui appelle. L'âme sait-elle bien tout ce que Dieu lui demande, et aura-t-elle le courage de répondre à toutes les exigences de son amour ? La vie religieuse est un sacrifice de tous les jours ; la tendance à la perfection ne souffre pas de relâche. En se vouant à la pauvreté, à la chasteté, à l'obéissance, on enchaîne sa vie près d'un abîme où le péché devient plus grave et plus odieux. Et puis, on ne peut quitter le monde pour se donner à Dieu, sans se résoudre à des séparations cruelles, sans déchirer son propre cœur avec

le cœur de ceux qu'on aime. — Chère âme, pourras-tu faire tout cela ? — Hélas, notre pauvre nature est si infirme que son enthousiasme religieux recule d'ordinaire devant les perspectives d'un sacrifice sans retour et sans merci ! Mais Dieu lui-même se fait l'invisible soutien des âmes qu'il a appelées. Sans les contraindre, il produit en elles le vouloir, et si énergique et si triomphant que rien ne résiste à ses élans. Toutes les immolations sont acceptées à la fois, tous les obstacles renversés d'un seul coup. A l'enthousiasme d'un moment, Dieu substitue la magnanimité et la constance d'un courage qui étouffe sans pitié tous les regrets, tous les dégoûts, toutes les appréhensions. Il fait marcher devant lui l'âme qu'il s'est donnée et la pousse à la perfection. La voilà qui s'avance, sourde aux cris de la nature et aux gémissements des cœurs qu'elle déchire, insensible à leurs larmes et manifestant en sa suprême décision la miséricorde de Celui qui l'a choisie, préparée, appelée, et qui opère en elle, selon la parole de l'Apôtre, « le vouloir et le parfaire : *Deus ipse operatur velle et perficere* » (1).

Voilà, ma bonne chère enfant, le mystère

(1) PHIL., Cap. II, 13.

de votre vocation. Si vous l'avez bien compris, vous devez vous sentir le cœur rempli d'une immense reconnaissance. Car, vous ne l'ignorez pas, le choix qui vous distingue, vous sépare, vous cultive, vous appelle, vous détermine, est un choix tout gratuit. Qu'avez-vous fait pour le mériter ? Seriez-vous assez osée que de dire au Seigneur : « Vous avez accompli à mon égard un acte de justice. Vous deviez me tirer de la foule obscure de vos adorateurs et me faire partager le lit nuptial où l'âme chaste reçoit les caresses de votre amour et participe à cette divine fécondité qui remplit l'Église de fruits de grâce et de salut? »

Quand Assuérus toucha de son sceptre le front de la jeune Esther et la choisit pour compagne de sa vie, il fut ravi de sa beauté et des charmes de sa personne, et l'estima digne de sa couronne et du trône qu'il lui offrait. Mais quelle créature, fût-elle belle de corps et d'âme à ravir l'univers, est capable de séduire le Roi des rois ? Ce n'est point pour ses charmes qu'il la choisit, mais par pur amour. Souvent une âme n'a rien fait ni pu rien faire pour lui plaire lorsqu'il lui envoie le saint attrait de la vie religieuse, et plus souvent encore il l'invite aux noces sacrées du

cloître, malgré ses imperfections et ses fautes.

O Seigneur ! pourquoi tant de bonté ? pourquoi ai-je été choisie lorsque tant d'autres ont été dédaignées ? Que vous rendrai-je pour tout le bien que vous m'avez fait : *Quid retribuam Domino pro omnibus quæ retribuit mihi ?* — Écoutez-moi, Dieu de mon âme ; écoutez-moi, je vous en prie. — Je méprise le monde, je foule aux pieds les vains ornements du siècle, pour l'amour de mon Seigneur Jésus-Christ : *Regnum mundi et omnem ornatum sæculi contempsi propter amorem Domini nostri Jesu Christi.*

Je l'ai vu, ce Divin Époux : *quem vidi.* Je l'ai vu dans les religieuses instructions qui ont formé mon enfance ; je l'ai vu dans les Livres Saints qui m'ont raconté son apparition terrestre, ses vertus, ses perfections, ses merveilles et la grande œuvre de salut qu'il est venu accomplir ; je l'ai vu dans le tabernacle où il réside, sur l'autel où il s'immole ; je l'ai vu dans les chastes et mystérieuses opérations de sa grâce : *quem vidi.*

Je l'ai vu et je l'ai aimé : *quem amavi.* Qui pourrait ne pas aimer tant de charmes ? qui pourrait ne pas aimer l'amour immolé, l'amour sauveur, l'amour si grand et si parfait à la

poursuite d'une créature si petite et si imparfaite, l'amour si pressant et si tendre, demandant à s'unir à mon pauvre cœur et à lui communiquer tous ses biens ?

Je l'ai aimé et j'ai mis en lui toute ma confiance : *in quem credidi.* J'ai cru que lui seul pouvait me rendre heureuse en me rendant parfaite.

Et, puisqu'il m'a choisie, je le choisis moi-même : *quem dilexi.* Je le choisis librement et de plein cœur; je le choisis de préférence à tous les amours ; je le choisis pour mon unique et éternel partage. « J'ai trouvé Celui qu'aime mon âme, je le tiens, je ne me séparerai jamais de lui. *Inveni quem diligit anima mea, tenui eum, nec dimittam* » (1).

Le monde, mes frères, qui n'ouvre sur les mystères de la vie spirituelle que les yeux de la chair, a peine à comprendre cette mutuelle élection de Dieu et de l'âme humaine.

Quand il voit une jeune vie s'engager dans l'état religieux, il ne songe qu'aux avantages et aux plaisirs humains dont elle se prive, et pousse ce cri sacrilège de Judas regrettant le parfum répandu par Madeleine sur les pieds du Sauveur : « *Ut quid perditio*

(1) CANT., cap. III, 4.

hæc? Pourquoi cette perte ? » — Une perte, l'amoureuse consécration d'une vie humaine au culte perpétuel du Maître de toute vie !

Ah ! il ne pensait pas ainsi l'homme de bien, le vrai chrétien, le père bien-aimé, l'ami très cher qui a laissé parmi nous un si grand vide et à qui, dans une entrevue intime, je faisais partager les sentiments du vénérable père de sainte Jeanne de Chantal : « O mon Dieu, disait ce grand chrétien, en bénissant sa fille au moment où elle quittait le monde pour le cloître ; ô mon Dieu, il ne m'appartient pas de trouver à redire à ce que la Providence a couché dans son décret éternel. J'y acquiesce de tout mon cœur et je consacre sur l'autel de votre volonté cette fille qui m'est aussi chère qu'Isaac l'était à votre serviteur Abraham ».

Non, non, chrétiens, une jeune vie qui se donne à Dieu dans l'état religieux n'est pas plus perdue que la vie de Celui qui s'immolait sur la croix pour la gloire de son Père et le salut du monde.

Elle n'assure sa perfection et son bonheur que pour travailler auprès de Dieu à la perfection et au bonheur de ceux qu'elle laisse dans le siècle. Je vous en prie, parents chré-

tiens, mes chers amis, ne pleurez pas l'enfant qui veut mourir au monde pour ne plus vivre qu'en Dieu. Entre les bras d'un si grand et si bon Maître, elle sera plus à vous que si vous la gardiez dans la famille ; elle vous aimera d'un amour plus pur, plus fidèle et plus utile à votre bonheur. Vous auriez pu jouir dans le siècle de sa présence et de ses caresses ; mais, ce qui vaut infiniment mieux, vous profiterez de ses prières et de ses sacrifices de chaque jour. Car, sachez-le-bien, mourir au monde, c'est mourir pour le monde ; et nous avons, aujourd'hui plus que jamais, besoin de victimes qui compensent par leur immolation les outrages que reçoit chaque jour la sainte majesté de Dieu et qui amèneraient à bref délai la fin de nos sociétés perverties, si la justice divine n'était apaisée par les morts volontaires des âmes religieuses. Ne pleurons donc pas la vierge qui prépare aujourd'hui son immolation. Si la séparation vous arrache des larmes, que ce soient des larmes sanctifiées par une généreuse offrande et par cette prière : « *Confirma hoc, Deus, quod operatus es.* Confirmez, Seigneur, dans l'âme de votre chère élue, l'œuvre que vous avez si bien commencée ».

III

VIES PERDUES (1).

Ut quid perditio hæc ?
Pourquoi cette perte ?

Mes Révérendes Mères,

Mes Frères,

Il y a un peu plus d'un an, nous célébrions dans cette humble chapelle les fiançailles spirituelles d'une de vos jeunes compatriotes, aujourd'hui sœur Marie-Madeleine de Jésus. Alors je vous disais : « Le monde qui n'ouvre sur les mystères de la vie spirituelle que les yeux de la chair a peine à comprendre la mutuelle élection de Dieu et de l'âme humaine. Quand il voit une jeune vie s'engager dans l'état

(1) Profession de sœur Marie-Madeleine de Jésus, Carmel du Havre, 18 décembre 1901.

religieux, il se demande à quoi elle sera utile».

Remarquez qu'il n'a guère d'estime que pour les œuvres qui visent nos besoins et nos maux corporels. Elles seules ont, à son avis, un but vraiment utilitaire et peuvent figurer avec honneur dans l'histoire du progrès. Il se laisse donc toucher par les prodiges de bienfaisance et de dévoûment dont la germination s'est accrue parmi nous depuis plus d'un demi-siècle. Volontiers il admire avec un de nos auteurs contemporains, « ces êtres charitables qui renonçant par libre volonté à ce que la vie contient et promet, recherchent la caducité, la maladie, l'infortune afin de leur porter secours ». Il voit avec plaisir les académies applaudir le récit de leurs exploits, et récompenser leurs vertus. Mais ne lui parlez pas de ces pieux extravagants qui semblent avoir pris le monde en horreur et vont cacher leur vie derrière de grandes murailles pour se consacrer à d'inutiles contemplations. Égoïsme plus inhumain que celui des jouisseurs qui, du moins, apportent à la vie sociale l'appoint de leur large consommation. Arrière ces religieux oisifs qui rêvent le ciel au lieu d'en faire la conquête par une lutte généreuse contre les maux de l'humanité !

Ainsi pense le monde, mes frères, et bon nombre de gens sincèrement chrétiens pensent comme lui. Moins grossiers que les purs utilitaires, ils estiment que les œuvres extérieures d'enseignement et d'apostolat ayant pour but la guérison, l'amélioration, le perfectionnement spirituel des âmes, font assez bonne figure auprès des œuvres de bienfaisance corporelle. Mais ils ne veulent pas comprendre l'utilité des cloîtres où la grande affaire est de prier et de se sanctifier. Il n'y a là, croient-ils, que des vies perdues, et comme Judas, regrettant le parfum répandu par Madeleine sur les pieds du Sauveur, ils s'écrient : « *Ut quid perditio hæc ?* — pourquoi cette perte ? »

Pardonnez-moi, mes frères, ce que je vais dire. Je n'ai pas, certes, l'intention de vous offenser ; mais, à cette heure où va se faire à Dieu le sacrifice d'une jeune vie, je veux vous éclairer et relever vos âmes trop influencées par l'ambiance des fausses idées et des préjugés mondains. Il n'y a, à mon avis, que des êtres terre à terre, sans élévation d'esprit et de sentiment, qui puissent penser qu'une vie toute consacrée au culte perpétuel du Dieu libéral et magnifique qui a daigné nous pro-

mettre l'éternel partage de sa gloire et de sa béatitude, est une vie perdue.

Une vie perdue ! celle qui se donne à Dieu uniquement et pour toujours ! Mais vous ignorez donc que nous avons été faits pour cela ; que c'était la destination primitive de cette belle et pure nature créée à l'image de Dieu, et dans laquelle il a imprimé par la grâce la ressemblance de sa propre vie ; qu'une prière perpétuelle était toute la vie terrestre de nos premiers parents ?

Le péché, il est vrai, a jeté le trouble dans cette bienheureuse et sainte vie ; l'humanité en proie à mille misères s'est détournée de sa fin et a oublié son premier et son plus grand devoir, le culte de Dieu. Toutefois, mes frères, notre fin n'a pas été changée et Dieu n'a rien perdu de ses droits. Nous nous devons à lui tout entiers, et à supposer que nous nous décidions, tous aujourd'hui, à ne plus penser qu'au ciel et à demeurer prosternés dans une continuelle adoration, nous ne ferions rien de trop, rien que Dieu n'ait le droit d'exiger de nous. Cependant, sa compatissante bonté veut bien nous permettre de songer à nos besoins, et de parer aux misères de cette vie pourvu que, de temps en temps,

nous tournions nos regards vers lui et lui disions : — « Père, que votre nom soit sanctifié ! — Père, venez au secours de vos pauvres enfants ! » — Mais, comprenez-le bien, cette miséricordieuse condescendance doit avoir sa raison d'être. Or, cette raison d'être, c'est l'existence des légions saintes qui se chargent de faire honneur au droit de Dieu et de représenter auprès de lui l'humanité priante.

En effet, mes frères, toute nation qui se respecte et comprend ses intérêts, ne se contente pas d'envoyer de rapides visiteurs, des chargés d'affaires qui ne font que passer à la cour des rois dont elle redoute la puissance ou dont elle attend les faveurs : elle se fait représenter par des ambassadeurs.

Eh bien, les ambassadeurs de la nation chrétienne près de la cour céleste ce sont les ordres priants. Retirés aux confins des passions et des misères humaines, participant à cette auguste moitié du sacerdoce par laquelle s'établit le courant religieux qui de la terre monte au ciel, ils se tiennent assis à la porte du roi des rois ou prosternés dans le sanctuaire de ses audiences et font l'humanité continuellement présente devant sa face ado-

rable. Ainsi ils représentent le droit de Dieu perpétuellement exprimé, le devoir de l'humanité perpétuellement accompli : le droit de Dieu maître de tout notre être et de tous nos instants, le devoir de l'humanité qui se doit à Dieu sans réserve et sans intermittence. Malheur à vous si vous les méprisez, car vous méprisez la personne sacrée de vos ambassadeurs dans le plus glorieux et le plus nécessaire de tous les offices auprès de la plus haute et de la plus puissante de toutes les majestés !

Vous me comprendrez mieux, mes frères, si vous voulez bien considérer que ces ambassadeurs sont dans leur religieux office d'admirables artistes.

Toute créature raisonnable est obligée à la prière, le chrétien plus que toute créature. Mais Dieu, afin d'obtenir en cet acte une perfection qui le rapprochât davantage de sa majesté infinie, a voulu que certaines familles religieuses fissent de la prière leur travail et leur art.

Il y a des arts que les anciens ont appelés divins, la poésie, la musique, la peinture, la sculpture, parce qu'il leur semblait que ces arts avaient besoin d'un souffle inspirateur

et qu'ils pouvaient, en impressionnant plus profondément l'âme humaine, l'emporter sur les ailes d'une admiration passionnée vers la divinité. Mais, entendez-le bien, chrétiens, il est un art qu'on pourrait appeler plus divin que les autres : *ars divinior*, c'est l'art de prier.

Je ne veux pas dire qu'il faille apporter dans le commerce intime de l'âme avec Dieu ces délicates et subtiles préparations de langage, ni ces attitudes maniérées que les hommes échangent entre eux quand ils veulent paraître aimables. Mais il est une certaine manière de s'élever jusqu'à Dieu, de contempler ses perfections, de lui en parler, d'exposer à son infinie bonté les misères de notre pauvre nature, d'émouvoir ses entrailles paternelles et de l'amener à de pacifiques embrassements avec sa créature ; il est un état suréminent de l'âme religieuse dans lequel se révèle une si admirable élévation d'esprit, une si profonde tendresse de cœur, une telle puissance de vue, de sentiments, d'expression, d'accents inconnus aux arts les plus grands et les plus nobles ; un état qui met l'homme si près de Dieu et Dieu si près de l'homme, qu'il faut y reconnaître l'art divin par excellence : *ars divinior*.

Que nous nous contentions d'un mouvement pacifique et uniforme, souvent interrompu par les préoccupations et les sollicitudes du siècle, d'une prière qui suffit aux plus impérieux besoins de notre vie religieuse, soit ; mais ne méprisons pas les élans passionnés que Dieu produit dans les âmes qu'il a choisies ; laissons passer avec respect ceux qui nous quittent pour se consacrer à la prière sous les voûtes hospitalières des couvents. Leur âme est plus divinement tourmentée que celles de nos poètes. Ils ne se cachent que pour devenir, sous le feu d'une inspiration sacrée, les plus grands artistes du bon Dieu.

Ah ! il n'y a que des barbares pour songer à supprimer ces sublimes artistes et ils n'y pourraient parvenir qu'en devenant d'insignes malfaiteurs. Car supprimer les ordres priants ce serait briser le bouclier protecteur qui arrête sur nos têtes les coups de la justice divine, et tarir dans le monde chrétien la précieuse source des grâces qui entretiennent et fécondent tous les dévouements.

Il y a, dans la vie des peuples, des heures funestes tellement pleines de prévarications, de révoltes, de blasphèmes, d'attentats contre

les choses saintes, que Dieu, pour venger sa gloire outragée, appelle à lui les fléaux. Loin d'être à l'abri de ses coups par le privilège de leur élection, les nations chrétiennes plus coupables, parce qu'elles sont plus ingrates, doivent s'attendre à de plus fréquents et plus terribles châtiments. La justice divine fatiguée d'attendre leur repentir et leur amendement, descend vers elles pendant que monte vers le ciel l'armée de leurs crimes. Qui donc aura l'audace de se jeter entre ces deux forces ennemies pour prévenir leur redoutable choc ? Les Anges du ciel eux-mêmes n'oseraient pas, car lassés d'être les ministres des bontés de Dieu, ils sont devenus les complices de ses fureurs sacrées. Mais voici venir, couverts de bures blanches et sombres les anges de la terre dont la vie se consume aux pieds des autels. Ils oseront parler à ce Dieu armé pour la vengeance, et lui dire : « Pardonnez Seigneur, pardonnez à votre peuple ! Laissez dans votre sein s'endormir la colère. Souvenez-vous de la multitude de vos miséricordes et ajoutez à tous les témoignages de votre amour celui d'une vengeance toute prête et à jamais oubliée ». — « Qui êtes-vous ? dit le Seigneur. Ne m'importunez pas et laissez pas-

ser ma justice ». — « Seigneur, Seigneur, vous ne reconnaissez donc plus vos enfants? Que demandez-vous, ô Dieu jaloux? Pendant qu'on blasphème votre nom, pendant qu'on vous oublie, pendant que la prière se meurt dans l'âme et dans la bouche des pécheurs, pendant que votre gloire languit au milieu des enfants des hommes, nous vous louons, nous vous adorons, nous vous bénissons, nous vous glorifions, en tout temps et à toute heure. Que vous faut-il encore? Voulez-vous notre vie? Prenez-la. Mais, en la prenant, vous ne ferez qu'arrêter la perpétuelle immolation qui s'accomplit en votre honneur dans l'austère solitude de nos cloîtres ».

« J'ai entendu la voix de mes enfants, dit le Seigneur. On prie donc encore sur la terre? Je m'en vais, ma gloire est sauvée ».

Et Dieu se retire. Et ainsi s'explique, chrétiens, que la terre abreuvée de tant de crimes, trouve encore des heures de repos et de sommeil; que des sociétés où triomphent le blasphème et l'apostasie puissent vivre pendant de longues années à l'abri des catastrophes et des épouvantements; qu'il y ait tant de pécheurs debout quand ils auraient dû s'endormir depuis longtemps dans un honteux tré-

pas. Ainsi s'expliquent ces retards de justice que les opprimés reprochent quelquefois à la Providence et qui ne sont dus qu'à la mystérieuse compensation que Dieu rencontre dans la perpétuelle prière des familles religieuses. Sans cette compensation notre vie sociale serait continuellement tourmentée par les visites vengeresses de la justice divine. C'est bien assez que, de temps à autre, Dieu étouffe dans l'ouragan de sa colère la voix de ses thérapeutes et donne au crime d'épouvantables leçons.

Bouclier protecteur des sociétés pécheresses contre les coups de la justice divine, les ordres priants sont encore la Montagne sainte, d'où s'épanchent les grâces qui, dans le monde chrétien alimentent, soutiennent et fécondent tous les dévoûments.

Vous les estimez, vous les admirez ces dévoûments ; vous applaudissez à leurs œuvres ; mais j'aurais le droit de vous accuser d'aveuglement, si vous n'en voyiez pas la source dans ce que le monde appelle les vies perdues.

Chrétiens, je vous en prie, ouvrez les yeux de la foi ; vous verrez que tout se tient dans l'Église et que la grâce y est canalisée et dis-

tribuée avec une admirable économie. Honneur à « ces héros et héroïnes d'abnégation qui, loin de fuir les misères humaines, y plongent avec ardeur, ne reculant devant aucun dégoût, devant aucune fatigue pour les mieux soulager. — Honneur à « ces sisyphes de l'amour dont rien ne rebute la vaillance... Tous tourmentés du désir de plaire à Dieu en aimant le prochain, du besoin de spiritualiser la vie, en la consacrant aux malheurs d'autrui » (1). — Honneur à ces opiniâtres et patients éducateurs de l'ignorance populaire, qui consument leur vie dans un labeur obscur dont ils ne retirent d'autre profit que d'avoir travaillé pour l'amour de Dieu ! — Honneur à ces apôtres qui après avoir exploré les mystérieuses profondeurs de la science sacrée pour y chercher la lumière qu'ils veulent répandre sur le monde, font retentir tous les pays civilisés et les confins eux-mêmes de la terre, du bruit de la parole évangélique et font parler dans le martyre, la voix plus éloquente de leur sang ! — Honneur à tous les chevaliers d'amour !

Mais, entendez-le bien, chrétiens, ces che-

(1) Maxime du Camp, *La Charité privée à Paris.* — (Avant-Propos).

valiers d'amour, malgré l'ardeur de leur zèle et l'héroïsme de leurs vertus, seraient bientôt à bout de forces et s'épuiseraient peut-être en efforts stériles, s'ils n'étaient invisiblement soutenus par une grâce mystérieuse qui descend des hauteurs où les anges de la prière font un continuel appel à la bonté de Dieu. Cessez d'abaisser vos regards vers la terre et levez les yeux vers les régions mystiques qu'habitent les ordres priants. Vous les verrez, ces anges, que vous croyez immobilisés dans le rêve, toujours soucieux de la gloire de Dieu et du plus grand bien de l'humanité. D'un continuel mouvement, ils vont de Dieu aux ministres de sa miséricorde, de Dieu à tous ceux qui souffrent des misères humaines. Ils intercèdent, ils supplient, ils conjurent, ils s'immolent et ils obtiennent les grâces de lumière, d'amour, de force, de salut dont les uns ont besoin pour exercer fructueusement leur ministère, les autres pour être guéris de leurs maux et surtout de la grande misère du péché.

Il en est, mes frères, du monde mystique comme du monde physique : c'est des montagnes que descendent les sources. Le Carmel est une de ces montagnes. L'Écriture a chanté

sa gloire. L'époux des cantiques compare la tête de sa bien-aimée au sommet joyeux et fertile du Carmel : « *Caput tuum ut Carmelus* ». — Les prophètes veulent-ils annoncer de grands malheurs, ils s'écrient : « Le Carmel est ébranlé : *Concussa est Carmelus !* — Le Carmel est désert : *Ecce Carmelus desertus !* — La tête du Carmel est desséchée : *Exsiccatus vertex Carmeli !* » — Prédisent-ils le retour des jours heureux, ils s'écrient : « Le beau Carmel et les plaines de Saron verront la gloire du Seigneur : *Decor Carmeli et Saron videbunt gloriam Domini !* »

O Carmel ! mieux que les hauteurs de Basan tu es la montagne sainte, la montagne de Dieu, la montagne fertile : *Mons Dei, mons pinguis,* la montagne où la grâce s'entasse : *mons coagulatus ;* la montagne où Dieu se plaît à habiter avec ses anges terrestres : *Mons in quo beneplacitum est Deo habitare in eo !* — C'est sur le sommet du Carmel qu'Élie prosterné appela la nuée propice qui devait rafraîchir et féconder la terre désolée. C'est là, Sœur Marie Madeleine de Jésus, que vous allez fixer votre vie. C'est là que vous ferez honneur au droit de Dieu par une continuelle prière ; c'est là que vous serez en am-

bassade pour représenter la nation chrétienne à la cour du roi des rois ; c'est là que vous cultiverez, artiste sublime, le plus divin des arts ; c'est là que vous couvrirez le monde pécheur du bouclier de votre perpétuelle intercession pour le protéger contre les coups de la justice divine ; c'est là que vous demanderez à Dieu les grâces qui alimentent dans les âmes héroïques le feu sacré de la charité et les soutiennent dans leurs luttes incessantes contre les misères humaines. C'est de là que vous ferez descendre sur la chère famille qui vous offre à Dieu et que vous aimez plus que jamais dans son saint amour, la lumière, la force, le conseil, le respect et le goût des choses saintes, la joie pure et la pieuse reconnaissance dans la prospérité, la magnanime patience et la consolation dans l'épreuve : toutes les grâces qui perfectionneront ces âmes chrétiennes et les conduiront sûrement du Havre de grâce, au Havre de gloire.

Et maintenant, si j'ai pu me faire comprendre, vous tous, ici présents, vous saurez répondre à la question sacrilège des Judas de ce siècle : *ut quid perditio hæc ?* — Non, non, mille fois non, la vie d'une Carmélite n'est pas une vie perdue.

TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES

LXVIII

CHARITÉ

MIRACLE DE LA CHARITÉ

La Charité est un prodige aussi bien qu'une vertu. — A ce titre elle a pour effet de démontrer la perfection de sa cause et d'en faire rejaillir l'autorité sur toutes les vérités auxquelles ses œuvres servent comme de cortège. — Cette démonstration, triomphante à l'origine du Christianisme, ne s'est point affaiblie. — 1° Coup d'œil large et rapide sur les œuvres de charité à travers les siècles. — 2° Faire voir dans ces œuvres le souffle divin qui les anime et les élève à la hauteur d'un prodige unique et souverain. 3

I. — OEuvres de charité à l'origine de l'Église ; — dans les premiers siècles chrétiens ; — au moyen âge ; — dans les temps modernes. — L'histoire de la Charité est une

épopée au-dessus des forces et du génie de l'homme, Dieu seul est capable de la chanter, car c'est lui qui l'a faite. 7

II. — Quel genre de prodige est la Charité. — Il est impossible de nier que ses œuvres considérées dans leur nombre, leur ensemble, leurs habitudes, leurs caractères soient les résultats d'une intervention de Dieu et des manifestations authentiques de sa puissance. — 1° Elle rectifie la nature, malgré ses effroyables tendances à l'égoïsme. — 2° Elle surpasse la puissance native qui nous a été donnée de faire le bien par amour. — Développements. — Conclusion: c'est Dieu qui a fait cela. — Comment? — On peut dire que si la Charité est la plus grande des vertus, elle est aussi le plus grand des prodiges. — Encouragement aux œuvres de charité. . . 22

LXIX

LA CHARITÉ LIEN DE LA PERFECTION

Tout être cherche sa perfection. — Le terme sublime vers lequel nous devons tendre c'est, d'après la doctrine du grand Apôtre, la Charité, car la Charité est le nœud de la perfection : *Vinculum perfectionis* : — 1° de la perfection divine ; — 2° de la perfection humaine ; — 3° de la perfection sociale. . . 45

I. — Conception philosophique de la perfection divine. — La raison ne peut connaître,

ni toute l'étendue, ni le nœud de cette perfection. — Il faut recourir à la révélation. — Comment la formule révélatrice de la Trinité peut seule nous donner le dernier mot de la perfection de Dieu dans son essence. — Le nœud de cette perfection c'est l'Esprit-Saint dont le nom propre est *amour* et *charité*. — Nœud de la perfection de Dieu dans son essence même, la Charité est encore le nœud de la perfection de Dieu dans ses œuvres. — Comment dans ces œuvres la Charité l'emporte sur la puissance et la sagesse. . . . 48

II. — La Charité est le nœud de la perfection humaine. — Enseignement de S. Thomas. — Ni la possession des biens du monde, ni la culture intellectuelle, ni les vertus qui font l'honnête homme, ni même les grandes vertus chrétiennes qui ne germent et se développent que sous le souffle de la grâce, la foi, l'espérance, ne nous donnent le dernier mot de la perfection humaine. — Doctrine de S. Paul. — *Major harum Charitas*. — La Charité nous fixe, nous enracine en Dieu le souverain bien. — Fixé dans le souverain bien, l'homme en prend les habitudes : *Summum bonum est sui diffusivum*. — C'est par là que la Charité devient le nœud de la perfection sociale. 53

III. — La Société ne peut être parfaite que par l'unité ; or, c'est la Charité qui fait cette unité. — Cette unité ne peut être faite, ni

par les admirables inventions qui rendent les communications plus faciles entre les hommes, ni par la diffusion de l'instruction, ni par la constitution d'une forte autorité. ou le dégagement de toutes les libertés, ni par la justice, ni par la simple bienfaisance. — La Charité seule est éminemment la force unitive. — Pourquoi ? — Détail de l'action de la Charité par S. Paul. — On peut dire qu'une société est d'autant plus parfaite qu'il y a dans son sein plus de Charité; que la Société parfaite serait celle où tous les cœurs seraient unis dans la même Charité.— Donc, *super omnia charitatem habete, quod est vinculum perfectionis*. 63

LXX

LA CHARITÉ PAR L'AUMONE

Précepte évangélique de l'aumône. — Fausses interprétions contre lesquelles on démontre que l'aumône est : 1° un devoir, — 2° un honneur, — 3° le plus intelligent et le plus fructueux des placements. 79

I. — *Devoir*. — Pourquoi le douloureux contraste de la richesse et de la pauvreté ? — La Providence y remédie par ses lois : loi de nature, loi positive. — Rigueur de la loi divine qui oblige à l'aumône. — Cette loi prévient les objections, les retards, les répugnances de la nature, 1° en nous indiquant

la matière de l'aumône, le superflu, 2° en nous obligeant à donner avec promptitude et avec joie. 81

II. — *Honneur.* — Accomplir son devoir est toujours un honneur, mais le riche doit être fier de l'honneur que Dieu lui fait en le choisissant : — 1° Comme ministre de sa providence. — 2° Comme serviteur de son Christ. — Comment Dieu honore le pauvre ; — sa dignité aux yeux de la foi. — En somme, l'aumône est un hommage à celui qui reçoit, un honneur pour celui qui donne 92

III. — *Avantages.* — L'aumône n'est pas une perte sèche à laquelle on doit se résigner de bon ou de mauvais gré ; c'est le plus intelligent et le plus fructueux de tous les placements. — Difficulté des bons placements. — Si nous avons réussi il ne nous en restera rien quand nous dormirons notre dernier sommeil. — Il n'en est pas ainsi de l'aumône, — 1° Au point de vue humain ; — 2° au point de vue chrétien. — L'aumône préserve du péché ; — Elle délivre de la mort spirituelle ; — Elle nous assure une magnifique et éternelle récompense : qui donne aux pauvres prête à Dieu. — *Date et dabitur vobis* . . . 99

LXXI

LA CHARITÉ AUX SOURDS-MUETS

Épanouissement des œuvres de charité dans l'Église. — Œuvre intéressante des sourds-

muets. — Il y a dans leur malheur, — 1° un grand enseignement pour l'esprit, — 2° une touchante invitation pour le cœur 109

I. — École de mensonge et de blasphème qui nie l'âme humaine. — Réponses à cette négation. — Relations entre l'âme et le corps. — Pourquoi tout n'est-il pas paix et harmonie dans ces relations ? Pourquoi les misères humaines et en particulier la misère des sourds-muets ? — Dieu permet à l'esprit humain de soulever un coin du voile qui dérobe à nos yeux les mystères de la douleur. — 1° La terre est peuplée de douleurs parce que nous ne devons pas la considérer comme le dernier terme de notre existence. — 2° Parce que l'homme pécheur a armé contre lui les forces de la nature. — 3° Parce que Dieu veut nous apprendre à respecter la vie humaine . . . 111

II. — Le langage de la douleur, qui s'adresse à nos esprits pour les instruire, s'adresse à nos cœurs pour les toucher. — Dieu veut que nous imitions sa compatissante tendresse pour le malheur. — Miséricorde de Dieu qui nous fait l'appeler le *bon Dieu*. — Ce qui grandit Dieu dans notre estime et notre admiration ne peut que nous grandir nous-mêmes. — Donc soyons miséricordieux. — Ce que fait la miséricorde pour les sourds-muets. — Elle leur ouvre les portes ; — 1° du monde intellectuel, — 2° du monde moral, — 3° du monde social, — 4° du monde divin. —

Récompense de cette miséricorde : guérison des sourds-muets spirituels 123

LXXII

LA CHARITÉ AUX MALADES PAUVRES

L'amour du prochain se prouve par des œuvres ; il faut y aller de bon cœur et avec empressement : *Non te pigeat visitare infirmum.* — 1° Quelques considérations sur les misères humaines. — 2° OEuvre qui a pour but de soulager une des plus lamentables et des plus touchantes 135

I. — Mystère des souffrances et des misères humaines. — Déroute de la sagesse antique en présence de ce mystère. — Fabuleuses hypothèses des modernes. — Divine explication. — 1° Comment la Providence est impeccable dans la distribution des maux : Dieu est juste. — 2° Cependant la souffrance n'a pas uniquement pour but de servir d'instrument à la justice divine et de faire des pénitents ; elle met à jour deux grandes vertus, qui configurent l'homme à la perfection divine : la patience et la miséricorde. — Comment Dieu a incarné ces deux vertus dans son Fils afin de nous les mieux faire voir. — Comment il a entraîné les âmes vers l'héroïsme de la force et de l'amour 137

II. — Parmi les œuvres d'amour miséricordieux, les sœurs Dominicaines gardes-malades des pauvres ouvrières ont choisi une des meilleures parts. — La santé, unique richesse du pauvre. — Le riche malade. — Le malade pauvre; — sa profonde misère et les haines qu'elle engendre. — Ce que font les sœurs dominicaines pour l'assister, le consoler et le guérir de ses haines. — Résultat de leur charitable ministère : la souffrance y remplit sa double mission. — Quelle en est la récompense 148

LXXIII

LA CHARITÉ AUX BLESSÉS MILITAIRES

Noli vinci a malo, sed vince in bono malum. — Le bien et le mal se font la guerre. — Dans cette lutte, le Christianisme a multiplié les combattants et les triomphateurs. — Dire le rôle de la société de la Croix Rouge Française pour secourir les blessés militaires de terre et de mer 161

I. — Sinistres avertissements que nous envoie la justice divine par des fléaux. — Le grand fléau de la guerre. — Inefficacité des congrès de la paix pour conjurer ce fléau. — La guerre est divine, et cependant Dieu veut la paix. — Ce qu'il faudrait pour assurer à tous les peuples la bénédiction du Dieu

de paix. — En attendant, vaincre le mal de la guerre par un plus grand bien ; c'est le but de la société de la Croix Rouge 163

II. — Horreur des guerres anciennes. — Dieu, pour en préserver son peuple, avait introduit dans sa loi de miséricordieuses prescriptions. — Ces prescriptions sont devenues plus impérieuses et plus pressantes dans la loi d'amour. — Action du Christianisme dans la guerre à travers les siècles. — Progrès de cette action. — La charité s'est assuré le droit d'envahir les champs de bataille sous le couvert de l'inviolabilité. — Action de la Croix Rouge. — Son trésor de guerre. — Elle est le soutien du patriotisme. — La consolation des familles. — Une prédication vivante. — Elle prépare l'universelle paix que doivent désirer toutes les âmes intelligentes, généreuses et vraiment chrétiennes. — Son plus beau triomphe sera de n'avoir plus de raison d'être 170

LXXIV

LA CHARITÉ AUX ORPHELINS DE LA GUERRE

Heureux le peuple qui, malgré ses infortunes, peut célébrer encore les fêtes de la charité ! La ville d'Angers a eu le bonheur d'être consolée par ces fêtes pendant la lugubre année de la guerre. — Grandes œuvres accomplies

sous l'impulsion et la direction d'un grand évêque. — Les pauvres, — les blessés, — les prisonniers. 181

Si les pères meurent au combat, que deviendront les enfants ? — Réponse de l'Évêque : fondation de l'œuvre des Orphelines de la guerre. — Comment cette œuvre se recommande à l'attention d'un cœur généreux et français. — Ses premiers éléments à Angers. — Congrégation et Maison de Notre-Dame des Anges. — Appel à la protection de Marie et à la piété des enfants pour la France. 186

LXXV

LA CHARITÉ RAYON D'ESPOIR

Audience et paroles du pape Léon XIII. — 1° Promesse faite aux miséricordieux. — 2° La charité miséricordieuse de la France est pour elle un rayon d'espoir. 193

I. — Par ces paroles : « *Bienheureux les miséricordieux parce qu'ils obtiendront miséricorde*, Dieu a engagé sa parole et spécifié ce qu'il ferait pour les miséricordieux. — Il a mis leurs sentiments et leurs œuvres en rapport intime avec la plus touchante et la plus aimable de ses perfections. — Comment Dieu achève sa perfection dans ses œuvres par

l'amour miséricordieux. — Il en est de même pour nous. — La miséricorde crée, entre Dieu et l'âme humaine, la plus légitime, la plus haute, la plus vive sympathie. — C'est pourquoi il promet de configurer à sa propre béatitude ceux qui sont configurés à sa perfection : *Beati misericordes.* — Ces considérations sont confirmées par un instinct de notre cœur. — Donc rayon d'espoir pour quiconque est miséricordieux. — Nous devons transporter ce rayon d'espoir sur un plus vaste théâtre où nous sommes solidaires d'un même nom, d'un même sang, d'une même destinée. 195

II. — Paroles d'un savant évêque. — Elles sont le commentaire des vues et des espérances de Léon XIII. — Coup d'œil sur l'histoire de France : ce que de saints Papes et de saints Évêques ont entrevu et annoncé de ses destinées. — Tenons-nous en à la promesse certaine du Sauveur. — La France a mérité d'être châtiée. — Exagération des pessimistes. — Près des fautes que Dieu a le droit de châtier, il y a une foule de bonnes œuvres qu'il ne peut laisser sans récompense. — Il sera beaucoup pardonné à qui a beaucoup aimé. — La France, au témoignage du Père de la famille chrétienne, est de toutes les nations celle qui a le plus aimée. — Coup d'œil sur ses œuvres miséricordieuses. — Elles sont un rayon d'espoir pour son avenir.

— Achevons la somme qui doit payer notre rançon et donnons, par nos miséricordes, la mesure de notre patriotisme. 205

LXXVI

LE GRAND DON DE LA CHARITÉ

« *Le Christ nous a aimés et s'est livré pour nous* ». Application de ces paroles de l'Apôtre à l'Eucharistie. — Dans ce sacrement la charité du Christ nous donne sa vie par une admirable gradation : — 1° Comme compagnon de notre pèlerinage. — 2° Comme prix de notre rédemption. — 3° Comme nourriture de notre m rtalité. 222

I. — Visites et commerce sensible de Dieu avec nos premiers parents, les patriarches, les prophètes, le peuple choisi. — C'était la visite du maître, visite de majesté. — Après cela, visite d'amour par le Verbe incarné. — Visite prolongée par la présence de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, visite d'un tendre et doux ami qui prend ses délices à être au milieu des hommes et à leur faire par sa présence le premier don de sa vie. — Comment on peut jouir de sa sainte présence et de son aimable compagnie. 223

II. — A ce premier don, la charité de Jésus-Christ ajoute le don plus généreux de sa vie par le sacrifice. — Notre impuissance à offrir

à Dieu une vie parfaite comme la sienne ; ce qu'il lui faut c'est un autre lui-même. — Cet autre, c'est Jésus-Christ qui s'immole et meurt à notre place. — Non seulement sur le Calvaire, mais tous les jours sur l'autel dans l'Eucharistie. — Comment nous unir à son sacrifice. 229

III. — Don plus généreux de la vie de Jésus-Christ, consommation de sa charité : *In finem*. — Il a voulu faire pour nous ce que ne peut faire aucun autre amour : vivre en nous et nous faire vivre de lui par la communion eucharistique. — Admirable et délicieuse union, — union libre et sainte, — union féconde, — union généreuse jusqu'à l'excès. — Répondons à ce grand don de la charité par une immense et continuelle action de grâces. 231

LXXVII

LE GRAND CHARITABLE. — S. VINCENT DE PAUL

S. Vincent de Paul, homme merveilleux. — Ses œuvres sont une *somme* de Charité. — 1° Jeter un coup d'œil sur l'ensemble de ces œuvres. — 2° en chercher le principe dans la grande âme qui les a conçues et accomplies. 246

I. — Humbles commencements de Vincent. — Ses premières épreuves. — Vœu héroïque qu'il fait de consacrer toute sa vie à Jésus-Christ dans la personne des pauvres. — C'est

au témoignage de S. François de Sales le plus grand et le plus saint des prêtres. — Paroisses de Clichy, de Châtillon-les-Dombes. — Maison de Gondy. — Apostolat des prisonniers et des galériens. — Son universelle vocation est fixée ; de son quartier général de St-Lazare il va faire face à toutes les misères. — 1° *Misère du sacerdoce :* retraites spirituelles ; conférences ecclésiastiques, séminaires. — 2° *Misère spirituelle des pauvres gens des faubourgs et des campagnes :* Missions, sociétés des prêtres de la Mission. — 3° *Misère des corps :* Confréries de charité, hôpitaux, hospices, etc... Grande armée des Filles de la Charité. — *Misère des calamités publiques* : guerre, maladies pestilentielles, famine ; Vincent grand organisateur des secours, *Père de la Patrie.* — Il a mérité d'être déclaré et institué *patron spécial de toutes les associations charitables* par le chef suprême de l'Église. 247

II. — Apothéose indécente et grotesque du Voltairianisme. — Apothéose de l'Église. — Vincent est saint ; le principe de ses grandes œuvres c'est l'Esprit de Dieu qui était en lui : *Spiritus Sanctus erat in eo.* — 1° Il lui donne l'intelligence du pauvre. — 2° Il lui donne une admirable confiance en Dieu. — 3° Une parfaite humilité. — 4° Un ardent désir d'accroître sa bienfaisante influence. — *Conclusions :* 1° Sa vie merveilleuse est une démons-

tration de la divinité du christianisme et de l'Église. — 2° Une puissante pr vocation aux œuvres miséricordieuses pour ses filles spirituelles et pour les Dames de Charité, héritières des n bles femmes qui furent ses auxiliaires. — Plus que jamais le monde a besoin de la merveilleuse et vivante apologie de l'amour chrétien. 258

LXXVIII

PIÉTÉ

LE ROSAIRE — SON NOM

Le nom du Rosaire : *Rosarium*, lieu planté de rosiers et couvert de roses. — Leçon de botanique spirituelle : — Le Rosaire mérite son nom si l'on considère — 1° Celle qui est l'objet de cette dévotion ; — 2° Les éléments de cette dévotion et la société des âmes qui la pratiquent 275

I. Marie rose mystique 1° Comme la rose est la plus belle des fleurs, Marie est la plus belle des créatures. — 2° La rose, symbole de l'innocence virginale dont Marie fut parée avant, pendant et après sa maternité miraculeuse. — 3° La rose symbole de l'amour souffrant ; — amour, souffrances et martyre de Marie coopératrice de la rédemption. 4° La rose répand autour d'elle ses parfums ;

— parfums des prières et des vertus de Marie. — 5° La rose naît humblement sur un modeste arbuste; — humilité de Marie. — Tout justifie en elle la gracieuse comparaison de l'Église 277

II. Le Rosaire est une prière accompagnée de la méditation des principaux mystères de la foi. A ce point de vue nous pouvons l'appeler encore *Rosarium, lieu planté de roses.* — Les fleurs sont les prières de la terre, les prières sont les fleurs de nos âmes. — 1° Comme la rose l'emporte sur toutes les autres fleurs par sa beauté, ainsi les prières du Rosaire sur toutes les autres prières. — Leur origine, — leur sens profond, — leur efficacité. — 2° Les couleurs et le parfum de la rose ; — Les mystères médités donnent aux prières du rosaire leurs couleurs et leur parfum. — 3° La rose est la fleur des fêtes, couronnes de roses. — Le Rosaire est la couronne de Marie, couronne vivante par la confrérie, la première entre toutes les confréries de la Ste Vierge ; la plus ancienne par son origine, la plus illustre par ses souvenirs, la plus riche par ses indulgences, la plus glorieuse par son influence. — Conclusion pratique : soyons des roses vivantes et mystiques toujours fleuries autour de notre Mère, afin de lui faire honneur. 293

LXXIX

LE ROSAIRE — SA PUISSANCE

Invitation du Souverain Pontife à la prière du Rosaire. — Puissance du Rosaire, 1° dans les mystères qu'on médite, 2° dans la prière qu'on récite, 3° dans l'association des âmes en une même impétration 305

I. Méditation de Jésus-Christ. — Toute prière faite en son nom sera exaucée. — C'est plus que la puissance du nom de Jésus-Christ que l'Église met à notre disposition dans la dévotion du Rosaire, c'est la puissance de tous les mystères de sa vie. — Comment ces mystères font appel à la justice, à la miséricorde, à l'amour, à l'infinie bonté de Dieu. — Ils sont au service de la piété chrétienne une arme irrésistible 307

II. Prières du Rosaire.— Leur simplicité et leur profondeur. — Par leur perfection même elles sont une puissance. — Elles sont meilleures et plus puissantes que tous les épanchements de l'esprit et du cœur humain, parce qu'elles ont une origine divine. — Par leur répétition, elles sont la pieuse et fervente importunité de l'amour. 314

III. Association des âmes dans une même impétration. — Puissance de cette association. — Cette puissance s'accroît d'une promesse

divine. — Les grâces obtenues par le Rosaire sont la preuve expérimentale de sa puissance. — Récit de deux grâces qui, dans l'état présent de l'Église et des sociétés humaines, peuvent être considérées comme des grâces typiques et prophétiques. — Encouragements à la dévotion du Rosaire pour le salut de l'Église et de la France 319

LXXX

NOTRE-DAME DES ARTS

L'art, culte et manifestation du beau dans les œuvres humaines. — Principe du beau universel, Dieu. — Là où le beau manifeste plus grandement le divin, il est maître, il a le droit d'inspirer, de commander, de diriger, de patronner. — Par l'application de ce principe on justifie le vocable de *Notre-Dame des arts* : 1° Parce que Marie est un des plus beaux chefs-d'œuvre de Dieu, et entre toutes les créatures le plus parfait rayonnement de son infinie beauté ; — 2° Parce qu'elle est la collaboratrice de Dieu dans le plus grand des chefs-d'œuvre, l'homme-Dieu 327

I. — Trois beautés dans Marie : 1° Beauté de l'innocence originelle et de la première grâce qui commence où toutes les autres finissent, contient en germes toutes les beautés dont peut être ornée une créature ; — 2° Beauté de la maternité divine, maternité virginale ;

— 3° Beauté du martyre qui associe Marie à l'œuvre de la Rédemption et par lequel elle devient la mère douloureuse du genre humain. — Conclusion 331

II. — *Fiat* de Marie dans l'œuvre de l'Incarnation, par lequel elle devient la collaboratrice de Dieu dans l'ineffable merveille que nous appelons l'Homme-Dieu. — Beauté du Verbe incarné. — Le Christ est beau aux yeux qui le contemplent comme à l'esprit qui le médite. — Étranges témoignages de ses ennemis. — Enthousiasme des croyants. — Puissante excitation du sens artistique qui le provoque aux plus sublimes créations. — Marie se montre et nous montre son fils, conviant ainsi le genre humain à la reproduction des deux plus admirables types du beau qui soient au monde. — Elle est bien Notre Dame-des-Arts. — Conclusions pratiques pour la vie artistique et la vie chrétienne. . 342

LXXXI

VÊTURES ET PROFESSIONS RELIGIEUSES

I. — Mort spirituelle. — 1° Quelle est cette mort ? — 2° Comment on meurt spirituellement en religion. 355

II. — Élection. — 1° Élection de l'état religieux pour l'Église. — 2° Élection de l'âme à l'état religieux. 368

III. — Vies perdues. — 1° Fausses idées du monde à l'endroit des Ordres priants et contemplatifs. — 2° Leur dignité et leur mission dans l'Église et la société. — Le Carmel . . 385

P. LETHIELLEUX, Éditeur, 10, rue Cassette, PARIS (6e).

CONFÉRENCES DE N. D. DE PARIS

EXPOSITION
DE LA
MORALE CATHOLIQUE

Par le Chanoine **E. JANVIER**

I. — LA BÉATITUDE (Carême 1903)

In-8° écu **4.00**

II. — LA LIBERTÉ (Carême 1904)

In-8° écu. **4.00**

Les **Conférences de 1905** paraîtront d'abord, comme celles des années précédentes, *en fascicules*, — et seront envoyées régulièrement aux souscripteurs dans les 3 jours qui suivront la date où elles auront été prononcées. **Le prix de l'abonnement est de 2.00** pour les six fascicules (1 chaque Dimanche), et le fascicule de la Retraite pascale, qui, donéravant, ne contiendra plus l'allocution du jour de Pâques.

LA PRÉDICATION
REVUE PRATIQUE
DE PRÉDICATION CONTEMPORAINE
DOGME-MORALE-APOLOGÉTIQUE
DEUXIÈME ANNÉE - 1905 - DEUXIÈME ANNÉE

PÉRIODICITÉ. — Paraît chaque semaine durant le Carême et l'Avent, et chaque mois le reste de l'année, jusqu'à concurrence de 832 pages, titres et tables compris.

Le numéro 1 commence avec le Dimanche de la Quinquagésime et porte la date du 25 Février **1904**. — Chaque numéro est envoyé régulièrement 8 jours à l'avance, de manière à être utilisé en temps voulu par les abonnés et lecteurs de la Revue.

ABONNEMENTS

Les abonnements sont annuels

FRANCE : Un an. . 5 fr.; ETRANGER (U. P.). . . 7 fr.

Les Numéros hebdomadaires ont 16 pages in-8 carré de texte.

Les Numéros mensuels forment 64 pages.

LA PRÉDICATION ANNÉE 1904
PREMIÈRE ANNÉE

Fort volume in-8° carré (IV-828 pp.), *net.* **5.00**

P. LETHIELLEUX, Éditeur, 10, rue Cassette, PARIS

LA VIE DE NOTRE VIE

OU

HISTOIRE DE N. S. JÉSUS-CHRIST

Par le R. P. H.-J. COLERIDGE, de la Compagnie de Jésus, traduite de l'anglais. Cette publication dont l'ensemble forme dix-neuf volumes in-8 écu, se vendant séparément, se divise comme suit :

L'ouvrage complet, broché. **65. 00**
— — reliure anglaise. . . . **90. 00**

I. — LA SAINTE ENFANCE

3 volumes, traduction du R. P. Petit, S. J.

1. **La Préparation de l'Incarnation** . 4. 00
2. **Les Neuf mois**, ou la vie de N.-S. dans le sein de sa mère 4. 00
3. **Les Trente années**, ou l'Enfance et la Vie cachée. 4. 00

II. — LA VIE PUBLIQUE, 1re section, 4 volumes.

Traduction de M. l'abbé Ph. Mazoyer, du clergé de Paris.

4. **La Prédication de saint Jean** . . 4. 00
5. **Le Sermon sur la montagne**, tome Ier (Les Béat.). 4. 00
6. **Le Sermon sur la montagne**, t. IIe. 4. 00
7. **Le Sermon sur la montagne**, t. IIIe. 4. 00

2e section, 4 volumes. Traduction du R. P. Petit, S. J.

8. **La Formation des Apôtres**, t. Ier . 4. 00
9. **La Formation des Apôtres**, t. IIe . 4. 00
10. **La Formation des Apôtres**, t. IIIe . 4. 00
11. **La Formation des Apôtres**, t. IVe . 4. 00

3e section, 3 volumes. Traduction de M. l'abbé Ph. Mazoyer.

12. **La Prédication de la Croix**, t. Ier. . 4. 00
13. **La Prédication de la Croix**, t. IIe . 4. 00
14. **La Prédication de la Croix**, t. IIIe . 4. 00

4e section, 3 volumes, traduction du R. P. Petit, S. J.

15. **La Passion**, t. Ier 4. 00
16. **La Passion**, t. IIe 4. 00
17. **La Passion**, t. IIIe 4. 00
18. **Passage de N. S. à son Père** . . . 4. 00

III. — LA VIE GLORIEUSE, 1 volume.

19. **Tables générales** (sur le modèle des tables de la Somme de S. Thomas) permettant de trouver de suite les renseignements désirés 4. 00

Reliure spéciale toujours en magasin, toile anglaise, coins biseaux, tranches rouges, par volume, en plus, net. **1. 25**

P. LETHIELLEUX, Éditeur, 10, rue Cassette, PARIS

LE

SAINT SACRIFICE DE LA MESSE

SON EXPLICATION
DOGMATIQUE, LITURGIQUE ET ASCÉTIQUE

Par le Dr Nicolas GIHR

Vice-Recteur de l'Université de Fribourg.

Traduit de l'allemand
par M. l'abbé **L.-Th. MOCCAND**, vicaire général
de S. G. Mgr ISOARD, évêque d'Annecy.

Revêtu de l'approbation de **S. G. Mgr ISOARD**, *évêque d'Annecy,*

Nouvelle édition revue, corrigée, augmentée

Deux beaux volumes in-8° carré..... **10 »**
Les mêmes, en reliure toile..... **12 50**

DU MÊME AUTEUR :

LES SACREMENTS

DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE

A l'usage des prêtres dans le Ministère

Traduit de l'allemand
par l'abbé Ph. MAZOYER, du clergé de Paris.

4 volumes in-8° carré **20.00**
Les mêmes, en reliure anglaise. **25.00**

Ces quatre volumes peuvent se vendre séparément

TOME PREMIER. — **Les Sacrements en général. — Le Baptême. — La Confirmation.** — In-8° carré, *broché*, **5 fr.**; *relié* **6 25**

TOME DEUXIÈME. — **Les Sacrements en particulier. — L'Eucharistie.** — In-8° carré, *broché*, **5 fr.**; *relié*. **6 25**

TOME TROISIÈME. — **La Pénitence.** — In-8° carré, *broché*, **5 fr.**; *relié*. **6 25**

TOME QUATRIÈME. — **L'Extrême-Onction. — L'Ordre. — Le Mariage.** — In-8° carré, *broché*, **5 fr.**; *relié* **6 25**

Chaque volume peut se vendre séparément.

P. LETHIELLEUX, Éditeur, 10, rue Cassette, PARIS

LE TRÉSOR ÉVANGÉLIQUE

DU DIMANCHE

OU EXPOSITION LITTÉRALE, DOCTRINALE ET PRATIQUE
DES ÉVANGILES DES DIMANCHES
ET DES PRINCIPALES FÊTES DE L'ANNÉE

Contenant deux cent quatre-vingt-six sujets variés

Par **J.-B. LAGARDE**, Prêtre de la Mission

Deux volumes in-8° écu **8 00**

LE CHRISTIANISME

EXPOSÉ APOLOGÉTIQUE

I. — *LA VÉRITÉ DE LA RELIGION*

Par G. DE PASCAL

Fort volume in-8 écu (VIII-568 pp.) . . . . . 5 fr.

L'ÉVANGILE EXPLIQUÉ, MÉDITÉ, DÉFENDU

EXPOSITION EXÉGÉTIQUE, APOLOGÉTIQUE ET HOMILÉTIQUE
DE LA VIE DE N. S. JÉSUS-CHRIST

Par l'abbé **DEHAUT**

NOUVELLE ÉDITION revue et revisée par l'abbé H. LESÊTRE
Curé de Saint-Étienne-du-Mont, à Paris.

4 volumes in-8° écu 18.00
Les mêmes, en reliure anglaise. 22.00

ÉDITION OFFICIELLE **(OCTOBRE 1904)**

LES

INDULGENCES

LEUR NATURE ET LEUR USAGE

D'APRÈS LES DERNIÈRES DÉCISIONS DE LA S. CONGRÉGATION
DES INDULGENCES

Par le **R. P. F. BERINGER, S. J.**

CONSULTEUR DE LA MÊME CONGRÉGATION

Nouvelle édition, entièrement recomposée, complétée, mise en rapport avec les dernières décisions de la S. Congrégation des Indulgences.

Cette édition française a été approuvée
et déclarée authentique
PAR LA S. CONGRÉGATION DES INDULGENCES

2 volumes in-8 . . . . . **10 00**

Élégante reliure toile anglaise, biseaux, coins, tranches rouges, pour les deux volumes en plus, net. . **2 50**

MONTDIDIER. — IMPRIMERIE RELLIN.

BX 1756 .M6D5 1891
v.6 SMC
Monsabrbe, Jacques Marie
Louis, 1827-1907.
Discours et
panbegyriques /
BAE-9780 (mcsk)